

LE RIRE MYSTIQUE

Expériences et investigations



« Le rire est le feu d'artifice de l'âme »
Josh Bill

Ariane Weinberger
arianeweinberger@gmail.com
Centre d'Étude – Parcs d'Étude et de Réflexion – La Belle Idée
17 Septembre 2021

Sommaire

Introduction.....	3
Le rire primordial dans le mythe cosmogonique gréco-égyptien.....	5
Le rire rituel dans le mythe de Déméter et les Mystères d'Éleusis.....	13
Le rire inextinguible des dieux de l'Olympe homérique.....	22
Le rire désobéissant dans le Judaïsme (mythes et hassidisme).....	30
Le rire rénovateur et humaniste à la Renaissance.....	43
Le rire zoroastrien – liberté de choix et unité intérieure.....	54
Le (sou)rire bouddhique dans le courant Mahayana.....	60
Le rire intentionnel – « <i>apprendre à rire</i> » !.....	71
Conclusion.....	80
Bibliographie.....	82

Introduction

Il arrive parfois que, lors de notre processus d'ascèse, survienne un même type d'expériences, a priori non recherché, et ce, dans un laps de temps relativement court. Ainsi, durant l'année 2019, j'ai vécu plusieurs expériences marquantes en relation avec le « rire » – en général un rire intérieur, parfois aussi extériorisé – dans les rêves, dans le quotidien, lors de la pratique d'ascèse... Ce n'est pas comme si je n'avais jamais vécu cela auparavant, mais pendant cette période-là, le phénomène se répétait de façon si fréquente, que je ne pouvais m'empêcher d'y prêter attention et de me poser quelques questions.

Qui (ou quoi) rit en moi et à travers moi ? Où est-ce que j'entends ce rire dans mon espace de représentation ? De quel genre de rire s'agit-il ? Qu'est-ce qui le déclenche ? Quelle différence entre le rire ordinaire – en tant que réponse cathartique et parfois transférentielle – et ce rire plus énigmatique, ayant une saveur « divine » ?

Il y a, par exemple, une différence entre un éclat de rire cathartique déclenché par une surcharge de tensions et un éclat de rire explosif, intensément « lumineux » (ou à l'inverse, un éclat explosif de « lumière rieuse »)... De même, il y a une grande différence entre le rire rabat-joie du juge interne et le rire moqueur du guide/dieu intérieur. Ou encore entre un (sou)rire amer et un (sou)rire de bonté et de joie profonde... Les registres, les significations et les conséquences ne sont pas les mêmes.

J'ai commencé alors à observer et à étudier de plus près ce rire singulier que je ne savais pas bien comment qualifier. Un rire qui, malgré la diversité de ses expressions, me semblait être toujours lié à une forme de contact, plus ou moins profond, avec le Sacré ; la nature ou « qualité » de ce rire étant un indicateur de la profondeur de laquelle il provient.

Toute cette première étude « empirique » a été très instructive et m'a également permis de mieux comprendre comment ce rire – que j'ai fini par qualifier de « mystique », selon la définition ample qu'en donne Silo dans *Notes de Psychologie*¹ – s'inscrivait dans mon Ascèse et quelle relation il avait avec le moment de processus...

Cependant, le sujet du présent travail, ne porte pas sur cet aspect.

En effet, cette production n'est pas un récit d'expérience, même si je décris certaines expériences personnelles afin d'établir un pont entre les investigations respectives et ce qui les a motivées.

Il ne s'agit pas non plus d'une étude exhaustive sur le rire mystique, car j'ai ignoré certains de ses aspects et bon nombre d'auteurs qui ont écrit sur ce sujet. Non pas par manque d'intérêt, mais parce que je me suis concentrée uniquement sur ce qui résonnait le plus avec mes propres expériences.

1 « Précisons que lorsque nous parlons de "mystique" en général, nous faisons référence aux phénomènes psychiques "d'expérience du sacré" dans ses diverses profondeurs et expressions ». Silo, *Notes de psychologie*, IV, Éditions Références, Paris, 2011, p. 265.

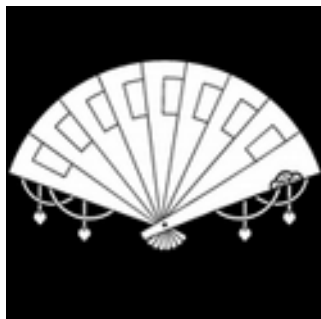
Enfin, il ne s'agit pas non plus d'une monographie au sens classique, étant donné que je n'avais pas une hypothèse de départ que j'aurais voulu vérifier ou démontrer.

Ce qui a donné l'impulsion à cette production, c'est la nécessité de percer un certain mystère qui s'en dégageait et une sorte d'intuition que ces expériences avaient des racines lointaines... Dit autrement, je voulais découvrir si ces rires intérieurs étaient des traductions personnelles ou bien culturelles, ou encore universelles pour certaines d'entre elles. Dans le fond, j'espérais ainsi pouvoir mieux les comprendre et les intégrer.

Je me suis donc mise à chercher... et j'ai trouvé une littérature abondante à ce sujet. Rien d'étonnant. Le rire, avec ses différents degrés, allant du sourire jusqu'au rire aux éclats, est un phénomène humain universel – « *le rire est le propre de l'homme* » disait déjà Aristote – et ses caractéristiques physiques sont aussi les mêmes partout et pour tous, bien que ses expressions et ses significations soient conditionnées et déterminées culturellement et historiquement. Cependant, étant donné le contexte de l'Ascèse, je me suis centrée uniquement sur les ouvrages dans lesquels j'ai pu reconnaître mes expériences et/ou qui m'ont apporté des points de vue additionnels pour mieux les comprendre.

Ainsi, dans chacun des chapitres, j'aborde un aspect différent du rire mystique.

- Une expérience personnelle (rêve, méditation, paysage de formation, style de vie, conscience inspirée...),
- suivie d'une investigation bibliographique (mythes, textes sacrés, écrits de mystiques et/ou de philosophes...)



Je souhaite cependant préciser que les investigations respectives ne prétendent, en aucun cas, être exhaustives. Je me contente simplement d'exposer et de commenter les aspects en rapport avec l'intérêt fixé, sachant que chaque chapitre pourrait être le sujet d'une production à part entière. En somme, les huit chapitres de ce travail peuvent être considérés comme les huit lames d'un éventail qui, déplié, offre un tableau plus global.

Dans ma conclusion, je synthétiserai quelques-unes de mes compréhensions issues de ce travail.

Le rire primordial dans le mythe cosmogonique gréco-égyptien



Le rêve qui suit, « La création du monde par le rire », a été une expérience onirique très impactante qui est restée longtemps en coprésence comme un « îlot ». Grâce à la présente investigation, j'ai trouvé dans un vieux papyrus grec, provenant d'Égypte, un récit mythique quasi identique à mon rêve,...

Expérience onirique

Dans mon rêve, jaillit un rire aux éclats, un rire lumineux ou peut-être une lumière éblouissante qui rit. De ce rire lumineux (ou lumière riante) naissent différentes formes, des « divinités », des « principes de vie »... et j'assiste à la formation de l'univers...

Ce « rire primordial », qui est un rire « en soi », sans objet – ce n'est pas un rire « de », ni « à cause de », car il n'existe rien d'autre à ce moment-là – est un rire d'une joie indicible et d'une puissance projective colossale. C'est un rire mythique et mystique, c'est un acte « créateur ».

Le rêve aura un impact très fort sur ma conscience. Au-delà de l'intensité des registres, je le trouve bien mystérieux : comment se fait-il que je fasse un rêve de création du monde par le « Rire », alors que ce genre de mythe m'est totalement inconnu ? D'ailleurs, mes premières recherches à ce sujet se soldent par un échec : je ne trouve aucun mythe de création déclenché par le « rire divin ». Pourtant, je reste persuadée que ce mythe existe, qu'il s'agit-là d'une traduction d'expérience « non personnelle » ; expérience que d'autres, avant moi, ont dû faire également...

De fait, bien plus tard, en faisant mes premières recherches sur le Rire – pour la présente production –, je trouve, « par hasard », un article dans lequel il est fait mention d'un mythe avec le même argument central !

Pourquoi maintenant et non auparavant ? Mystère ! Qui plus est, en cherchant la provenance du mythe, j'apprends que la source est un vieux papyrus grec appelé « papyrus de Leyde ». Or, en cherchant le texte original, je trouve la référence d'un ouvrage dont le titre me paraît familier : *Textos de magia en papiros griegos* (*Textes de magie dans des papyrus grecs*). Se produit alors un déclic : le dit recueil de papyrus anciens – livre rare qui existe seulement en espagnol – faisait partie de la bibliographie recommandée en son temps pour la Discipline de la Morphologie ! Mieux encore, le livre se trouvait dans ma propre bibliothèque ! Mais comme à l'époque je ne voyais pas le rapport avec ce que je croyais être la « morphologie », je n'avais pas réussi à dépasser les premiers chapitres... ; puis, il est passé dans le domaine de l'oubli...

Le mythe de la création du monde par le rire divin

Ce mythe cosmogonique grec, ou plus précisément gréco-égyptien², attribue effectivement la naissance des dieux et de l'univers tout entier au rire divin : le dieu rit sept fois et crée ainsi les sept premiers dieux qui forment le monde.

Voici tout d'abord un résumé :

Au premier rire fut générée la Lumière, le brillant, illuminant le Tout et régnant sur l'univers et le feu. Au deuxième rire, la terre se courba et l'eau se trouva partagée en trois et naquit alors un dieu préposé à l'abîme/la profondeur. Au troisième rire naquit le Mental/Esprit (*Noûs*) portant un cœur, et il reçut le nom de Hermès (Savoir). Au quatrième rire apparut la Génération (et la procréation) régnant sur la semence. Au cinquième rire, il s'attrista et naquit la Destinée (*Moirai* ou *Moire*) tenant une balance signifiant qu'elle détenait la justice. Hermès réclama également la justice, mais le dieu dit que la justice émanerait des deux, toutefois l'univers devra se soumettre à elle (Destinée). Alors elle prit place au centre. Le sixième rire fut à nouveau très joyeux et naquit le « Temps propice » ou « moment opportun » (*Kairos*) qui tenait un sceptre, signe de royauté, qu'il donna au dieu premier-né (la Lumière). Ce dernier, en le prenant, dit : « Revêtu de la gloire de la Lumière, tu te tiendras derrière moi ». Au septième rire, il pleura en même temps, alors naquit Psyché (souvent traduit par « âme »).

Comme tous les mythes, celui-ci possède également plusieurs variantes, dues principalement aux traductions dans les différentes langues³. Mais ces divergences sont plutôt secondaires car l'argument central ne varie pas :

2 Voir *Papyrus de Leyde*. Ce papyrus de textes magiques grecs d'Égypte (écrit en grec et démotique) datant du III^e siècle, a été retrouvé à Thèbes, acquis par le collectionneur Anastasi (consul de Suède en Alexandrie), puis conservé - sous la cote de J. 395 - au musée de Leyde (Leiden), au Pays Bas.

3 Hormis la version espagnole dans l'ouvrage mentionné « *Textos de magia en papiros griegos* » Editorial Gredos, Madrid 1987, p. 277-285, j'ai fini par trouver aussi une version allemande, dans l'ouvrage de Albrecht Dieterich, *Abraxas. Studien zur Religionsgeschichte des spätem Altertums*, Leipzig, 1891 https://archive.org/details/bub_gb_wMVZAAAAMAAJ ; ainsi qu'une version française de Marcelin Berthelot, dans *Alchimistes Grecs*, Ed. Georges Steinheil, Paris 1887. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k96492923.textelimage>

1. La création de l'univers grâce à un « Rire primordial ».
2. La relation intime du Rire créateur avec son premier-né : la Lumière.

Dans le cadre de ce travail, ce n'est pas tant la conception des anciens qui m'intéresse que l'expérience qui pourrait en être à l'origine. Par conséquent, je ne m'attarderai pas sur la signification de l'ordre de la création des dieux, mis à part celle du « premier-né ».

Lors de mon rêve cosmogonique, j'avais vécu une véritable expérience transcendantale et j'en avais déduit qu'il s'agissait là d'une traduction mythique du contact avec le Profond. On peut alors se poser la question de savoir si ce mythe de la création du monde divin par le rire, n'est pas, lui aussi, une traduction d'expérience transcendante, plutôt qu'une simple spéculation philosophique pour expliquer le mystère de la vie.

Cela est tout à fait probable, d'autant qu'un mythe semblable a été retrouvé dans les textes cosmogoniques égyptiens du temple d'Esna, non loin de Thèbes, lieu où a été retrouvé le fameux papyrus grec précité. Dans ces écrits religieux égyptiens, datant de l'époque gréco-romaine en Égypte – donc postérieurs au papyrus grec –, c'est la déesse Neith qui enfante le dieu solaire Rê. Le mythe raconte que ce dernier, heureux de voir sa mère, avait créé les dieux de son sourire et, triste de la voir partir, avait engendré les hommes de ses larmes.⁴

Allégoriquement, le rire solaire indique la proximité de la Source lumineuse (« Neith-mère », « centre lumineux ») et possède, à son tour, la faculté de créer du « transcendant » (l'univers divin). En revanche, ses larmes correspondent à l'éloignement de la Source et à la création « périssable » (les hommes).

Cela est peut-être en rapport avec cette vérité exprimée dans un passage du Message de Silo :

Dans la dissolution de l'énergie, il y avait un éloignement du centre et dans son unification et son évolution, un fonctionnement correspondant du centre lumineux.

Je ne fus pas étonné de trouver la dévotion au dieu Soleil chez des peuples anciens et je compris que, si certains adorèrent l'astre parce qu'il donnait la vie à la terre et à la nature, d'autres remarquèrent dans ce corps majestueux le symbole d'une réalité majeure.⁵

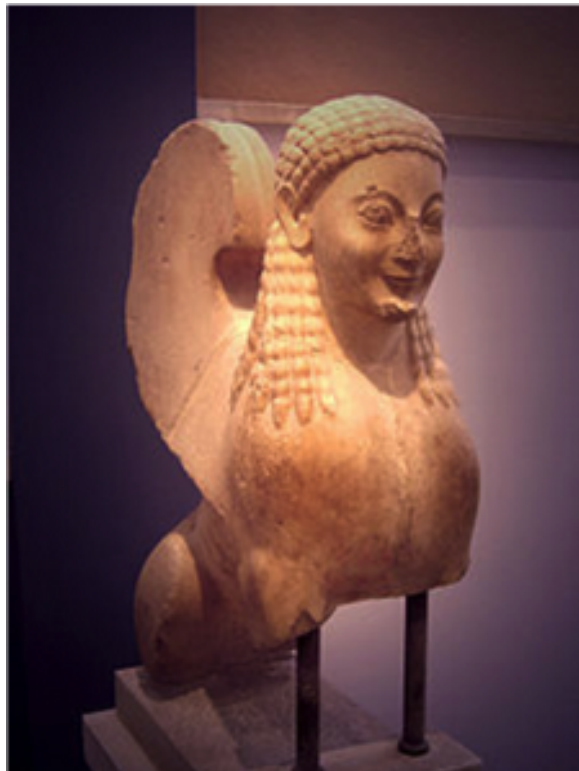
Concernant la version grecque, on pourrait dire que la création de Psyché par le mélange du rire et des larmes équivaut à la « double nature » de l'âme (qui peut transcender ou se désintégrer) ou de la conscience (qui peut être dans un état « ordinaire » ou « inspiré »).

À moins qu'un jour, le dieu se soit regardé dans le miroir et qu'il se soit mis à « rire aux larmes » en apercevant sa dimension « manifestée » en tant qu'humain..., tout comme l'humain est « mort de rire » dès l'instant où il s'est regardé dans le miroir au fond de son âme et s'est reconnu être un dieu ? ...

⁴ Voir l'article de Serge Sauneron, « La légende des sept propos de Methyer au temple d'Esna », in Bulletin de la Société Française d'Égyptologie 32 (décembre 1961), p. 43-51.

⁵ Silo, *Le Message de Silo*, Éditions Références, Paris, 2010, p. 39.

Selon Michèle Broze, la création de l'humanité par les larmes du démiurge égyptien repose sur un jeu de mots bien attesté dans l'Égypte pharaonique, alors que la formule qui fonde la création des dieux par le rire semble être un phénomène nouveau.⁶ Et selon Waltraud Guglielmi, de deux choses l'une : soit la conception égyptienne avait évolué avec le temps, soit elle a subi l'influence de la culture grecque⁷, étant donné le syncrétisme gréco-égyptien de l'époque.



Sphinx en marbre, 550 av. J.C., Musée de l'Acropole, Athènes

Quoi qu'il en soit, quant à la version grecque du mythe, elle est sans doute antérieure de plusieurs siècles au papyrus qui le relate. Par conséquent, on peut supposer qu'il s'agit d'un mythe très ancien n'ayant été consigné par écrit que bien plus tardivement. Cette hypothèse est renforcée par les propos du philosophe grec Proclus, dans son commentaire de la *République* de Platon (I 127.29-128.10) :

Les mythes ne disent pas que les dieux pleurent continuellement, mais qu'ils ont un rire irrépressible, car les larmes sont symboles de la providence qu'ils exercent sur les choses mortelles et périssables, qui tantôt sont, tantôt ne sont pas, alors que le rire est le symbole de l'activité qu'ils exercent sur l'ensemble des masses qui se meuvent toujours de manière identique et composent l'univers. C'est pourquoi, je pense, quand nous divisons les œuvres de la démiurgie en dieux et hommes, nous attribuons le rire à la génération des dieux et les larmes à la constitution des hommes

⁶ Michèle Broze, « La cosmopoia de Leyde » *Religion populaire et théologie savante dans les papyrus magiques grecs d'Égypte*.

https://www.academia.edu/37380253/LA_COSMOPOIA_DE_LEYDE_RELIGION_POPULAIRE_ET_TH%3%89OLOGIE_SAVANTE_DANS_LES_PAPYRUS_MAGIQUES_GRECS_D%3%89EGYPTE

⁷ W. Guglielmi, « Lachen und Weinem in Ethik, Kult, und Mythos der Ägypter », CdE, LV, 1980, vol. 55, 11° 109-II 0, p. 69 à 86.

et des animaux : « Tes larmes sont la race aux mille maux des hommes, mais c'est d'un sourire que tu produis la race sacrée des dieux ».

Les vers cités par Proclus à la fin du passage sont attribués à un poète qu'il qualifie, un peu plus loin, de « théologien », c'est-à-dire de pythagoricien ou d'orphique⁸, ce qui à son tour atteste l'idée que la création des dieux par le rire (et/ou sourire, selon les traducteurs) existait déjà dans la Grèce antique. Il y a alors raison de croire que le mythe s'est construit sur un ancien tréfonds culturel profondément ancré, puisque à l'époque de l'écriture du papyrus qui contient notre mythe (II^e - IV^e siècle de notre ère) et à l'époque du philosophe Proclus (V^e siècle de notre ère), les dieux grecs avaient cessé de rire ainsi déjà depuis bien longtemps.

Par ailleurs, nous savons aussi que le tréfonds de la Grèce antique (orphique et présocratique) n'est pas étranger aux rites d'initiation – mystères de Déméter (Éleusis) et mystères de Dionysos –, rites dans lesquels le rire divin était une partie intégrante et lors desquels les initiés vivaient des expériences significatives (cf. chapitre dédié au rire rituel).

Et justement à ce propos, et pour en revenir à « notre » mythe du papyrus de Leyde, les auteurs qui en parlent, omettent en général de mentionner une chose essentielle : le mythe est en réalité une récitation mythologique précédée d'un rituel dans lequel l'initié est censé remonter aux origines, au temps avant la création du cosmos.

En effet, après une longue période de purification, d'invocations et d'accomplissement d'innombrables rites préliminaires très complexes, l'initié prendra contact avec :

*«... (le dieu) qui est antérieur et supérieur à tout, le dieu auto-crée qui a créé le Tout, le dieu invisible que nul peut voir mais qui se démultiplie en toutes les autres formes... ».*⁹

Alors, il imitera le rire divin et récitera le processus de la Création, afin de l'expérimenter par lui-même – du moins c'est ce qu'on peut supposer, même si ce n'est pas dit de façon explicite.

Voici maintenant l'invocation qui précède le mythe :

*« Je t'invoque, toi, le plus puissant des dieux, qui as tout créé ; toi, né de toi-même, qui vois tout, sans pouvoir être vu. Tu as donné au soleil la gloire et la puissance. À ton apparition, le monde a existé et la lumière a paru. Tout t'est soumis, mais aucun des dieux ne peut voir ta forme, parce que tu te transformes dans toutes... Je t'invoque sous le nom que tu possèdes dans la langue des oiseaux, dans celle des hiéroglyphes, dans celle des Juifs, dans celle des Égyptiens, dans celle des cynocéphales... dans celle des éperviers, dans la langue hiératique. »*¹⁰

⁸ Voir les articles de Michèle Broze sur le papyrus de Leyde, op. cit. (cf. note 6) et de Salomon Reinach, *Le rire rituel*, dans la Revue de l'Université de Bruxelles, mai 1911. https://tosalomonreinach.mom.fr/Reinach/MOM_TP_112795/MOM_TP_112795_0001/PDF/MOM_TP_112795_0001.pdf

⁹ Extrait de *Textos de magia en papiros griegos* (op.cit.), p. 279-80. Traduction par nos soins.

¹⁰ Il s'agit ici de la version française de Marcelin Berthelot, op.cit. pp. 18-19.

Ces divers langages mystiques reparaissent un peu plus loin, après une invocation à Hermès et en tête d'un récit gnostique de la création. Voici le récit abrégé :

« Le Dieu aux neuf formes te salue en langage hiératique ... et ajoute : je te précède, Seigneur. Ce disant, il applaudit trois fois.

Dieu rit : cha, cha, cha, cha, cha, cha, cha (sept fois), et Dieu ayant ri, naquirent les sept dieux qui comprennent le monde ; car ce sont eux qui apparurent d'abord. Lorsqu'il eut éclaté de rire, la lumière parut et éclaira tout ; car le Dieu naissait sur le monde et sur le feu. Bessun, berithen, berio.

« Il éclata de rire pour la seconde fois : tout était eau. La terre, ayant entendu le son, s'écria, se courba, et l'eau se trouva partagée en trois. Le Dieu apparut, celui qui est préposé à l'abîme ; sans lui l'eau ne peut ni croître, ni diminuer.

Au troisième éclat de rire de Dieu, apparaît Hermès ; au cinquième, le Destin, tenant une balance et figurant la Justice. Son nom signifie la barque de la révolution céleste : autre réminiscence de la vieille mythologie égyptienne. Puis vient la querelle d'Hermès et du Destin, réclamant chacun pour soi la Justice. Au septième rire, l'âme naît, puis le serpent Pythien, qui prévoit tout. [...] ¹¹

Il est vrai que dans ce contexte, toutes les opérations et toutes les formules réalisées au cours du rituel semblent relever de la conscience magique, sa finalité étant d'acquérir des pouvoirs « spectaculaires » sur la nature et les humains. Mais cela n'enlève rien au fait que le processus parcouru permettait à l'« initié magicien » de prendre contact avec le plan transcendant et son rire mystique projectif.

À ce propos, voici encore les paroles de Proclus, extraites cette fois de son commentaire au Parménide (*In Parm.* 1022, 24-30) :

Le sourire imite l'activité invisible des divinités et son caractère caché. Le rire imite la progression/procession vers ce qui est visible. Car le rire est plus perceptible que le sourire. L'un donc imite le dieu qui demeure immobile et caché, l'autre imite celui qui demeure en haut, tout en s'avançant déjà aussi vers le manifesté.

Pour ma part, si parfois je fais l'expérience de ce rire lumineux et créateur lors de mes incursions dans le Profond, l'expérience est systématique lorsque le plan transcendant fait irruption dans mon monde intérieur/extérieur pour m'inspirer ou me pousser à « créer » à mon tour, pour faire exister ce qui n'est pas (encore), pour « projeter » les significations du Profond et par là-même, créer et recréer le monde (encore et encore)...

Le Rire lumineux ou la Lumière riante

Le rire et la lumière sont tous deux des traductions – auditive et visuelle – d'un phénomène préalable non représentable...

¹¹ Ibid.

Mais, pourquoi le rire est-il préalable à la lumière dans ce mythe cosmogonique ? Peut-être parce que l'ouïe précède la vue du nouveau-né et que la mémoire a gravé cette antériorité ? Peut-être s'agit-il d'une manifestation simultanée, comme dans mon rêve, ayant subi par la suite la contrainte du temps linéaire ? Une autre question s'impose également : pourquoi un « rire » et non un « son » ? Pourtant, les deux phénomènes correspondent à une matérialisation auditive et les deux sont dotés de spatialité et de direction, dans ce cas, d'une direction projective.

Le son n'est-il pas plus neutre que le rire ? Ce dernier ne suggère-t-il pas un certain état intérieur, notamment celui de la « joie », qui plus est une joie d'une puissance telle qu'elle devient débordante, explosive même ? À moins que le son initial ait évolué en un rire ayant dépassé le seuil de l'audible...

Dans tous les cas, cette joie-plénitude projective des profondeurs et sa manifestation correspondante en tant que rire primordial, se convertissent en un acte créateur, engendrant la Lumière et/ou le Feu sacré. À son tour, la lumière n'est pas un phénomène neutre non plus ! La lumière – tout comme le feu, lui aussi une lumière qui illumine –, est connotée depuis la nuit des temps à quelque chose de bénéfique, de vital même, et pour cause : pas de vie sans lumière, ni sans feu d'ailleurs.

Ce qui m'intéresse ici n'est pas d'analyser les différentes phases de la création que ce mythe met en scène – même si cela en vaudrait la peine –, c'est plutôt la relation entre le « rire » et la « lumière ». Cette relation intime entre les deux phénomènes devient évidente lorsqu'on étudie le langage, notamment le grec ancien¹².

Pour exprimer l'idée du rire, les langues possèdent des verbes différents afin d'en spécifier les nuances, l'intensité, par exemple en français « sourire » ou « rire » ou encore « rire aux éclats »... Or, la racine du verbe qui désigne le rire en tant qu'expression de joie ou d'allégresse, véhicule dans le grec ancien, tout comme dans la plupart des langues indo-européennes, l'idée de « briller », de « scintiller », de « splendeur » ou encore d'« éclat ».

Cette association du rire/sourire avec la notion d'« illumination » est très présente dans la littérature de la Grèce antique où l'on emploie bien souvent les mêmes adjectifs pour qualifier le visage de celui qui rit et de celui qui est joyeux, par exemple « *rayonnant de joie* » ou « *rayonnant de rire* ». Les exemples ne manquent pas dans d'autres langues également, par exemple, en français, on dit « *éclat de rire* » tout comme « *éclat de lumière* », on trouve l'expression « *sourire étincelant* », ou « *rire pétillant* », ou bien on dit d'un rire/sourire qu'il « *illumine le visage* », etc.

Le rire est donc associé à tout ce qui est lumineux ou brillant et, par contiguïté, au feu et aux métaux. Ainsi, on trouve dans les œuvres de la Grèce classique des expressions comme « *les flammes étincelantes du rire* », « *la lueur du bronze rit avec des éclats de joie rayonnante* », etc.

12 Voir l'article de Antonio Lopez Eire à propos des mots pour exprimer l'idée de « rire » en grec ancien, in M.-L. Desclos, *Le rire des grecs*, Éditions Jérôme Million, Grenoble, 2000, pp. 13-43.

Et puisque le rire et la lumière sont divins, donc provenant des espaces sacrés – toujours dans le contexte du mythe de création – il n'est pas étonnant de lire que « *les demeures de Zeus scintillent de rire* ». Autrement dit, le rire et la lumière sont des attributs inhérents à l'Olympe, c'est-à-dire du Profond. Qui plus est, de la même façon que le terme « éclat » s'applique aussi bien au rire qu'à la lumière, dans les œuvres d'Homère (*Illiade* et *Odyssée*¹³), le rire des dieux et la flamme du feu sacré sont pareillement associés au terme « inextinguible » c'est-à-dire à quelque chose qui est sans fin, donc illimité, éternel et immortel.

Pour finir, grâce à l'immersion dans cette étude, j'ai soudainement compris quelque chose sur mon ascèse. Si pendant quelque temps le contact avec la « Source » se traduisait par la lumière – une lumière ayant différents attributs et significations selon le cas –, à un moment donné ce type de vision s'est raréfié, puis semble avoir cessé. En revanche, j'ai commencé à avoir des expériences puissantes avec les différentes formes de rire. Ce n'est qu'à présent que je fais le lien : ce ne sont pas tant les expériences qui ont changé, ce sont plutôt les traductions des impulsions profondes qui actuellement se font à travers un autre sens (le sonore se substituant au visuel). En réalité, même si un sens prédomine, bien souvent les deux apparaissent conjointement, comme dans mon rêve.

13 Homère, *Illiade*, I, 599 et *Odyssée* XX, 346.

Le rire rituel dans le mythe de Déméter et les Mystères d'Éleusis

Ce chapitre n'a pas été motivé par une expérience particulière. Il s'est plutôt produit l'inverse : en faisant mes recherches sur le rire des anciens grecs, j'ai découvert des commentaires qui m'ont rappelé des expériences similaires... Aussi ce chapitre est-il dédié au « rire rituel », dans des rites initiatiques très anciens, datant probablement du néolithique, notamment le culte de Déméter (ou Mystère d'Éleusis) et le mythe qui en est à l'origine.

Expérience personnelle : le rire dans le contexte cérémoniel

Suite à une immersion dans les espaces sacrés, le « retour au monde » est en général accompagné d'une commotion spéciale qui se traduit, à l'occasion, par un rire tout aussi spécial : un rire immédiat ou différé, intérieur ou extériorisé, individuel ou collectif. Or, j'ai observé que l'évocation de ce rire intérieur – qui parfois s'extériorise et devient perceptible –, me permet de réactiver l'espace de sa provenance ; espace interne qui me reconnecte alors à l'état, aux registres et aux significations obtenus lors de certaines expériences profondes. Alors, ce rire n'est déjà plus une expression spontanée d'un état de conscience inspiré, il a plutôt la fonction de l'induire (cet aspect sera développé dans un chapitre ultérieur). Dans ce contexte d'évocation de rires « induits », je me suis souvenue d'une cérémonie inoubliable, dans laquelle le rire était partie intégrante : c'était un rire codifié, « ritualisé », en ce sens qu'il était suggéré à un moment précis et qu'il était, de plus, partagé avec tous les autres participants. Lors de ce parcours intérieur, on était amené à reconnaître nos contradictions, nos ressentiments, nos frustrations, nos échecs, pour ensuite nous réconcilier et nous libérer de cet enchaînement souffrant. Et effectivement, après une « mort symbolique » nous avons pu « renaître » réconciliés, purifiés, régénérés, et en riant !

«Réconcilie-toi avec toi-même, pardonne-toi à toi-même et ris !»¹⁴

Ce rire m'avait beaucoup marquée à ce moment-là car, bien que suggéré par le « maître de cérémonie » – comme d'ailleurs tous les autres actes mentaux et les émotions/registres correspondants – c'est pourtant exactement de cela dont j'avais envie et besoin dans ce moment précis ; je l'ai donc ressenti comme sincère, spontané et « juste ». Par la suite, j'ai eu les mêmes registres de « correspondance » avec les *expériences guidées* et les cérémonies du *Message de Silo*. J'en déduis que leur « rédacteur » avait une parfaite connaissance de la logique de la conscience et de l'enchaînement des états intérieurs.

Or, immergée dans la littérature sur les différentes expressions du rire mystique, j'ai rencontré de nombreux exemples de « rires rituels » : un rire provoqué intentionnellement dans le contexte de rites religieux. Le rire est alors un élément inhérent significatif dans la composition globale du rituel ; la cause du rire étant elle-même un acte ou un geste rituel prémédité.¹⁵ Ce type de rire, bien que provoqué et codifié, ne perd en rien de son authenticité en tant qu'expérience intérieure, ni de sa signification profonde. De plus, ce type

14 On peut retrouver une partie de cette cérémonie dans l'expérience guidée « La Mort ». Silo, *Expériences guidées*, Éditions Références, Paris, 1997.

15 Stephen Halliwell, *Le Rire Rituel et la Nature de l'Ancienne Comédie Attique*, in *Rires des Grecs*, in M.L. Desclos, op.cit., p. 155 (version numérique p.77).

de rire est bien souvent un rire collectif car, étant un phénomène contagieux, il est d'autant plus puissant lorsqu'il est partagé. Il n'est donc pas étonnant de rencontrer le rire rituel dans des cérémonies de différentes cultures.

Ainsi, dans la Grèce antique et ses fêtes religieuses populaires, telles que les *dionysies*, les *bacchanales*, les *lénéennes*, les *thesmophories*, etc., on retrouve le rire rituel en tant que phénomène collectif, organisé et codifié.¹⁶ Il est généralement associé à des pratiques de « l'inversion » dans lesquelles on joue à « un monde à l'envers », renversant les hiérarchies, les conventions sociales, les règles de bonnes conduites, ainsi qu'à des pratiques de transgression et d'excès, en dépassant et en s'affranchissant des limites de l'acceptable, telles les orgies de toutes sortes. Selon certains auteurs, ce « dé-chainement » et « dé-règlement » imitent le chaos originel avant la création du monde, mais ce qui est certain c'est que ce rire libre et libérateur des conditionnements sociaux (règles, conventions, contraintes...) qui accompagne les pratiques, rapproche des dieux en tant que collectivité. Mieux, durant ce moment non-ordinaire ou « extra-ordinaire », les célébrants s'attribuent les attributs des dieux : « ils jouent à être des dieux » en toute liberté. Bien sûr, au-delà du symbolique, la frénésie a aussi pour fonction de favoriser la catharsis et l'état de transe, afin d'accéder par ce biais au divin. Ainsi, pendant un laps de temps, les pratiquants vont s'auto-libérer et s'auto-diviniser.

Ma recherche étant très restreinte, je me suis intéressée seulement aux rites initiatiques, et parmi ceux-ci, surtout au culte de Déméter. Dans ce rituel d'initiation et son mythe correspondant – car il y a toujours un mythe « complément » à la base du parcours initiatique –, le rire divin n'est pas en rapport avec la naissance de la vie, mais avec le retour de la vie, avec la « renaissance », après une mort symbolique. Vie, mort, renaissance, sont les cycles que traverse la Nature, avec ses changements de saisons, ainsi que le mystique, lorsqu'il s'engage dans un processus d'éveil spirituel. En ce sens, le rire rituel représente ici sa naissance spirituelle, ou dit autrement, sa renaissance à une nouvelle vie dotée d'un principe transcendant, immortel.



16 Aristote dans *Poétique* (4, 1449 a 11-13) fait dériver l'Ancienne Comédie du rire rituel, notamment des fêtes dionysiaques. Ainsi, la comédie d'Aristophane contient non seulement des références et des allusions aux détails du rire rituel, mais plus important encore, il incorpore des éléments du rire rituel dans les scènes de ses pièces.

Le rire démétérien

Les cultes de Déméter, ou Mystères d'Éleusis, ont probablement leur origine dans un vieux culte agraire, remontant au XV^e siècle avant J.C., provenant de Thrace, tout comme le culte de Dionysos. Ils avaient pour but d'assurer la fertilité des champs, en honorant la grande déesse Terre-Mère Déméter, déesse de la végétation, de l'agriculture, des cycles saisonniers, de la transformation et de la régénération. À cette époque, le culte était réservé aux femmes mariées. Au cours des siècles, le rite et son mythe correspondant se sont perpétués et propagés, ils ont évolué et gagné en popularité, devenant un événement religieux majeur dans la Grèce antique – puis dans l'Empire romain –, surtout à partir du V^e siècle av. JC, avec le déclin de la religion olympique, le surgissement du pythagorisme, le revival de l'orphisme et du dionysisme, et par la suite de la philosophie socratique.

Selon les différentes sources, l'initiation aux Mystères consiste en un ensemble de rituels (processions, offrandes, cérémonies, célébrations...) dont la grande finale avait lieu dans le sanctuaire d'Éleusis. C'est là que les initiés étaient censés vivre, une *Epoteia* – vision-contemplation-révélation –, leur conférant l'expérience de l'immortalité transcendante et leur permettant par conséquent de renaître à une nouvelle vie de qualité supérieure sur le plan spirituel et aussi terrestre.

Il s'agit en réalité de la « ritualisation » du mythe de Déméter qui descend de l'Olympe et parcourt le monde à la recherche de sa fille Perséphone enlevée par Hadès qui règne sur le royaume des morts. Déméter endeuillée est si déprimée qu'elle refuse toute nourriture et boisson, et tellement en colère qu'elle refuse aussi de remplir sa fonction de nourricière : elle retient la semence cachée dans le sol – tout comme Perséphone est retenue par Hadès dans le monde souterrain des morts. Or, comme rien ne pousse, une grande famine s'abat sur l'humanité. Après un certain nombre de péripéties, on assiste enfin à un dénouement favorable : mère et fille vont se retrouver, la terre sera de nouveau fertile et, avant son retour dans l'Olympe, Déméter révélera aux hommes les Mystères.

Afin de comprendre les symboles utilisés dans le mythe, les mystes (initiés) devaient revivre les différents épisodes du mythe et faire ainsi l'expérience des états intérieurs par lesquels est passée la Déesse. Ainsi, la procession de neuf jours – ayant Athènes comme point de départ et Éleusis comme point d'arrivée, au total une vingtaine de kilomètres – symbolise la longue errance terrestre de Déméter à la recherche de sa fille. Les rites de purification, notamment le jeûne, représentent son deuil sous son aspect humain (tristesse/désolation, regard éteint, mutisme, « grève de la faim ») et sous son aspect naturel-végétal (l'hiver, la disette). Les retrouvailles mère-fille ayant pour conséquence la renaissance de la nature, représentent le printemps en tant que nouveau cycle vital et, sur le plan allégorique, la (re)naissance spirituelle de l'initié.

Or, cette grande conversion finale est précédée d'un élément transférentiel : le rire ! En effet, après une très longue description de l'agonie de Déméter – description qui rappelle les registres éprouvés dans le « bardo » du deuxième quaternaire des quatre disciplines –, on relate que la déesse arrive à Éleusis, totalement éteinte et dévitalisée. Là, un personnage féminin nommé Iambè, selon certaines versions, et Baubô selon d'autres, parviendra non sans difficultés à faire rire la déesse, et ce, par des moyens « indécents » dont le degré

d'obscénité varie également selon les différents textes. Quoi qu'il en soit, c'est à ce moment-là que la direction des événements change. On y reviendra plus en détail.

C'est seulement à partir du VII^e siècle avant J.C. que l'on commence à trouver les premières traces écrites de ce mythe et de son complément, le rite. Étant indissociables, il est naturel que tous deux aient subi des modifications au fil du temps, et que les textes et leurs traductions qui nous sont parvenus en présentent des versions différentes. La difficulté principale, cependant, réside sans doute dans le caractère secret des rites réservés aux initiés. La divulgation aux profanes ayant été strictement interdite – sous peine de mort –, il n'est pas étonnant que certains passages aient été tantôt omis, tantôt adaptés aux « convenances » d'un public plus large.

L'incontournable l'*Hymne homérique à Déméter*¹⁷ – poème dont l'attribution à Homère est fortement controversée –, est la source littéraire la plus complète du mythe relatant les événements ayant amené la déesse à révéler ses Mystères aux Éleusines. Dans cette version « homérique » du mythe, c'est l'aubergiste nommée Iambe qui reçoit « la déesse qui a perdu le rire » et c'est elle aussi qui parvient, à force de « plaisanteries inconvenantes et de railleries », à la faire « rire dans son cœur ».

Or, Iambe est la fille d'un dieu grec qui est connu, entre autres, pour le rire qu'il provoque : le « rire de panique » chez les humains (conscience altérée), le « rire de joie » chez les dieux de l'Olympe¹⁸ (conscience inspirée). Il s'agit du dieu Pan¹⁹, dont le nom signifie le Tout (ou la Totalité). D'après la légende, les dieux le nommèrent ainsi car il fut un sujet de joie pour tous. Peut-être parce qu'il est à la fois animal (bouc), humain et dieu, donc « un tout complet » ? Peut-être parce qu'il est à l'origine d'une structure « globale » de conscience, la conscience altérée / inspirée ? Mais cela n'a pas fait rire le Christianisme : Pan est devenu son « Malin » et le rire fut diabolisé et réprimé.²⁰



Chapiteau grec représentant le dieu Pan.
Cada Museo Otraparte, Medellín, Colombie.

17 Il existe plusieurs traductions de l'Hymne, dont celle de Leconte de Lisle <https://mediterranees.net/mythes/hymnes/hymne33.html>

18 Lorsque Hermès/Mercure amena son fils à l'Olympe, les dieux rirent de joie, ou sourirent réjouis, ou juste se réjouirent, selon les différentes versions, traductions.

19 Voir aussi la note n°21 sur le dieu Pan, dans Silo, *Notes de Psychologie*, IV, chap. 4. Structures de conscience.

20 « ... au Moyen Âge, il (le rire) est un attribut satanique, qui entre en conjonction avec le bouc et la luxure. D'un côté, Pan incarne donc la part de la chair et des pulsions animales présentes en l'homme, et qu'il s'agit de combattre. Mais son rire exprime aussi la célébration des puissances vitales, exaltant la joie de vivre, l'énergie et la fécondité. Freud a souligné la fonction libératrice du rire, son rôle thérapeutique dans la conjuration des peurs et des fantasmes. Par sa dimension cosmique et démiurgique, le rire de Pan offre une voie vers un haut savoir ; il s'apparente à l'extase gnostique et se charge d'une valeur pédagogique. Médiateur entre animalité et spiritualité, il porte en lui la dualité de Pan, qui est à l'image de la nature humaine ». Christine Kossaifi, Le rire de Pan : entre mythe et psychanalyse, dans *Humoresques* n°24, juin 2006.

Pour en revenir à la suite de l'histoire de Déméter, alors qu'auparavant celle-ci refusait toute boisson et nourriture, après avoir ri, elle accepte, réclame même, le *cycéon* ; ce breuvage, dont les Anciens ont diversement indiqué la composition, aurait été prescrit par la Déesse elle-même. Il semblerait que les initiés à son culte (les Mystères) le buvaient à leur tour, au moment de rompre leur jeûne, comme pour en recevoir une nouvelle vie. D'après plusieurs auteurs, l'absorption de ce liquide aurait été précédée par un éclat de rire rituel, motivé par précisément des railleries ou même des exhibitions²¹.



En dehors de l'hymne homérique, nombre de grands poètes, dramaturges et philosophes de la Grèce classique font allusion aux Mystères d'Éleusis, et, par la suite, quelques Pères de l'Église du II-III^e siècle, notamment Clément d'Alexandrie, Eusèbe, et Arnobe, commenteront à leur tour certains aspects, dont la scène du rire qui nous intéresse. Bien que ces philosophes chrétiens critiquent farouchement « l'indécence » de ce rire et ce qui le déclenche, ils ont le mérite de fonder leurs critiques sur des vers qu'ils attribuent à Orphée, c'est-à-dire aux *fragments orphiques*. Or, les textes d'origine orphique sont antérieurs à ceux de l'époque homérique et, en ce sens, probablement plus fidèles au mythe/rite premier.

Dans cette version orphique de la scène du rire (ayant toujours lieu à Éleusis), c'est une dénommée « Baubô » qui déclenche le rire divin, non pas par de simples plaisanteries inconvenantes mais directement par l'exhibition de son ventre et de sa vulve.

1. « À ces mots, et depuis le bas, Baubô retrousse son vêtement et expose au regard les objets formés sur ses parties naturelles. Par-dessous, elle l'agite de la paume – car ces formes avaient la figure d'un petit enfant –, elle le tapote et le manie gentiment. Dès lors, apaisée, la déesse abandonne la tristesse de son âme et, prenant la coupe d'une main, joyeuse, rit et boit toute la liqueur du cycéon ».²²

21 Voir S. Reinach, op.cit. (cf. note 8) et la monographie de José Garcia, *Les mystères d'Éleusis* (en espagnol) <https://www.parquetoledo.org/monografias-pt>

22 Arnobe, *Advenus Nationes*, V, 25-26, in M. Olender *Aspects de Baubô*. Textes et contextes antiques, *Revue de l'histoire des religions*, tome 202, n°1, 1985. pp. 3-55.

2. « Ayant ainsi parlé, Baubô retroussa son péplos pour lui montrer de son corps tout ce qu'il y a d'inconvenant ; le jeune Iacchos [Dionysos]²³ qui était là, riant, agitait la main sous le sein de Baubô ; la déesse alors sourit, sourit dans son cœur, et accepta la coupe aux reflets bigarrés où se trouvait le cycéon ».²⁴

Ces fragments orphiques sont doublement précieux : parce qu'ils sont plus anciens que les autres sources écrites, notamment celles attribuées à Homère, mais aussi parce que la description qu'ils font du personnage de Baubô (qui déclenche le rire de la Déesse) correspond étrangement à l'aspect des statuettes retrouvées en 1898 à Priène (Anatolie), dans un temple du IV^e siècle av. J.-C., temple dédié précisément à Déméter ! Sur une paire de jambes se trouve un ventre-tête dont la draperie retroussée forme la chevelure. Tantôt, la statuette tient une torche, tantôt une lyre, tantôt une corbeille de fruits posée sur le sommet de sa chevelure.²⁵



Figurines en terre cuite représentant Baubô, Musée de Berlin, collection antique

Ces attributs significatifs suggèrent que Baubô apporte aussi, mis à part le rire – ou peut-être précisément grâce au rire –, lumière/éveil (torche), apaisement/harmonie/guérison (lyre instrument orphique, pythagoricien) et vie/nourriture (fruits). En d'autres termes, la fonction de Baubô est de restituer les attributs et les pouvoirs divins de la déesse.

Mais ce n'est qu'en 1901, dans sa reconstruction des *Fragments* d'Empédocle, que H. Diels fera le premier rapprochement entre ces statuettes et la fameuse nourrice Baubô du mythe orphique. Par ailleurs – et c'est un autre aspect intéressant –, dans certaines sources antiques, le nom attribué à la nourrice de Déméter est également employé pour désigner la cavité féminine ; symbolique sur laquelle s'est ruée toute la lignée des psychanalystes (Freud, Jung, Reinach, Devereux, Tobie Nathan). En effet, cet aspect du « rire démétérien »

²³ Iacchos est le nom donné, à cette époque en Grèce, au Dionysos juvénile. C'est aussi Iacchos qui conduit le cortège de chant et de danse des mystes qui se dirige vers le sanctuaire d'Éleusis. Aristophane, parmi d'autres, en parle dans ses *Grenouilles*.

²⁴ Clément d'Alexandrie, *Protreptique*, II, 20, 1-21, 2 (in M. Olender op.cit.).

²⁵ Voir l'article de M. Olender, op.cit.

a fasciné beaucoup d'auteurs par son caractère « transgressif », et les psychanalystes par son caractère sexuel. Il n'est pas étonnant que dans les sociétés répressives ou du moins fortement normatives d'hier ou d'aujourd'hui, la transgression des tabous sexuels puisse provoquer des rires cathartiques de tous types...

Cependant, dans le contexte religieux, sacré, le rire de la transgression y compris celle associée à la sexualité n'est pas que cathartique, il est aussi transférentiel. Qu'il s'agisse d'injures et de railleries obscènes venant mettre à l'épreuve « l'image de soi » afin de pousser le « moi », ou qu'il s'agisse d'exhibitions indécentes choquant encore plus fortement la morale établie, le rire démétérien est pour sûr un rire transgressif et libérateur, mais il est aussi et surtout transformateur. Le rire démétérien, tout comme le rire dionysiaque d'ailleurs, exalte la liberté transgressive d'un ordre établi, ce qui n'est autre que le triomphe, ne serait-ce que bref, de la Liberté sur les conditionnements naturels (lois biologiques, physiques) ou créés par l'homme (morale, normes sociales, etc.).

Analyse et interprétation de la scène du rire

Le rire survient pour créer une rupture et une libération sur plusieurs plans. Tout d'abord il produit la rupture du deuil, de la mort, de la stérilité : la déesse « renaît à la vie », autrement dit, c'est le retour du divin, de la vie transcendante capable de régénérer, réanimer aussi la vie de la Nature. C'est aussi une rupture d'état de conscience : on passe de la conscience perturbée à la conscience inspirée, accentuée par l'absorption du « cycéon » – boisson dont on dit qu'elle contenait des substances hallucinogènes – et suivie par l'action de vouloir transmettre l'immortalité aux humains²⁶.

En réalité, la rupture véritable se produit déjà avant, puisque le retour à la vie, à la conscience inspirée et à son complément l'acte valable, ne sont que les conséquences d'une expérience préalable : celle capable de déclencher le rire divin.

Tout d'abord, dans son aspect le plus évident, il y a la rupture ou la transgression de la normalité : le geste de Baubô est atypique, inattendu, hors normes, irrévérent, c'est un tabou violé intentionnellement, et cela renvoie à l'attribut divin qu'est la Liberté non déterminée, non conditionnée par une morale d'époque. La liberté libère Déméter de sa propre perte de liberté qui est double : Perséphone emprisonnée dans les mondes souterrains et elle-même emprisonnée dans le monde « naturel » du plan moyen. Le registre est clairement celui du dieu intérieur enchaîné qui se libère (dans ce cas, la « déesse intérieure » bien évidemment !).

Mais plus intéressant encore est le fait que cet acte « choquant » de Baubô ne l'est pas tant pour son caractère sexuel impudique, il l'est parce qu'il produit un « choc », un choc positif :

26 Selon la version homérique du mythe, Déméter, après avoir bu le *cycéon*, entreprit de rendre immortel Démophon, le fils du roi d'Éleusis, en le frottant d'ambroisie et en le plaçant chaque nuit dans le feu. Cette première tentative échoua par la faute de la mère de Démophon, mais comme on le sait, la Déesse se rattrapera par la suite en proposant l'immortalité à tous ceux qui le désiraient. En effet, ce n'est pas aux dieux d'immortaliser les humains, c'est aux humains eux-mêmes de se rendre immortels, librement, consciemment, recevant bien sûr un coup de pouce divin. Dit autrement, ce n'est pas de l'immortalité dont les humains ont besoin mais de liberté et d'autonomie (pour qu'ils puissent y parvenir par eux-mêmes).

la rencontre avec la Nourricière divine. En effet, Déméter, elle-même nourricière divine, rencontre sa propre nourricière, Baubô, et plus particulièrement le vagin-ventre de cette dernière, c'est-à-dire la « matrice primordiale » (ou « vulve mythique » selon G. Devereux). Or cette rencontre n'est autre que le contact avec sa propre Source. Dit autrement, Baubô est la traduction allégorique de la Matrice/Source primordiale « dé-voilée » – puisque Baubô se « dé-couvre » en soulevant son péplos – et « re-connue ». C'est ce « dévoilement » (lever le voile de l'illusion, de l'ignorance, de l'oubli) qui permet l'expérience de « reconnaissance » de la Source, des Origines et de son pouvoir de Création de Vie. D'ailleurs, les attributs dont Baubô est dotée dans ses représentations plastiques, ne correspondent-ils pas aux caractéristiques des espaces profonds qui éveillent et illuminent (torche), qui nourrissent spirituellement (fruit sur la tête) et qui apportent apaisement, harmonie, inspiration, et guérison (lyre du poète Orphée) ?

Quant à Déméter, elle aussi voilée (dans son cas du visage), elle soulève à son tour son voile. Dès lors, elle peut d'une part voir/regarder « autrement » et être vue/regardée tout court, et d'autre part, elle peut boire à nouveau l'élixir, le *cycéon* (s'inspirer et inspirer). Cette expérience de Reconnaissance (qui suis-je et d'où je viens ?) produit le rire divin qui, à son tour, rétablit la direction du Dessein (« vers où vais-je ? »).

Un autre aspect important à la base du rire, non seulement de celui de Déméter mais aussi du rire générique, est la « réversibilité », le « retour sur soi ». Cela implique la capacité de prendre du recul (établir une distance), de changer de perspective (regard), de se dés-identifier, de se détacher (donc de se libérer) d'une vision figée de soi-même ou de quelqu'un, ou encore d'une situation, en agençant les pièces du puzzle d'une autre façon.

En ce sens, la personnification du ventre de Baubô, peut avoir aussi un autre intérêt : elle produit une sorte d' « effet-miroir ». Au moment où Déméter l'aperçoit, elle éclate de rire ! Ne serait-ce pas parce qu'elle se voit elle-même vieille, flétrie, stérile et ridicule ? Pour accéder à notre propre dimension divine (ou pour la retrouver), n'est-il pas nécessaire, comme premier pas, de pousser le « moi » ? Et quel meilleur indicateur de cela que la capacité de rire de soi-même (cette autodérision déjà rencontrée chez Héphaïstos) ?

Quant à la version du mythe où c'est le jeune Dionysos (Iacchos) qui semble provoquer le rire de la déesse en sortant du vagin-bouche de Baubô, elle est très intéressante également. Le rire et la libération-liberté font partie des attributs de ce dieu qui vient de Thrace comme Déméter, et qui est, lui aussi, objet de vénération des Grecs à cette même époque. Alors, peut-être le petit Iacchos/Dionysos représente-t-il ici la puissance vitale, le renouveau et la libération de tout ce qui enferme et détermine. Il restitue l'éclat de rire de Déméter, rire qui lui rend immédiatement son éclat de beauté-jeunesse, et bien sûr la Force créatrice.

Par ailleurs, le fait que, dans le rituel initiatique d'Éleusis, ce soit Iacchos le conducteur du cortège « dé-chaîné » vers le sanctuaire, renforce d'autant plus son statut de « libérateur ». La procession est effectivement une marche, affranchie de toute censure et de tout tabou, vers la Libération définitive. Enfin, on appelle Dionysos le « deux fois né », or dans ce contexte, il n'y a pas de doute : les initiés marchent vers leur deuxième naissance, la naissance spirituelle, vers la vie immortelle.

Alors, si le rire divin est à l'origine de la naissance du monde, c'est aussi lui qui peut le faire renaître. C'est le retour du rire perdu (deuil), tout comme le retour de l'unité perdue (séparation mère-fille) et par là-même, le retour de la vie sur tous les plans. Le rire devient synonyme de vie. Le rire de la Déesse est celui de la renaissance des forces de la végétation, le retour du printemps, après l'hiver. C'est une nouvelle étincelle d'un feu éteint, le retour de la lumière après une longue « nuit obscure ». En effet, dans le contexte des Mystères, l'initié est censé renaître – après sa mort symbolique – à une vie supérieure ; il est censé « renaître spirituellement », donc La naissance biologique (psychophysique) suivi d'une naissance spirituelle, la transcendance immortelle.²⁷

La conclusion est simple : il est des rires, dont l'expression spontanée se produit lorsque le Divin fait irruption dans l'espace de représentation ; et il des rires provoqués intentionnellement afin de favoriser le basculement dans le Divin (espaces non représentables). Il va sans dire, que ce rire intentionnel n'est pas « artificiel » ; il est senti. Lorsque ce rire s'inscrit dans un cadre mystique et un dessein transcendant, et que de plus il est partagé, comme c'est le cas dans les cérémonies, alors ce rire rituel, transférentiel, libérateur et transformateur est d'autant plus efficace.

27 Plusieurs auteurs pensent que certains rituels chrétiens, ayant survécu par-ci et par-là, trouvent leur origine dans les Mystères. Du Carême, l'aphorisme espagnol dit qu'« *il commence avec la cendre et finit avec le rire* » (*Empieza con la ceniza y acaba con la risa*), et dans le calendrier chrétien, l'éclat de rire du prêtre scandait, avant qu'il soit interdit, le rituel curieux du rire ecclésiastique de Pâques, (*Risus paschalis*) et de Noël (*Risus natalensis*).

« Si le rire était prescrit et codifié dans l'Antiquité, il le fut aussi dans la chrétienté médiévale, à l'instar du *Risus paschalis* qui succédait aux rites du Carnaval, Carême et charivari. Pendant la semaine de la Passion, on devait garder son sérieux, en un temps donné et ordonné, selon les phases d'un calendrier alternatif (jeûne et rupture, passion et résurrection). Afin de mieux faire ressortir la joie de Pâques, s'opposant structurellement à la tristesse du Carême, le prêtre, lors de la messe du matin de Pâques, devait susciter rire et joie parmi le peuple. La coutume conféra à la doxa de l'Église catholique une posture inédite, car le prêtre, usant d'un stratagème liturgique, employait tous moyens utiles à cette fin, tel le recours à l'imaginaire sexuel. Il ajoutait au sermon des histoires drôles et piquantes, usait d'expressions érotiques et simulait des gestes obscènes, voire imitait les rapports sexuels. Le peuple riait car l'officiant empruntait alors à la culture profane des fidèles, au registre populaire et à ses formulations les plus obscènes. Pour signifier la vie nouvelle qu'appelle la Résurrection, l'ordo rituale puisait à la source de la vie biologique, à la sexualité et au plaisir qui la signifie, en inversant les codes qui régulent ses interdits. »

J.-L.Olive, « Le rire rituel, usage résiduel ou invariant spirituel ? », in *Le rire européen*, Presses universitaires de Perpignan, 2010, p. 35-61.

Le rire inextinguible des dieux de l'Olympe homérique

Le rêve qui suit relate une expérience onirique d'un Rire particulier qui m'a beaucoup marquée. Lors de cette investigation, j'ai retrouvé ces mêmes caractéristiques dans le « rire homérique », c'est-à-dire, dans la façon dont Homère décrit le rire des dieux de l'Olympe.

L'expérience onirique qui a motivé l'investigation qui suit

Le contexte

Je passe une journée au Parc d'Étude et de Réflexion de La Belle Idée avec l'objectif de le « rendre beau » pour la célébration du 4 mai, événement auquel nous avons invité de nombreuses personnes de notre entourage immédiat. Je trouve le Parc dans un état un peu « négligé », et personnellement je ne suis pas douée pour les travaux manuels (réparations, bricolage...). Après un premier découragement, un état particulier m'envahit – un mélange de profonde résolution, force décuplée, inspiration, attitude ludique – et je me sens portée voire transportée au point de tout résoudre en un minimum de temps, tantôt seule, tantôt en trouvant les personnes appropriées (avec les capacités et la disponibilité nécessaires). Ces « conversions successives » me procurent un registre unissant gratitude, fierté, unité, joie... En fin de journée, je décide de rester dormir sur place... Je fais alors ce rêve :

Le rêve

Je suis dans un paysage exubérant, bucolique. Je vois une sorte de pavillon (coupole sphérique soutenue par des poteaux), ouverte sur l'extérieur. J'y entre et le « vacarme » attire mon regard vers le haut (vers la coupole) : c'est une coupole pleine de singes macaques qui me regardent et dont le rire « tonitruant » est tellement puissant qu'il dépasse mon seuil de tolérance. Puis, il se produit une interruption, et je recommence le même rêve, comme si j'étais partie et que je revenais à ce pavillon, curieuse de découvrir si la coupole est toujours en train de rire ou non. Dès que j'y rentre, j'entends à nouveau ce même rire. Il se produit la même chose qu'auparavant : interruption de toute image visuelle, sonore... paysage bucolique, décision de retourner au pavillon, entrée et perception de ce rire si particulier... Cela se répète trois fois et je conclus (toujours dans le rêve) qu'ici le rire est permanent. La troisième fois, par contre, il n'y aura pas d'interruption ; cette fois, je me réveille.

Quelques commentaires

Les singes possèdent des attributs dont j'ai fait preuve durant la journée : créativité, vivacité, habileté, ludisme... pourtant je « sais » (dans le rêve) que ces animaux sont des dieux et que la coupole représente l'espace divin. Et immédiatement après le réveil, je « sais » également que le pavillon correspond à mon « temple intérieur », à mon « centre sacré », lieu dans lequel j'expérimente, normalement, un profond silence... sauf que là, j'y trouve l'inverse : un rire divin d'une puissance quasi insupportable – je continuerai d'ailleurs à entendre ce rire dans ma tête durant toute la journée suivante et encore par la suite, de façon régulière et sans raison apparente (sinon que je me trouve dans le même espace interne où j'ai gravé ce rire si spécial).

L'interprétation

Le fait que du silence profond puisse surgir ce rire démesurément fort n'est pas si étonnant : si du vide (de représentations visuelles) jaillit la lumière – parfois si éblouissante qu'on a du mal à la supporter –, au silence (vide de représentations auditives) se substitue « le son », ici assourdissant », « le rire tonitruant », tout aussi difficile à endurer.

Ce rire si fort, bruyant, puissant et sans solution de continuité traduit le contact avec le plan transcendant. C'est d'une intensité à peine supportable pour la structure psycho-physique, et c'est comme si absolument rien ne pouvait la faire fluctuer ; c'est « moi » qui vais et viens, tandis que le rire propre à cet espace élevé est imperturbablement continu ; ce qui traduit la dimension de l' « Absolu ». C'est un rire de Joie jubilatoire et aussi de « triomphe », c'est la victoire de la Liberté, elle aussi absolue. Enfin, je ressens dans ce rire encore un autre aspect difficile à qualifier, renforcé par le fait que ceux qui rient soient des singes qui me regardent avec des yeux rieurs pleins de bienveillance, de bonté, mais aussi avec un zeste de malice et de « moquerie ». En même temps qu'ils me regardent, j'ai l'impression que c'est mon propre regard qui se projette de façon centrifuge en mille et un regards, regards qui à leur tour se concentrent sur moi de façon centripète. Ce qui me fait conclure que ces rires-regards correspondent à ma propre joie jubilatoire que j'ai ressentie en dépassant toutes les résistances, à la liberté intérieure que j'ai expérimentée en le faisant avec une attitude ludique (le but du jeu étant de convertir le « pas possible » en « possible ») et, enfin, avec un regard sur moi-même qui m'évite de tomber dans le piège du moi : celui de s'attribuer tous les mérites et de s'identifier à ses exploits.

En synthèse, ce rêve est la traduction du contact avec mes propres espaces sacrés qui me renvoient, de façon démultipliée et amplifiée, l'étincelle divine sentie durant la journée.

Pour ce qui est de l'allégorie spécifique du singe, celle-ci renvoie à de multiples significations et par conséquent à différentes interprétations qui se complètent. Tout d'abord, le singe est mon signe astrologique chinois, et en ce sens, les singes me représentent. Cependant, le singe allégorise aussi la connaissance divine : en effet, le dieu égyptien Thot – dieu détenteur de la connaissance infinie –, est en général représenté par un singe (tête de babouin), tout comme le dieu-singe indien Hanuman incarne, de son côté, la force et la sagesse divines. Enfin, le singe a été de tout temps associé au rire et à la moquerie, puisqu'il est le seul animal à savoir rire !

Par ailleurs, étant en premier lieu un animal, le singe illustre l'animalité de l'homme, autrement dit sa condition terrestre. En outre, par ses similitudes avec l'homme, notamment son « intelligence », le singe représente aussi l'intentionnalité humaine, donc la partie la plus élevée de l'homme. Mais comme, en tant qu'avatar des dieux, le singe est considéré dans maintes cultures comme un animal sacré, il représente également la dimension divine de l'homme. En somme, le singe est ici le parfait symbole de la triple nature de l'homme : animale, humaine et divine.

Le rire tonitruant et inextinguible des dieux homériques

L'être humain a été façonné à l'image de Dieu, nous a-t-on appris. Entre-temps, nous avons compris que c'est l'homme qui façonne son Dieu à son image, et cela est valable aussi dans la Grèce antique²⁸. Pour le dire autrement, dans le contexte des croyances religieuses, le rire divin est une projection humaine, tandis que dans le contexte des pratiques mystiques, le rire divin est une traduction postérieure du contact avec un espace non représentable et l'état qui en résulte. Par conséquent, il y a une différence entre entendre le rire des dieux à l'intérieur de soi (traduction d'expérience) et imaginer un Olympe constitué de dieux en train de rire de mille et une façons et pour mille et une raisons, comme les humains.

Dans l'œuvre d'Homère, les dieux de l'Olympe sont de grands rieurs. Leur rire semble avoir des caractéristiques tantôt humaines, tantôt « non humaines » ; or le rire divin « véritable » (traduction d'expérience), se distingue clairement du rire humain « ordinaire » (projeté sur les dieux) par sa nature, notamment sa « démesure ».

Lorsque les dieux d'Homère éclatent de rire de façon bruyante, tonitruante²⁹ et surtout lorsque de plus ce rire est qualifié d'« inextinguible » – donc : inépuisable, illimité, infini, donc éternel, permanent et immortel³⁰ –, nous sommes face à un « voltage » et une « temporalité » qui dépassent les paramètres humains. Le rire « homérique » est un rire qui dépasse par sa puissance et son intensité ce qui est admis comme étant la norme ; il est « extra-ordinaire ». Ce rire aux éclats tonitruants, difficile à supporter par l'ouïe, tout comme l'éclat de lumière éblouit la vue, produit une « rupture » – l'idée d'« éclat » comprend la notion de « briser » ! –, à cause d'une intensité qui dépasse le seuil de tolérance des sens. Si de plus le rire est inextinguible, il se rend indépendant des lois temporelles (début-fin) et de causalité (cause-effet), ce qui représente une « rupture » avec les lois psychiques. En d'autres termes, ce rire représente une rupture avec la normalité du fonctionnement habituel psychophysique ; il induit ou il traduit un état de conscience exceptionnel.

« Depuis des temps anciens ont existé des procédés capables de conduire les personnes vers des états de conscience exceptionnels, états dans lesquels une plus grande amplitude et une plus grande inspiration mentale se juxtaposaient à la torpeur des facultés habituelles. Ces états altérés présentaient des similitudes avec le rêve, l'ivresse, certaines intoxications et la démence. »³¹

De fait, l'éclat de rire – face au rire plus discret en sonorité ou face au sourire –, était considéré par les anciens grecs comme « non convenant » à l'homme, relevant d'insolence et d'immodération, ou même de démence. Sans doute parce qu'il est divin, ce type de rire est expérimenté comme une puissance inquiétante et dangereuse qui dépasse l'homme. En

28 Les dieux de l'Olympe semblent posséder le même système de tension et les mêmes humeurs que les humains (ils rient, se fâchent, se vengent, se réconcilient, ...)

29 Le verbe utilisé en grec ancien pour « rire aux éclats » comprend l'idée de « bruyant et tonitruant ». Voir article d'Antonio Lopez Eire à propos des mots pour exprimer l'idée de « rire » en grec ancien, in M.-L. Desclos, *op.cit.*, p.13-43.

30 L'usage de l'expression « rire inextinguible » est proprement homérique. Voir dans *Illiade*, (1, 599) et dans *Odyssée* (VIII, 326).

31 Voir l'introduction de *Les Quatre Disciplines* <https://www.parlabelleidee.fr/documents.html>

effet, lorsque cette force n'est pas maîtrisée, elle peut conduire à la folie. L'expression du « fou rire » viendrait-elle de là ?



Ancien masque de théâtre grec trouvé à Athènes, III^e siècle avant JC

Même le philosophe grec Démocrite n'a pas échappé au jugement de ses concitoyens : il était traité de fou parce qu'il s'était mis à rire tout le temps de tout et de tout le monde, au point qu'on avait fait venir le fameux médecin Hippocrate pour qu'il le soigne de sa maladie. Dans un récit attribué à Hippocrate, ce dernier relate en effet qu'il a été appelé par les habitants d'Abdère, inquiets de voir le grand philosophe saisi de ce qu'il appelle l'« hilarité cosmique ». Démocrite était-il fou ou censé ? Au terme de son voyage, Hippocrate rend son verdict : ce sont plutôt les habitants d'Abdère qui sont dupes des apparences et ne voient pas combien leur course aux honneurs et aux biens matériels est risible. Le « rire démocritique » – qui est d'ailleurs le sujet de nombreux écrits sur le rire et la folie – ne serait pas la réponse dérangée d'un fou aux choses fondamentalement sérieuses, mais à l'inverse, la réaction parfaitement sage et saine d'un vrai philosophe face à un monde insensé, face à la folie humaine. Le récit d'Hippocrate se termine avec l'expression de son admiration pour la sagesse démocritéenne, un Démocrite qui, maintenant, lui semble être « un dieu ». ³²

Dès lors, il n'est pas étonnant que dans la Grèce antique – et probablement aussi ailleurs –, ce type de rire soit réservé aux seuls dieux.

Héphaïstos l'artisan du rire inextinguible

Comme déjà mentionné, le rire est quasiment toujours associé, dans la Grèce classique – tout comme dans d'autres cultures et époques –, à la lumière par similitude au feu et par contiguïté, aux métaux, ceci en raison du caractère éclatant, rayonnant, brillant, étincelant... qu'ils ont en commun.

32 Un écrit qui nous est parvenu sous le nom d'Hippocrate, probablement écrit au I^{er} siècle avant notre ère. Traduit et commenté par Y. Hersant, *Hippocrate : sur le rire et la folie*, Paris, 1989. Voir l'article de James Hankinson, La pathologie du rire, in ML. Desclos, *op.cit.*, pp.191-200.

Mais Homère établit aussi une autre relation entre le rire et le feu, en employant le terme « inextinguible » pour qualifier les deux phénomènes. Or, dans l'œuvre d'Homère, il s'avère que Héphestos, le boiteux, qui est avant tout le dieu du feu, de la forge, de la métallurgie et des volcans, est aussi « l'artisan du rire inextinguible »³³ !

Ce qui est inextinguible, inépuisable, illimité et infini, ne peut avoir ni début, ni fin. Par ailleurs, l'atemporalité, et par conséquent la non causalité, créée par le terme « inextinguible », est, d'après Catherine Collobert, renforcée encore plus par l'*aoriste* ! Or, l'aoriste – que l'on retrouve dans certaines langues, comme le sanskrit ou le grec ancien –, ne dénote aucune valeur temporelle mais un aspect dit « zéro ». C'est une forme temporelle qui exprime une durée « non limitée », « indéterminée », car on ne voit pas quand l'action a commencé ni si elle a pris fin ou si elle prendra fin. L'intention d'Homère ne fait donc aucun doute : il a volontairement qualifié puis accentué le rire divin d'« inextinguible » afin de rendre compte d'un espace-temps non ordinaire.

Mais en même temps et paradoxalement, ce rire inextinguible semble bel et bien avoir été « déclenché » intentionnellement et avec grand art – de la bonne manière et au bon moment – par Héphestos (cf. dans l'*Illiade* et dans l'*Odyssée*).

Alors, l'éclat de rire divin, est-il un phénomène permanent et indépendant de toute cause et de tout objet, ou non ? Eh bien, il semble que ce soient les deux. Ce n'est pas une contradiction, c'est un paradoxe, tout comme lorsque la manifestation divine et sa transcription humaine fusionnent, lorsque l'inconditionné et le permanent sont contés par le conditionné et l'éphémère. En effet, pour rendre compte de certains aspects inhérents au rire divin, il fallait bien les illustrer de façon allégorique par une « histoire ». Traduire des expériences provenant des espaces non représentables, n'est-ce pas l'une des fonctions du mythe ?

Quelles sont donc les situations dans lesquelles ce rire apparaît ? Et quels sont les moyens mis en œuvre par Héphestos pour déclencher ce rire ?

1. Voici la première histoire, dans le chant 1 de l'*Illiade*.

Une tension règne dans l'Olympe et ce sont les mortels qui en sont indirectement responsables. Bien évidemment, cette désunion ne convient pas à des dieux bienheureux : il faut rétablir « l'harmonie divine », c'est-à-dire « le rire inextinguible ». La conversion s'effectuera en deux temps : le premier pas est celui de la parole, le second, de l'action.

Héphestos s'adresse tout d'abord à sa mère Héra à qui il enjoint de se réconcilier avec Zeus. En effet, sans cette réconciliation, le festin des dieux est rendu impossible. Héphestos raconte alors un épisode dans lequel il valorise Zeus et se dépeint lui-même sous les traits d'un personnage totalement ridicule. Il fait preuve non seulement d'absence de crainte d'être ridicule, mais d'une volonté de l'être. Se montrer ridicule intentionnellement, voilà précisément le moyen de parvenir à ses fins : réveiller ou rétablir le rire inextinguible de l'Olympe. Le retour à la « démesure » correspond à un retour de l'équilibre, de l'harmonie, de la « normalité divine ». Le rappel de ce récit, qu'aucun des dieux n'ignore, provoquera

33 C. Collobert, *Héphestos, l'artisan du rire inextinguible des dieux*, in M.-L. Desclos op.cit., pp. 140-141.

effectivement l'apaisement et la réconciliation de Héra, et cela se traduit par son sourire. Mais ce n'est qu'un premier pas. De ce sourire individuel on doit passer au rire tonitruant et inextinguible collectif, donc partagé par tous. Dans notre langage, on pourrait dire que pour rétablir le rire divin, allégorie de l'« état divin » ou « conscience inspirée » – qui est une structure globale, d'où la nécessité de « rire partagé par tous » –, il faut d'abord rétablir le sourire, c'est-à-dire la distension, la quiétude, la paix (réconciliation).

Pour passer du sourire au rire inextinguible, Héphaïstos trouvera une nouvelle « machination ». À première vue, il ne fait rien d'extraordinaire : il verse simplement aux autres dieux le doux nectar, qu'il puise dans le cratère. Mais il faut imaginer Héphaïstos servant avec empressement un dieu, puis aller au cratère, et de là, aller vers un autre dieu, puis retourner à nouveau au cratère, allant et venant ainsi d'un dieu à l'autre, en passant chaque fois par le cratère, et ce, de plus en plus vite, alors qu'il boite des deux jambes. C'est justement cela qui est remarquable : ce n'est pas le breuvage qui fait rire les dieux, c'est la façon dont Héphaïstos met en scène son handicap.

*Et un rire inextinguible s'éleva parmi les dieux heureux, quand ils virent Héphaïstos s'agiter ainsi dans la demeure...*³⁴

Selon C. Collobert, si l'on traduisait littéralement, on ne dirait pas « affairément » ou « agitation » mais « machination » ; or, le terme « machination » exprime une action réfléchie, intentionnelle, en vue de produire un effet particulier.

En fait, c'est la double autodérision d'Héphaïstos – se ridiculiser soi-même, en accentuant ses propres faiblesses, d'abord par le verbe puis par l'action – qui est à l'origine du rire divin inextinguible. Or, les dieux ne rient pas de sa faiblesse ; au contraire, ils rient à cause de sa force : produire avec brio l'effet désiré par sa capacité à se rendre ridicule de façon consciente, libre et intentionnelle. Cela dénote le dépassement de l'image de soi, la distance et le détachement du « moi ». En effet, pas de conscience inspirée avec le moi !

2. Qu'en est-il de la deuxième histoire, dans le chant VIII de l'Odyssée ?

Dans l'épisode où Héphaïstos surprend les amours de sa bien-aimée Aphrodite avec Arès, la situation se présente quelque peu différemment. Cette situation est comique en ce qu'elle résulte d'un écart avec la « normalité » : Arès n'aurait pas dû être pris au piège. Malgré son handicap, Héphaïstos sera capable de gagner sur son rival.

*... Le plus lent attrape le plus prompt ; voici qu'aujourd'hui Héphaïstos avec sa lenteur, a pris le plus rapide des dieux que possède l'Olympe, lui, le boiteux, grâce à son art ...*³⁵

34 Homère, *Iliade*, chant I, p. 21 Traduction de Charles-René-Marie Leconte de Lisle, éditions Ebook libres et gratuits, parution 2004, http://www.crdp-strasbourg.fr/je_lis_libre/livres/Homere_Iliade.pdf

35 Homère, *Odyssée*, chant VIII, p. 112. Traduction : Médéric Dufour et Jeanne Raison, Librairie Garnier Frères, Paris, 1934 <http://ugo.bratelli.free.fr/Homere/Odysee.pdf>

En étant boiteux, Héphaïstos n'est pas seulement lent, il est aussi laid, car « en déséquilibre », « en asymétrie », et de ce fait en décalage avec les critères de beauté grecs (beauté = harmonie, symétrie, équilibre). Ainsi, la lenteur et la laideur gagnent sur la vitesse et la beauté (attributs d'Arès). Autrement dit, si auparavant c'est la double dérision d'Héphaïstos qui a fait rire l'Olympe, maintenant c'est le surpassement de son double handicap.

...et un rire inextinguible s'éleva parmi les Bienheureux, à la vue du piège de l'artificieux Héphaïstos.³⁶

Mais une fois de plus, on ne rit pas de Héphaïstos, pas plus qu'on ne rit de Arès. Ce n'est pas à la vue d'Arès pris au piège que les dieux se mettent à rire, mais à la vue de l'art d'Héphaïstos.

La situation est comique du fait d'une disproportion, d'un décalage ou encore d'un écart entre ce qui est et ce qui devrait être. C'est cet écart qui produit l'effet comique : affaiblissement de Héphaïstos disproportionné par rapport à son handicap et prise au piège d'Arès disproportionnée par rapport à sa rapidité ou à son agilité comparée à la lenteur et l'infirmité de Héphaïstos. Mais lui seul peut produire un tel décalage, eu égard précisément à ce qu'il est. C'est à la fois son infirmité et son art qui, dans les deux cas, lui permettent de parvenir à provoquer le rire inextinguible des dieux.³⁷

Les dieux sont ravis parce que triomphe ce qui a priori n'est pas possible. C'est l'art de convertir l'impossible en possible, malgré et au-delà des handicaps, qui rend les dieux heureux et les fait rire.

Si Héphaïstos est dans l'Iliade, comme dans l'Odyssée, artisan du rire inextinguible, l'œuvre qu'il produit est le fait d'une décision et donc d'une intention. Son intention dans l'Iliade est d'unir les dieux désunis, d'opérer la réconciliation pour que la fête et la joie puissent advenir, pour que les dieux ne portent pas impunément leur épithète de bienheureux. Il veut que règnent l'entente et l'harmonie entre les dieux. L'intention est de transformer une émotion négative en une émotion positive ; [...] apparaît alors la marque ou le signe de l'émotion transformée. Plus le rire est puissant, plus la transformation le sera aussi³⁸

Il s'agit donc d'un rire transférentiel car il produit une transformation, une conversion, rétablissant la « normalité divine » et cette normalité c'est l'Absolu (pour Homère).

Quant à l'aspect excessif du rire :

« Les dieux de Homère ne dépassent pas la mesure et ne sont pas en proie à l'hubris, car si l'inextinguibilité du rire humain peut être entendue comme démesure, excès, il en va tout autrement de celle du rire divin. Les dieux de Homère ne sont pas des êtres de démesure. Ils ont une autre mesure. Ce qui peut être démesuré d'un point de vue humain ne l'est pas d'un point de vue divin. Si l'inextinguibilité est la

36 Ibid

37 Desclos, op.cit., 139.

38 Desclos, Op. cit., p 138.

marque de la démesure pour les hommes, c'est parce qu'elle signifie l'illimité et l'extra-ordinaire. Et ces deux caractères siéent parfaitement aux dieux. (...) La meilleure preuve en est qu'il signifie le retour à la raison pour les dieux, quand il signifie la folie pour les hommes. Rire de la folie, de la déraison, pour les uns, signe d'un retour à la raison qui signifie plaisir et joie, pour les autres, tel est le rire inextinguible.³⁹

On peut donc conclure que la « recette » du rire homérique repose sur certains ingrédients essentiels.

Tout d'abord l'autodérision intentionnelle, la capacité de jouer avec l'image de soi, d'établir une distance vis-à-vis du « moi » (dés-identification). Si en plus l'autodérision est produite pour que d'autres rient de soi, et que cela amène réconciliation, union, paix, joie à tous, alors elle a d'autant plus de valeur. Tout cela implique un moi « petit », un moi « poussé ».

Une autre composante indispensable de la recette du rire divin semble être la capacité à retourner les situations, à jouer avec les lois et les règles en les changeant, à rendre possible l'impossible apparent, et tout cela dénote une liberté absolue qui à son tour implique un grand détachement.

En réalité, l'art de produire un décalage ou « rupture » avec la normalité, correspond à une rupture de niveau. Héphaïstos, n'est-il pas le mieux placé pour cela ? Avec son attribut de boiteux, il vit dans le déséquilibre constant ; or, ce déséquilibre physique allégorise le déséquilibre du moi psychologique – un moi « poussé » qui ne « compense » plus – ; déséquilibre nécessaire à la rupture de niveau et par conséquent à la conscience inspirée. Il faut rompre la normalité « humaine » (état de conscience ordinaire) pour (r)établir la normalité « divine » (état de conscience qui, du point de vue des critères ordinaires, semble « excessif », « démesuré », « absolu »). En d'autres termes, il s'agit de la conscience inspirée sans solution de continuité, état qui se traduit, chez Homère, par le « rire excessif et inextinguible ».

39 C. Collobert, *Héphaïstos, l'artisan du rire inextinguible des dieux*, in M.-L. Desclos op.cit. pp. 140-141.

Le rire désobéissant dans le Judaïsme (mythes et hassidisme)

Ce chapitre parle de la façon dont j'ai configuré la relation au divin (au guide/dieu intérieur, au Dessein...) en fonction de mon paysage de formation biographique, culturel, épocal, et comment le regard et, par conséquent, l'expérience peuvent changer lorsqu'on désobéit à nos déterminismes.

La relation au Dieu de mon paysage de formation

Je suis née juive, enfant de survivants des camps de concentration, dans un pays communiste. Mon paysage de formation se construit sur du « contradictoire » : le respect des traditions religieuses, dans lesquelles on s'adresse à Dieu (en cachette), tout en affichant un athéisme qui m'a privée de toute éducation religieuse. Je voulais bien croire que Dieu n'existait pas, sinon il ne permettrait pas tant de souffrance et d'injustices, mais en même temps, j'inspirais l'atmosphère familiale empreinte malgré tout de religiosité, notamment dans des moments difficiles qui étaient récurrents. Tragédie du passé, drame du présent, peur du futur : on prie Dieu. Cependant il y avait une cohabitation étrange entre ce climat dramatique pesant et un climat de fête, de joie, de rire et d'humour, tout aussi puissant. Déroutant !

Je me suis donc arrangée à ma façon : tout d'abord je me suis fâchée avec Dieu, je ne lui causais plus (comme le font tous les enfants quand ils se querellent avec leur meilleur ami/ennemi) ! De toute façon, Dieu ne m'avait jamais adressé la parole, ni répondu à mes milliers de questions (à son grand âge, il était devenu certainement encore plus sourd...). Le temps passant et ayant oublié mes « enfantillages », je vivais, sans m'en rendre compte, avec un profond ressentiment contre un Dieu que je n'arrêtais pourtant pas de chercher sans me l'avouer. Quant au climat alternant drame et joie, je « choisis », comme beaucoup d'autres, le juste milieu : l'humour ironique, grinçant.

Voici une blague juive qui traduit cette sensibilité de tréfonds, apparemment pas si personnelle. C'est l'histoire de deux rescapés des camps qui font de l'humour noir sur la Shoah. Dieu, qui passe par là, les interrompt : « *Mais comment osez-vous plaisanter sur cette catastrophe* » ?, et les survivants de lui répondre : « *Toi tu ne peux pas comprendre, tu n'étais pas là !* »⁴⁰

Lorsque, plus tard, j'ai découvert les mythes juifs, j'y ai rencontré une parfaite résonance avec ma relation à « ce dieu de mon paysage de formation ». En lisant pour la première fois, dans *Mythes racines universels*⁴¹, les quatre mythes juifs, j'ai trouvé dans le premier mythe, un Dieu injuste qui expulse Adam et Eve du Paradis alors que c'est Lui-même qui, dans un rêve, incite Eve à faire ce qu'elle fait⁴². Dans le deuxième mythe, Dieu semble toujours aussi

40 Voir Delphine Horvilleur, *Vivre avec nos morts*, Grasset, 2021, p. 86.

41 Voir Silo, *Mythes racines universels*, Éditions Références, Paris, 2005.

42 « *Dieu ne parle-t-il pas au travers des rêves ? Si le jour il interdit et la nuit il invite, à quelle incitation devrai-je répondre, vu que je n'ai pas la science suffisante ? Nous devons acquérir cette science pour redresser nos destins puisque Jéhovah Dieu nous a créés mais sans nous dire comment nous construire nous-mêmes* ». Mythe « L'arbre de la science et l'arbre de la vie », op.cit., p. 56.

cruel puisqu'il envoie, cette fois à Abraham, des consignes contradictoires et se joue de lui⁴³. Dans le troisième mythe, le combat entre Jacob et Dieu, résonnait avec ma propre relation conflictuelle avec le divin (et avec certaines références que je plaçais « haut » et que je « diviniais »)⁴⁴ ; enfin dans le quatrième mythe, Dieu continue d'être injuste car il donne une mission à Moïse, que ce dernier accomplit de façon exemplaire et pour autant il le fait mourir avant qu'il puisse entrer dans la Terre promise⁴⁵.

Avec cette grille de lecture, je confirmais et alimentais bien évidemment mon climat de base et ma sensibilité du paysage de formation. Le moment opportun pour les dialogues inspirants avec le Divin et le rire mystique n'était pas encore arrivé...

La configuration figée de ma relation avec Dieu commença à évoluer suite à une grande crise, mise en évidence, entre autres, par une lecture plus connectée du mythe n°1, *L'Arbre de la science et de la vie*. J'ai pris conscience de la profonde souffrance générée par ma méfiance et ma colère « viscérales » envers le Divin. En réalisant un *autotransfert*⁴⁶ avec ce mythe, il s'est passé quelque chose de très puissant : j'ai revécu le mythe autrement et trouvé une interprétation totalement différente, qui, en synthèse, est celle-ci :

Goûter à l'arbre de la « science » représente la prise de « con-science ». Au lieu d'une « introjection » donnant accès à l'Arbre de Vie – allégorie de la vie transcendante (le Profond), ce qui implique la « mort » du moi – cet acte déclenche une « projection », expérimentée comme une « expulsion » de la béatitude primordiale (le Paradis, le Profond).

43 « Il arriva ensuite que Dieu mit Abraham à l'épreuve et lui dit : « Abraham. » Et il lui répondit : « Me voici. » Et il dit : « Maintenant, prends ton fils Isaac que tu aimes, va à la terre de Moriah et offre-le là-bas en holocauste sur un des monts que je t'indiquerai... [...] Alors, du ciel, l'ange de Jéhovah se fit entendre et lui cria : « Abraham, Abraham. » Et il lui répondit : « Me voici. » Et il lui dit : « Ne lève pas la main sur l'enfant, ne lui fais rien ; je sais maintenant que tu crains Dieu, puisque tu ne m'as pas refusé ton fils. [...] L'angoisse de la terrible épreuve resta présente dans le cœur d'Abraham, peut-être jusqu'à sa mort. Et il se dit ainsi à plusieurs reprises : « Jéhovah rejette le sacrifice humain et, plus encore, celui de son propre fils. S'il ordonne l'holocauste, je ne dois pas m'exécuter parce que ce serait désobéir à son interdiction. Mais refuser ce qu'il ordonne, c'est pécher contre lui. Dois-je obéir à quelque chose que mon Dieu répudie ? Oui, si c'est lui qui l'exige ». Mythe d'« Abraham et l'obéissance », dans op.cit., pp. 59 et 60.

44 « Ainsi, Jacob resta seul et un homme lutta avec lui jusqu'aux premières lueurs de l'aube. Et quand l'homme vit qu'il ne pouvait le vaincre, il frappa l'articulation de sa cuisse et la cuisse de Jacob se luxa tandis qu'il luttait avec lui. Et il dit : « Laisse-moi, parce que l'aube se lève. » Et Jacob lui répondit : « Je ne te laisserai pas si tu ne me bénis pas. » Et l'homme lui dit : « Quel est ton nom ? » Et il lui répondit : « Jacob. » Et l'homme lui dit : « On ne te nommera plus Jacob mais Israël parce que tu as lutté avec Dieu et avec les hommes et tu as vaincu. » Alors Jacob l'interrogea et dit : « Révèle-moi maintenant ton nom. » Et l'homme répondit : « Pourquoi me demandes-tu mon nom ? » Et là, il le bénit. Et Jacob donna à cet endroit le nom de Peniel car il dit : « J'ai vu Dieu face à face et mon âme fut libérée. » Et quand il se fut éloigné de Peniel, le soleil lui apparut et il boitait de la hanche ». Mythe « L'homme qui lutte contre un dieu », op.cit., p. 61.

45 Et Jéhovah lui dit : « Voici la terre que j'ai promise à Abraham, à Isaac et à Jacob, en disant : je la donnerai à ta descendance. Je t'ai permis de la voir avec tes yeux, mais tu n'arriveras pas jusqu'à elle. » Et Moïse, serviteur de Jéhovah, mourut là, sur la terre de Moab, comme Jéhovah l'avait dit. Et il fut enterré dans la vallée, dans la terre de Moab, face à Bet-peor ; à ce jour, personne ne connaît l'endroit de sa sépulture ». Mythe « Moïse et la loi divine », op.cit., p. 65.

46 Luis Ammann, *Autolibération*, chap. sur l'autotransfert, Éditions références, Paris, 2004, p. 203.

Adam et Eve n'ont été ni chassés ni punis, tout au contraire : leur « punition » apparente est en réalité un Dessein projectif, une « mission » : celle de l'Humanisation de la Terre !

Cette interprétation fut en son temps très appréciée par Silo, non pas pour sa véracité – les mythes admettent un grand nombre d'interprétations – mais pour la pirouette mentale et son efficacité. En effet, cet auto-transfert a amorcé chez moi une première grande réconciliation avec le Divin et avec la condition humaine. C'est seulement à ce moment-là que ce Dieu extérieur de mon enfance a commencé à s'intérioriser. Ce transfert m'a tellement impactée et transformée que j'ai commencé à m'intéresser aussi aux autres mythes : je cherchais en eux ce qui me produisait des commotions positives ou au contraire des tensions et des climats souffrants pour comprendre à la racine ce que cela bougeait en moi. Travail fabuleux permettant de transférer des contenus culturels ancestraux ; des transferts mythiques !

Par la suite, la relation au Divin, en général, et, plus particulièrement, avec le guide et/ou dieu intérieur, a continué d'évoluer grâce aux expériences vécues dans la discipline et dans l'ascèse. Ces expériences m'ont permis de lire les mythes avec plus de profondeur encore, reconnaissant en eux, certes, les traductions du système de tension des peuples et des individus mais aussi des récits mystiques allégorisés traduisant des registres issus d'impulsions profondes c'est-à-dire les réminiscences des espaces profonds.

Le rire divin dans le mythe d'Abraham

Le mythe d'Abraham est connu, entre autres, pour le « rire de Sara (et d'Abraham) » et le « rire moqueur de Dieu » : deux rires aux registres bien différents.

En synthèse, Abraham et Sarah, respectivement âgés de 100 et 90 ans, n'ont pas réussi à avoir une descendance à laquelle ils aspirent ardemment. Lorsque Dieu leur annonce qu'ils auront un fils qu'ils devront appeler Isaac – ce qui en hébreu signifie « rire » ou « il rira » –, Abraham et Sarah rient d'incrédulité⁴⁷. Quant à Dieu, il riposte par la « moquerie divine » : la naissance d'Isaac/Rire – Et Sarah dit : *Dieu m'a fait un rire, quiconque l'apprendra rira de moi* (Genèse, 21:6) –, suivie de l'épreuve de son « presque » sacrifice (cf. note 43).

47 « Dieu dit également à Abraham : quant à Saraï, ta femme, tu ne l'appelleras pas Saraï, mais Sarah sera son nom. Et je la bénirai et je te donnerai un enfant d'elle ; oui, je la bénirai et elle deviendra la mère des nations ; des rois de peuples descendront d'elle. Alors Abraham baissa la tête, rit, et dit en son cœur : Est-ce que c'est d'un homme de cent ans que peut naître un fils ? Et Sarah, à 90 ans, pourra-t-elle encore concevoir ? ». Genèse, 17 :15-18.

« Alors il dit : « Sans doute, je reviendrai à toi et selon le temps de la vie, il arrivera que Sarah, ta femme, aura un enfant. » Et Sarah, qui se trouvait derrière lui, écoutait à la porte de la tente. Abraham et Sarah étaient vieux, d'âge avancé ; et Sarah n'avait plus ce que les femmes ont d'habitude. Sarah se mit donc à rire en son for intérieur en se disant : « J'aurais du plaisir maintenant que je suis vieille et que mon seigneur est vieux lui aussi ? » Alors Jéhovah dit à Abraham : « Pourquoi Sarah a-t-elle ri en disant : est-ce bien vrai que je pourrai concevoir en étant déjà si vieille ? Y a-t-il quelque chose de difficile pour Dieu ? En temps voulu, je reviendrai à toi et selon le temps de la vie, Sarah aura un fils. » Alors Sarah nia, en disant : « Je n'ai pas ri car j'avais peur ». « Ce n'est pas ainsi, tu as ri », répondit Dieu ». Genèse, 18 :10-16.

Je me reconnais dans le rire incrédule de Sarah, lorsque je suis identifiée au « moi ». J'entends en moi ce rire rabat-joie chaque fois que je souhaite quelque chose fortement et que mon « trouble-fête interne » tente de m'enlever l'espoir, de fermer le futur, d'inhiber l'action et tout changement. J'accepte, à contrecœur, le déterminisme apparent (une loi, une règle, une limite, bref l'ordre établi de mon monde interne ou parfois aussi du monde externe) et, ce faisant, je me trahis. C'est l'adaptation décroissante !

Lorsque retentit en moi le rire divin, je m'y reconnais aussi. Ce dieu intérieur qui rit aux éclats correspond à une autre partie de moi-même, beaucoup plus profonde. Je l'entends rire chaque fois que « quelque chose » s'impose à moi (à mon « moi ») pour réduire en miettes le scepticisme rationnel, le nihilisme, l'autocensure, un préjugé, une habitude, une limite, etc. J'entends ce rire chaque fois que le futur s'ouvre, quand l'impossible devient possible dans mon imagination et, plus fortement encore, lorsque cela se matérialise dans le monde. En somme, ce rire divin singulier est intimement associé à ce qu'est pour moi l'irruption du Plan transcendantal ou du Dessein, dans ma conscience, dans ma vie, dans le monde. Ce rire se moque des apparences. Il est profondément désobéissant, irrévérencieux, irrespectueux. Il est transgressif et « transmutatif ». Il est libérateur. Il triomphe sur les déterminismes.

Alors, d'un côté il y a le rire sceptique de l'incrédulité d'un « moi enchaîné » à ses croyances, donc profondément conservateur, et, de l'autre côté, le rire moqueur du plan transcendant ou du « dieu intérieur dé-chaîné » qui fait irruption pour repousser ou faire sauter des limites (internes ou externes), pour mettre du désordre dans l'ordre établi, pour redresser la direction ou changer la destination de là où je croyais devoir/vouloir aller...

Pour revenir au mythe d'Abraham, lu avec un regard plus intérieur, les allégories me parlent ainsi : l'impossibilité pour Sarah d'enfanter à 90 ans est une façon allégorique de représenter la condition humaine à travers son déterminisme biologique. Or, le « miracle » divin – rendre la fécondation possible – traduit la capacité de l'Intention évolutive de s'affranchir du « naturel ». Le Dieu d'Abraham se moque de ce qui est établi et démontre son pouvoir de changement. Mais le plus intéressant en tout cela est : ce qu'il transgresse, ce sont précisément les lois naturelles qu'il a lui-même créées ! Il fait preuve de réversibilité et de liberté envers son propre ordre établi. Et comme en réalité il n'est pas question de Dieu mais de la traduction qu'en fait la conscience, le rire divin représente, dans ce mythe, la traduction du pouvoir de transgresser et la liberté de transcender ; dans ce cas, transcender le biologique pour qu'il y ait « transcendance biologique », c'est-à-dire reproduction et continuité de lignée.

Force est de constater par ailleurs qu'une fois de plus, dans ce mythe d'Abraham, apparaît un commandement divin qui suscite la contradiction (dans le mythe d'Adam et Eve, le dilemme était de manger ou non de l'arbre de la science, alors qu'ici le dilemme est de sacrifier ou non le fils Isaac). Mais on dirait qu'il y a eu un « sacré » progrès depuis le mythe n°1. Dans ce mythe n°2, Abraham se « débrouille » pour que « son » Dieu désobéisse à lui-même, et ce deux fois de suite : après l'avoir fait outrepasser ses propres lois naturelles, il l'amène à épargner Isaac (alors qu'il venait de donner l'ordre de le sacrifier). Avec un regard plus intériorisé, on pourrait dire qu'Abraham obéit à ce qu'il entend en son for intérieur : le commandement divin de sauver la cohérence (en préservant la vie, le futur, la transcendance biologique) et bien sûr, le rire. Car n'oublions pas que ce fameux fils qui a failli être sacrifié, personnifie précisément, par son nom, le rire. Isaac représente celui qui est

issu de deux rires qui s'unissent en lui : le rire « profane » (héritage de ses parents) et le rire divin transférentiel. Cela lui octroie une nouvelle dimension : la liberté de choix (entre les deux rires). Porteur d'un double rire, il est par conséquent aussi porteur d'une double nature : terrestre et divine.

Par ailleurs, en tant que fils d'Abraham, il représente aussi le futur. Or ce futur s'ouvrira à la prochaine génération sur une nouvelle relation au divin, une relation plus proche et plus « horizontale ». En effet, Isaac aura un fils nommé Jacob qui incarnera très clairement cette nouvelle relation puisqu'il transgressera un déterminisme de taille : il luttera avec/contre Dieu, qui plus est, il vaincra ! Et ô surprise : non seulement il gagnera la lutte, mais aussi sa bénédiction ; bénédiction lui permettant de changer de condition (état interne). Cette transformation, transmutation même, donne lieu à une nouvelle identité allégorisée par le changement de nom. Désormais Dieu le nomme Israël, ce qui signifie selon l'explication que lui donne Dieu lui-même : « *parce que tu as lutté avec Dieu et tu as vaincu* ». [...] Quant à Jacob/Israël, il dit : « *J'ai vu Dieu en face et mon âme fut libérée* ». *Et quand il se fut éloigné de Péniel* [ce qui signifie « j'ai vu le visage de Dieu »], poursuit le mythe, *le soleil lui apparut et il boîta de la hanche* ».

Sur le plan mystique, Jacob a vécu une expérience de contact direct avec le Divin et la conscience traduit cette « collision » avec Soi-même» comme « lutte ». Mais que signifie la victoire de Jacob ? Ce n'est pas Jacob (« celui qui suit ») qui a vaincu Dieu, c'est Israël (« celui qui lutte ») ! Celui qui a survécu au combat n'est pas Jacob mais Israël. Il s'agit alors d'une renaissance, d'une nouvelle identité avec de nouvelles conditions d'origine : l'âme libérée et illuminée (« *le soleil apparut* »). Quant à sa luxation de la hanche qui le rend boiteux – Dieu l'avait frappé à la cuisse durant leur lutte –, ce fait n'est pas dépourvu d'intérêt non plus, puisque cela correspond à une allégorie additionnelle de sa nouvelle condition. Boiter ou claudiquer est une traduction physique d'un état intérieur de « non équilibre », autrement dit en « conscience altérée /inspirée » ; inspirée par Dieu, puisque c'est Dieu qui le rend boiteux. Il s'agit d'une allégorie très répandue ; à titre d'exemple, le dieu grec Héphestos, maître du feu sacré, devient aussi un « claudiquant » suite à son contact avec Zeus. La claudication pourrait être aussi la traduction du registre de « va-et-vient entre deux états », notamment entre la conscience habituelle (qui équilibre et compense continuellement) et la conscience inspirée (qui reste en déséquilibre jusqu'à ce qu'elle soit compensée à un autre niveau, à un niveau supérieur).⁴⁸

Quel rapport avec le rire divin ? Le rire divin transgressif dans le mythe d'Abraham devient, chez Jacob/Israël, un comportement transgressif donnant lieu à une transmutation plus explicite que chez Isaac ! « Toucher » Dieu est une sacrée transgression de tabou ! Et c'est justement cette audace qui permet de libérer son âme, de vivre l'illumination et, par conséquent, de faire un pas de plus vers sa propre divinisation. Jacob/Israël instaure une nouvelle proximité, intimité même, avec le Divin. C'est comme s'il était passé d'un vouvoiement respectueux et craintif (relation verticale, axe Y), à un tutoiement familier (relation horizontale, axe X mais aussi axe Z, la dimension de la profondeur).

48 Quant à Silo, il dit à ce propos (cf. *Mythes racines universels*, note 15) : « *Dans le cas de Jacob, sa lutte et l'émergence de la claudication qui en résulte, nous font penser que même s'il s'agissait d'un rite, celui-ci n'est pas lié à la pluie [comme dans l'exemple précédent] mais plutôt à un changement d'état du protagoniste, changement confirmé par la transformation de son nom en celui d'Israël* ».

Bien évidemment, sur un plan plus psychologique (système de tension), la « lutte » de Jacob contre Dieu peut avoir une fonction additionnelle, celle de régler ses comptes avec Lui. Une façon d'exprimer (catharsis) et de transférer la « Sainte Colère » contre le Dieu de son propre paysage de formation, celui de son père Isaac, de ses grands-parents Sarah et Abraham et de ses ancêtres Adam et Eve. Une façon de se rebeller contre une relation trop soumise et passive pour en créer une plus libre et active.

Ce « cocktail juif », de sincère dévotion, de vieille colère, d'émancipation et d'une forte dose d'humour – un humour conscient, intentionnel –, est illustré dans de nombreux contes rabbiniques dont celui-ci (bien connu et ayant de nombreuses variantes).

Un jour de Yom Kippour⁴⁹, le rabbin se rend compte que dans le fond de la synagogue, un homme seul s'agite et semble se disputer avec quelqu'un. Le rabbin s'approche et lui dit :

— Mais enfin, à qui parles-tu ?

Et l'homme répond :

— J'étais en conversation avec l'Éternel. Je lui ai dit : je veux bien demander pardon pour ce que j'ai fait, mais franchement je n'ai rien fait de si terrible. Par contre, toi, Dieu, regarde ce monde, la souffrance, la douleur, les catastrophes qui s'abattent sur nous. Toi, Dieu, c'est à toi de demander pardon !

Alors le rabbin lui demande :

— Mais comment s'est finie votre conversation ?

Et l'homme lui dit :

— C'est simple, j'ai dit à Dieu : je te pardonne, tu me pardonnes et on est quittes !

Et c'est alors que le rabbin s'emporte violemment et lui dit :

— Mais enfin, espèce d'idiot, pourquoi as-tu laissé Dieu s'en tirer à si bon compte ?⁵⁰

Le combat intérieur ou « engueulade » entre le « moi psychologique » et le « moi divin », est quelque chose dans lequel je me reconnais, notamment lorsque j'arrête de m'apitoyer sur mon sort ou celui de l'humanité et que je me mets à « exiger », avec ma « sainte colère et ma clameur », que le Plan transcendant se manifeste, intervienne : « *J'ai fait ma part, toute ma part, maintenant Toi aussi, fais la tienne* » !

Pour revenir au mythe, on peut se demander si le Dieu de Jacob/Israël est content ou non de cette victoire « humaine », s'il a suffisamment d'humour pour rire encore lorsqu'il est vaincu. Bien que dans le mythe même le rire divin ne soit pas explicité, la réponse semble affirmative à la lumière d'un récit talmudique du II^e siècle.

Cette histoire raconte un débat entre sages concernant la pureté ou l'impureté d'un objet quotidien dont il s'agit de déterminer le statut rituel. Malgré plusieurs « interventions divines » en faveur de l'opinion de l'un des érudits, les autres rabbins ne se laissent pas influencer dans leur point de vue qui diffère. Voici comment le débat se termine :

« Et c'est alors que rabbi Joshua, qui jusqu'alors était resté silencieux, se leva et adressa à l'Éternel ces paroles : *La Thora n'est pas aux cieux*. Il interpella Dieu en personne en lui disant : *rappelle-toi que tu nous as donné la Loi au mont Sinaï*.

49 Le jour du Grand Pardon, l'une des fêtes religieuses les plus importantes.

50 Voir Delphine Horvilleur, op.cit., p. 99.

Dorénavant elle est entre nos mains et non entre les tiennes. Nous sommes en charge de son interprétation et aucun miracle ou manifestation surnaturelle ne serait en mesure d'invalider l'avis des sages tel qu'il s'exprime à la majorité.

Le Talmud conclut cet épisode en affirmant que **Dieu se mit à rire en disant : « Mes fils m'ont vaincu, mes fils m'ont vaincu »** (adapté du Talmud babylonien, traité Baba Metzia 59b). »⁵¹

Et Delphine Horvilleur de conclure :

A Yavné (près de Jérusalem) les rabbins du Talmud rêvent d'un Dieu plein d'humour, prêt à se retirer de l'histoire en riant, à s'éclipser au profit des hommes qui débattent ».

Et plus loin elle dit :

« Quel que soit le cadre historique de cette légende, elle invite à toute époque ses lecteurs à revisiter leur vision du divin. Elle leur permet d'envisager un Dieu qui rit de son impuissance, et se réjouit du culot des sages, même quand ceux-ci lui ordonnent de se tenir à distance. [...] Grand est le Dieu de l'humour ».

À la lumière de la légende précédente, il n'est pas disproportionné de penser que Dieu avait ri également lorsque Jacob le vainquit. S'exprime la même idée de « joie divine », dans ce cas parce que l'être humain possède désormais la connaissance (la Loi) et la liberté de la traduire, de l'interpréter. Pour le dire autrement, l'humain commence à « jouer à Dieu » en apprenant à utiliser cet attribut divin qu'est la liberté ; et Dieu l'observe de façon bienveillante – et « paternaliste » puisqu'on est dans le contexte du judaïsme traditionnel – dans cet apprentissage parsemé de succès et d'échecs, mais qu'il devra assumer. Or cet observateur divin lointain qui n'est pas censé s'immiscer dans les affaires humaines, je l'associe au registre de ce regard intérieur lointain, neutre et en même temps amusé (moquerie souriante et bienveillante), qui observe la propre conscience « se débattre » pour déchiffrer, incorporer et appliquer le « Message divin » dans la vie. ⁵²

Pour revenir sur ce chapitre des mythes et le clore : Si dans le mythe de l'Arbre de la science (dessein projectif) et de la vie (dessein introjectif), Dieu est représenté comme un « Père sévère et injuste » (ou comme Principe de Liberté Absolue) c'est aussi grâce à son acte (Intention) que la Vie terrestre a pu se développer sur Terre. Mais à ce stade, le « principe humain », ballotté entre la soumission au désir de Dieu (Puissance supérieure) et son propre Désir (les sens), ne jouit pas de beaucoup de liberté. Par chance ou malchance (question de point de vue), en faisant ce qu'il fallait faire ou ce qu'il ne fallait pas faire (là encore question

51 Ibid, pp. 31-34.

52 On comprend mieux ce qu'est cette « liberté d'interprétation » dont Silo nous parlait par rapport à son propre Message. Ce sont les expériences qui sont sacrées, non leurs traductions et interprétations... Et, comme le terme « débattre » est composé « dé » et « battre », ce qui veut dire « non battre » ou ne pas avoir le dessus (sur son adversaire), cela signifie qu'il n'y a pas forcément une opinion qui s'impose sur les autres, qu'il n'y a pas un rapport de force de gagnant/perdant. Par ailleurs, le terme « débattre » peut être associé aussi à « se débattre » dans le sens de se démener pour trouver la vérité. Dans ce cas, le débat est un chemin de recherche à plusieurs. Malheureusement, nous en sommes bien loin dans notre société actuelle.

de point de vue), l'humain se retrouve en « exil » ou en « mission » (toujours selon le point de vue) sur Terre.

Dans le mythe d'Abraham et son « obéissance », on peut voir, comment évolue la relation à la « liberté ». Abraham (comme Sarah et aussi Isaac dans un premier temps) en tant qu'allégorie de la condition humaine déterminée, subit les « caprices » d'un Dieu omnipuissant et arbitraire qui lui inspire tant de crainte. La liberté se situe seulement sur le plan divin à moins qu'Abraham ne craigne en réalité cette liberté qui le dépasse parce qu'il commence à avoir le soupçon qu'Elle est (aussi) à l'intérieur de lui ? Qui a produit les deux conversions ? Est-ce Dieu ou est-ce ce quelque chose qu'Abraham a fait faire à son Dieu intérieur ? « Rira bien qui rira le dernier ! » dit un vieux proverbe. Eh bien, ce sera Isaac (celui qui rira) avec son « rire double » (divin et humain).

Dans le mythe n°3, celui de Jacob/Israël, ce dernier « prend sa liberté » de combattre Dieu, ce qui représente un « sacré » saut. Et le fait que Dieu soit « content » de sa victoire, révèle son véritable Dessein pour l'Humain : son affranchissement, sa libération. Un être humain qui « gagne » sur Dieu devient à son tour un dieu, un « libéré vivant ».

La Dessein de « libération » devient encore plus explicite dans le mythe n°4 ; en effet, le Dieu de Moïse lui révèle, dans ce mythe, non seulement la Connaissance (les tables de la loi) mais aussi son Dessein : libérer son peuple de l'ignorance et de l'esclavage, et le conduire à la Terre promise, Jérusalem (la Cité cachée, dirions-nous). En d'autres termes, libérer l'humanité des déterminismes et la conduire dans un nouvel « Eden » : un nouvel état de conscience : la conscience inspirée. C'est encore un pas en avant dans la nouvelle relation de « coopération » avec le Divin : Moïse devient « messenger de la bonne connaissance » (messenger de Dieu) et guide spirituel pour son peuple. Ainsi, d'un point de vue externe, Dieu commence à « déléguer ». D'un point de vue interne, Moïse prend contact avec son « dieu intérieur » qui lui révèle son Dessein, et, bien sûr, cela le transforme profondément⁵³. Malgré son existence a priori historique, Moïse a aussi une existence allégorique : il allégorise le Guide intérieur (bonté, sagesse, force) et le Dessein de libération-transcendance.

Pour conclure, le rire attribué au Divin en dit long sur la sensibilité de ceux qui ont créé et véhiculé les mythes bibliques, ou plus exactement, sur la façon dont ils ont traduit et fixé, dans des récits mythiques, leurs expériences du Sacré.

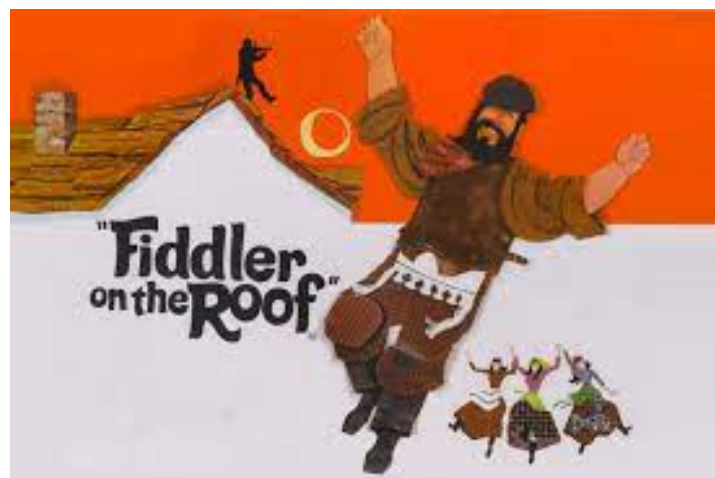
⁵³ *Moïse ne devint pas boiteux mais la circoncision se produisit immédiatement ; et tout ceci arriva durant le trajet de retour d'Égypte en suivant le commandement de Dieu pour délivrer son peuple de la prison du Pharaon. C'est pourquoi, l'anecdote de la "tentative" de Jéhovah pour "tuer" Moïse reflète également un possible cérémonial de changement d'état.* In Silo, *Mythes racines universelles*, chap. Mythes juifs, note de bas de page n°15, pp. 150-151.



Le rire hassidique

Le fameux humour hassidique, déjà mentionné précédemment dans plusieurs petites digressions précédentes, mérite qu'on le développe davantage car derrière l'humour se trouve souvent un rire plus profond qui peut être qualifié de « mystique ».

Cela est tout particulièrement valable pour les rabbins chantants, dansants et rians du Hassidisme, ce courant mystique au sein du judaïsme, lequel, à partir du XVIII^e siècle, a proposé une nouvelle approche de la relation avec le Divin. Ce courant a réussi à faire adhérer des millions de croyants en Europe, malgré l'opposition des secteurs plus orthodoxes, adeptes d'une interprétation suprarégionale et archi-légaliste des textes sacrés juifs. Mieux, depuis sa fondation officielle, en Europe de l'Est (la Pologne, aujourd'hui l'Ukraine) par le rabbin Israël ben Eliezer (1698-1760), connu sous le nom de Baal Shem Tov, et jusqu'à l'avènement du nazisme, le hassidisme n'a fait que croître. Et malgré son déclin conjoncturel pendant la période nazie, le mouvement a survécu pratiquement partout où il y avait une communauté juive. L'esprit populiste du hassidisme se révèle dans le fait qu'il a pris son nom des *hassidim* (les « pieux ») représentant la multitude, et non des *tzaddikim* (les justes ou les « sages »), qui sont à la tête des communautés et représentent la minorité.



De façon générale, on peut dire que dans l'humour se « cache » un regard-emplacement-tréfonds ludique, moqueur et joyeux qui pondère les drames voire les tragédies ayant ponctué l'histoire de ce peuple élu en même temps que bafoué. Mais hormis sa fonction compensatrice, le rire en a une bien plus importante encore : la rébellion ou non soumission à la souffrance et à l'obscurité. Le rire divin dans le judaïsme est un rire de transgression, de liberté/libération. Tant qu'il y a rire et humour, il y a aussi distance et réversibilité, lumière et espoir ; en réalité il y a vie spirituelle, mystique. Chez les juifs, l'humour est de grande valeur, c'est un don sacré, un attribut divin. Le rire divin donne naissance à l'humour humain, lequel à son tour provoque le rire humain, qui lorsqu'il est partagé, donne lieu à une expérience collective de joie élevée, malgré et au-delà de tout. Si l'humour est considéré comme un aspect fondamental de la sensibilité juive, il est également un facteur important du « style de vie » proposé par le Hassidisme. De plus, il peut conduire au « rire mystique ».

Les contes rabbiniques ressemblent bien souvent à des histoires drôles. Pourtant, pour ces sages du Talmud, raconter une histoire c'est réaliser un acte religieux ; tout comme la prière, c'est une façon pour eux d'entrer en contact avec Dieu. Rire n'est pas seulement entendre Dieu rire à l'intérieur de soi, c'est aussi rire à son tour. Rire, c'est imiter Dieu, on fait comme Dieu, on fait comme si on était Dieu. L'humour issu du rire intérieur et qui fait rire à son tour, est une connective avec le Plan transcendant. Dans le hassidisme, le caractère « solennel » n'est pas une marque de sagesse ou de profondeur, ce sont justement la légèreté, la joie, la capacité de rire qui sont les véritables indicateurs d'un niveau spirituel élevé. Ce qui rappelle cette phrase du Paysage intérieur :

« Dans les yeux pétillants de tout véritable sage, j'ai vu « les pieds légers de la joie danser vers le futur »...⁵⁴

Sans diminuer l'espérance messianique, le mouvement hassidique a suscité chez les religieux comme chez les gens « simples » qui y adhéraient, l'idéal de vivre dans un monde, ou plutôt selon un mode d'existence, de « perfection », où l'âme est parfaite. Parachever la création, voilà la mission ! Cela devait commencer tout de suite et chacun pouvait y prendre part activement, sans plus attendre. L'enseignement hassidique est essentiellement une référence à une vie dans la joie enthousiaste. Ce n'est pas une théorie indépendante de sa pratique, c'est au contraire le complément théorique d'une vie réellement vécue, surtout dans les six premières générations.

Ainsi, les hassidim ont consigné dans leur mémoire (tradition orale) et, heureusement, aussi par écrit, ce qu'ils ont perçu ou pensaient percevoir, c'est-à-dire ce qui s'est produit mais bien souvent, qui ne pouvait être saisi que par le regard de l'enthousiaste/inspiré.

« C'est pourquoi, je dois l'appeler une réalité : la réalité de l'expérience ; expérience d'âmes enthousiastes (inspirées). Ces âmes ne parlent pas d'elles-mêmes, mais de ce qui a eu un effet sur elles. L'inspiration s'est produite, et elle a eu l'effet qu'elle a eu. En communiquant cet effet, elle révèle également ce qui a été si efficace : les rencontres et l'interaction de personnes enthousiasmées (inspirées) et enthousiasmantes (inspirantes)⁵⁵. Voilà la "réalité" ». ⁵⁶

⁵⁴ Silo, *Humaniser la Terre*, « Le Paysage intérieur », chap. Contradiction et unité. Édition Références, Paris, 1997, p. 94.

À la profondeur insoupçonnée, mariant la mystique à l'expérience quotidienne, les contes hassidiques offrent à chacun, sage ou simple croyant, une lecture de la vie en lien avec le divin. Ils suppriment le mur de séparation entre le sacré et le profane, car ils enseignent que tout acte profane peut être accompli de manière sacrée. Ils apprennent à reconnaître la présence divine et les signes divins dans tous les êtres et toutes les choses. Pour cela, il ne faut rien d'autre qu'une âme unie en elle-même et dirigée sans réserve vers son but divin. Pas besoin d'être un autre ou autrement, c'est tout le contraire :

*« Ta caractéristique particulière, ta façon d'être, c'est précisément ton accès privilégié à Dieu, c'est ta possibilité spéciale pour lui ».*⁵⁷

Le Hassidisme enseigne à vivre la joie dans le monde tel qu'il est, dans la vie telle qu'elle est, dans chaque heure de la vie telle qu'elle est. Une joie qui ne saurait être étouffée par aucune sorte de vécu ou d'événement.

En voici une magnifique illustration que j'ose proposer, bien que je n'en aie aucune preuve. Elle est impressionnante, surtout parce que vécue et rapportée par une personne dont la famille n'était pas pratiquante et qu'elle même était bien loin de sa religion et de la religiosité tout court. Cependant, son paysage de formation a certainement été influencé par la sensibilité hassidique, étant donné ses origines juives, de l'Europe de l'Est, et du fait que la période de son enfance se situe à l'âge d'or du Hassidisme (XIX^e siècle). Il s'agit de la fameuse militante socialiste-marxiste Rosa Luxembourg.

Voici ce qu'elle témoigne dans l'une de ses lettres écrites pendant ses multiples séjours en prison, dans ce cas, la prison de Breslau, en 1917 (deux ans avant d'être assassinée) :

*« Je suis étendue là toute seule, enroulée dans les plis sombres de la nuit, de l'ennui, de la captivité, et cependant mon cœur bat d'une incompréhensible joie intérieure, d'une joie nouvelle pour moi, comme si je marchais sur une prairie fleurie par un soleil radieux. Et je souris à la vie dans l'ombre de mon cachot, comme si je possédais un secret magique, par lequel tout ce qu'il y a de méchant et de triste se transformerait en clarté et en bonheur. Je cherche en vain une raison à pareille joie, mais je ne trouve rien et ne peux que rester dans l'étonnement. Je crois que le secret n'est rien d'autre que la vie même ; l'obscurité profonde de la nuit est belle et douce comme du velours, si on sait bien la regarder. Et dans le craquement du sable humide, sous les pas lents et lourds de la sentinelle, la vie chante pour qui sait l'entendre. À de pareils moments, je pense à vous et voudrais tant vous passer cette clef enchantée, afin que vous puissiez dans toutes les situations sentir ce qu'il y a de beau et de joyeux dans la vie, afin que vous aussi viviez dans l'enchantement et marchiez dans la vie comme sur une prairie diaprée ».*⁵⁸

55 Le terme allemand « Begeisterung » (qui contient « Geist » = « Esprit »), peut être traduit par « enthousiasme » et/ou « inspiration ». Le participe passé ou adjectif « begeistert » et le gérondif « begeisternd » sont traduits par enthousiasmé/inspiré et enthousiasmant /inspirant.

56 Martin Buber, *Die Erzählungen der Chassidim (Contes hassidiques)*, Manesse Verlag, Suisse, 1949. Dans l'introduction à son recueil de contes hassidiques.

57 Ibid.

Cette joie intérieure « souriante » est une expérience sacrée qu'on peut qualifier sans hésitation de « mystique ». Cette joie jubilatoire sans cause ni objet, qui plus est dans une situation pénible, indique sans équivoque l'état de conscience inspirée, quand bien même l'inspirée ignorerait la nature et la provenance de son état !

Selon Martin Buber, le véritable hassid affirme, dans tout ce qu'il fait, que, malgré toutes les souffrances indicibles de la créature, le battement de cœur de l'existence est la joie divine, et que l'on peut toujours et partout y pénétrer – si l'on s'y adonne. Vouloir servir Dieu c'est sanctifier la vie quotidienne. Dans son introduction aux contes hassidiques, il dit :

« Ce n'est pas ta joie que tu dois chercher... Elle vient à toi quand tu t'efforces de « plaire » à Dieu. Ta joie grandit et s'élève quand tu ne veux rien de plus que la joie divine – rien d'autre que la joie elle-même ».(op.cit).

Or lorsque Dieu est « heureux », il le fait savoir en riant ! Quant au hassid, il chante, danse et rit pour Dieu, et quand Dieu lui répond, en riant Lui aussi – donc quand on entend Dieu rire à l'intérieur de soi –, le hassid rit avec Lui... et les deux rires se mélangent, fusionnent...

Le rire élève et illumine l'âme de tous ceux qui l'expérimentent ainsi que l'âme de tous ceux qui assistent à l'inspiration de quelqu'un...

Voici le résumé d'un conte qui en donne l'exemple.

Le rire en trois temps

Un vendredi soir, alors que le rabbi Baal Shem était assis à table avec quelques-uns de ses disciples, en train de prononcer la bénédiction au-dessus du vin, il arriva que tout à coup son visage s'illumina comme de l'intérieur d'un éclat de joie, et il se mit à rire, et à rire, à rire aux éclats et de bon cœur. Les disciples se regardèrent les uns les autres, ils regardèrent aussi autour d'eux dans la pièce, mais ils ne trouvèrent rien qui aurait pu provoquer ces rires. Peu de temps après, le Baal Shem rit de nouveau, de la même manière, avec la gaieté et l'éclat inattendus d'un enfant. Puis, après un petit moment, son rire a retenti pour la troisième fois.

Les disciples étaient assis autour de la table en silence. À leurs yeux, cet incident était une chose étrange et incompréhensible, car ils connaissaient bien le maître et savaient que son âme ne se laissait pas aller à la légère à un tel mouvement. Ils soupçonnaient donc une raison profonde et inconnue de cette joie et auraient aimé la connaître. [...] Le lendemain : « Dites-nous ce que signifie le rire qui vous a envahi hier soir ». Alors le Baal Shem dit : « Eh bien, si vous voulez savoir venez avec moi, et vous l'entendrez ».

Il ordonna alors au serviteur d'atteler les chevaux. [...] Il monta avec ses disciples sur le chariot et roula toute la nuit en silence dans l'obscurité. Au matin, ils arrivèrent à un endroit, où le Baal Shem demanda à voir le relieur Sabbatai. On lui répondit :

58 Traduit de l'allemand par nos soins. La version intégrale et originale en allemand : <http://www.lexikus.de/bibliothek/Rosa-Luxemburg-Briefe-aus-dem-Gefaengnis/Breslau-Mitte-Dezember-1917>

« Maître, que veux-tu de celui-ci, qui est un petit homme insignifiant dans notre communauté ? Que peut-il faire pour vous ? ». « Pourtant, dit le maître, c'est ma volonté que vous l'appeliez auprès de moi ». Alors, on alla le chercher et se présenta un vieil homme humble aux cheveux gris. Le Baal Shem lui dit : « Que votre femme vienne également », alors elle aussi se présenta. « Eh bien, dit le Maître. Racontez-moi ce que vous avez fait la nuit du dernier shabbat. Mais dites la vérité, n'ayez pas honte, et ne nous cachez rien ».

S'ensuit alors le récit détaillé du relieur Sabbataï. En synthèse, il dit qu'à l'époque où il gagnait bien sa vie, il avait toujours honoré les consignes du shabbat, mais depuis que ses affaires ne marchaient plus, il vivait dans la pauvreté avec à peine de quoi se nourrir. Or, le dernier shabbat, sa femme et lui n'avaient plus du tout les moyens de se procurer les choses nécessaires (soupe, brioche, poisson...) pour la cérémonie du shabbat, même pas une bougie pour allumer le feu sacré. Malgré cela, il lui avait fait promettre de ne pas accepter des aumônes, et ce, de quiconque. Il irait prier à la synagogue et à son retour ils allaient jeûner, en se contentant de ce que le ciel leur apporterait.

Ainsi, comme sa femme n'avait rien à cuisiner, elle avait du temps libre, pendant que Sabbataï était à la synagogue. Elle s'est mise alors à ranger et, dans une vieille malle, elle trouva parmi de vieux vêtements usagés, un qu'elle pensait avoir perdu – elle l'avait cherché pendant longtemps sans le retrouver –, qui était orné de quelques boutons en fil d'or et d'argent. La femme coupa les boutons et les apporta à l'orfèvre, qui lui donna assez d'argent pour acheter la nourriture nécessaire pour le shabbat, ainsi que deux bonnes lampes puissantes et même tout ce dont ils avaient besoin pour le jour suivant. Sur le chemin du retour de la synagogue, Sabbataï aperçut de loin la lumière luire chez lui et en arrivant il trouva la table dressée. Il crut d'abord que sa femme n'avait su résister à la tentation de demander de l'aide à ses voisins, mais elle lui raconta ce qui s'était vraiment passé...

« Maître, lorsque j'ai entendu cela, mes yeux ont débordé de larmes, tant la joie qui émanait de mon cœur était grande. Je me prosternai devant le Seigneur et le remerciai de s'être souvenu de mon shabbat. J'ai regardé ma femme et j'ai vu son visage de bonté rayonner à cause de mon bonheur. Puis, ayant totalement oublié les nombreux jours de misère, j'ai pris ma femme dans mes bras et nous avons dansé dans le salon en riant. Puis j'ai mangé la soupe du shabbat et je me suis senti plus léger et plus reconnaissant encore et j'ai dansé une deuxième fois dans la joie et le rire, et après avoir mangé la nourriture, je l'ai fait une troisième fois. Maître, mon bonheur était si grand parce que ce don du shabbat m'était venu de Dieu seul. Je n'ai donc pas pu fermer mon cœur à cette puissante joie... ».

Ici, Sabbataï se tut. Et le Baal Shem dit à ses disciples : *« Sachez que toutes les forces du ciel se sont réjouies avec lui et ont tourné avec lui dans la danse et une joie dorée a resplendi au Paradis pour ces deux vieux cœurs... Et moi, qui ai vu tout cela, j'ai ri avec eux les trois fois ».*⁵⁹

59 Martin Buber, *La légende de Baal Shem*, <https://warburg.sas.ac.uk/pdf/agh375b2921009.pdf> pp. 220-226. Traduit de l'allemand par nos soins.

Le rire rénovateur et humaniste à la Renaissance

– Marguerite de Navarre et Léon Battista Alberti –

Après quelques brefs commentaires d'introduction sur le paysage de formation chrétien – sur le plan personnel et historique –, ce chapitre sera dédié à deux personnages, dont les écrits respectifs mettent en scène le thème du rire. Bien que de façon très différente l'un de l'autre, tous deux ont l'intention de produire un effet provocateur et rénovateur sur leur milieu et leur époque, et de contribuer ainsi au basculement dans la nouvelle ère.

Paysage de formation chrétien

Si j'ai grandi dans une famille juive, le paysage dans lequel je me suis formée à partir de l'âge de neuf ans, était chrétien. Certes, les personnes qui m'entouraient n'étaient pas pratiquantes – beaucoup étaient même fâchées avec leurs racines religieuses et rejetaient toute dimension spirituelle –, mais l'atmosphère que j'absorbais était totalement empreinte des valeurs du christianisme.

Par exemple, avoir une attitude « grave » était une marque de sérieux ; être solennelle une garantie de profondeur ; se montrer soucieux, un indicateur de responsabilité ; être stoïque était synonyme de force, etc. En revanche, être joyeux, rieur, ludique, léger, positif et optimiste, était signe de superficialité ou de naïveté.

En méditant « sérieusement » sur mon paysage de formation, je me suis rendue compte que, ces modèles martelés dans ma conscience ont fortement conditionné ma façon d'être dans le monde ainsi que ma relation à la « religiosité »... « *Sans rire* » !

Heureusement, le processus d'ascèse a petit à petit démantelé cette sensibilité pour laisser place à une autre atmosphère mentale.

Mais d'où vient cette sensibilité « agélaste » ?⁶⁰

Dans le christianisme primitif et du Moyen Âge, le rire est considéré comme un attribut satanique (le dieu Pan transformé en Diable, en « Satan »⁶¹). Le Christ pleure tandis que le Diable s'esclaffe ! Le rire est considéré comme diabolique, obscène, bestial, car « charnel », tout comme la sexualité d'ailleurs. Il est aussi considéré comme l'expression de la laideur, car il déforme le visage et le corps. De surcroît, comme le rire est intimement associé à la joie et au plaisir, il est diamétralement opposé à la souffrance et au sacrifice tant valorisés.

60 « François Rabelais a inventé beaucoup de néologismes qui sont ensuite entrés dans la langue française et dans d'autres langues, mais un de ces mots est resté oublié et on peut le regretter. C'est le mot *agélaste* ; il est repris du grec et veut dire : celui qui ne rit pas, qui n'a pas le sens de l'humour. Rabelais détestait les agélastes. Il en avait peur. (...) N'ayant jamais entendu le rire de Dieu, les agélastes sont persuadés que la vérité est claire, que tous les hommes doivent penser la même chose et qu'eux-mêmes sont exactement ce qu'ils pensent être. » Milan Kundera http://referentiel.nouvelobs.com/archives_pdf/OBS1070_19850510/OBS1070_19850510_112.pdf

61 Voir les notes 19 et 20 dans le chap. « Rire rituel », p. 16.

Le sermon du père d'Église Saint Jean Chrysostome (IV^e siècle après J.-C.) est très explicite en ce sens.

« Mais vous, par ce rire hardi, vous imitez les femmes insensées et mondaines, et comme celles mêmes qui paraissent sur les planches des théâtres, vous essayez de faire rire les autres. Voilà le renversement, voilà la destruction de tout bien. Nos affaires sérieuses deviennent des sujets de rire, de plaisanteries et de jeux de mots. Rien de ferme, rien de grave dans notre conduite. Je ne parle pas ici seulement aux séculiers ; je sais ceux que j'ai encore en vue ; car l'Église même s'est remplie de rires insensés. Que quelqu'un prononce un mot plaisant, le rire aussitôt paraît sur les lèvres des assistants ; et chose étonnante, plusieurs continuent de rire même pendant le temps des prières publiques. Le démon, partout, dirige ce triste concert, il pénètre dans tout, il exerce son emprise sur tous. [...] ; le rire sans cesse épanouit votre visage, et vous êtes moine ? Vous faites profession d'être crucifié au monde, et vous riez ! Votre état est de pleurer, et vous riez ! Vous qui riez, dites-moi : où avez-vous vu que Jésus-Christ vous ait donné l'exemple ? Nulle part ; mais souvent vous l'avez vu affligé ! En effet, à la vue de Jérusalem, il pleura ; à la pensée du traître, il se troubla ; sur le point de ressusciter Lazare, il versa des larmes. Et vous riez ! [...] »

Et vous n'entendez pas cet anathème de Jésus-Christ : « Malheur à ceux qui rient, parce qu'ils pleureront ! » (Luc, V, 25). Voilà pourtant ce que chaque jour vous répétez dans les saints cantiques. Car enfin, quelles paroles exprimez-vous alors, dites-moi ? Dites-vous avec le Prophète : J'ai ri ? Non ; mais que dites-vous ? « Je me suis fatigué à gémir ». [...] »

Mais peut-être il en est ici de tellement dissipés, tellement efféminés, que nos reproches les font rire encore...⁶²

Considéré comme un péché, le rire sera prohibé et le rieur châtié, surtout dans les monastères ; une législation rigoureuse établie par Saint Basile. L'historien Georges Minois précise :

« La plupart des règles prévoient des châtiments contre les moines qui seraient surpris à rire ou à plaisanter. Dans celle dite des quatre pères, composée à Lérins vers 400-410, on lit : Si quelqu'un est surpris à rire ou à dire des plaisanteries (...) nous ordonnons que, durant deux semaines, un tel homme soit, au nom du Seigneur, réprimé de toute façon par le fouet de l'humilité ».⁶³

Étant donné ce tréfonds, il n'est pas surprenant que le rire soit rare dans la littérature mystique chrétienne. Pourtant, les mystiques chrétiens qui parviennent à s'approcher de Dieu et même à s'unir à lui, ne manquent pas de témoigner leur joie mystique. Mais cette félicité ne semble jamais se traduire par le rire. Peut-être que certains mystiques ont entendu Dieu rire en leur for intérieur et ont ri, eux aussi, avec Lui et en Lui, mais la censure et l'autocensure les empêchaient de l'exprimer, surtout au Moyen Âge.

62 Saint Jean Chrysostome, Commentaire de l'épître aux Hébreux, Ed. Jeanmin, Paris, 1865. https://www.ac-strasbourg.fr/fileadmin/pedagogie/lettres/BTS_autres_themes/Corpus_Statut_rire_dans_la_religion.pdf

63 Georges Minois, *Histoire du rire et de la dérision*, Éd. Fayard, Paris, 2000, p. 127.

En ce sens, François d'Assise (1181-1226) est un bon exemple. Pour lui, le rire représentait un idéal de spiritualité et une manière d'être dans la sainteté et la béatitude. Il a reconnu dans le rire une disposition singulière pour s'unir à Dieu ainsi que la manifestation extérieure de la joie parfaite de l'âme qui se traduit en termes de lumière resplendissant sur le visage animé par le rire. Malgré cela, il invite ses disciples à l'autocensure :

*« Il recommandait à ses disciples d'avoir toujours un visage riant (vultus hilaris) et sa première règle précisait : qu'ils prennent garde de se montrer extérieurement tristes et de sombres hypocrites, mais qu'ils se montrent joyeux dans le Seigneur, gais et agréables comme il convient ».*⁶⁴

Un peu plus tard, le religieux et philosophe dominicain, Saint Thomas d'Aquin (1226-1274), essaiera de nuancer : il appellera le rire de gaîté spirituelle des franciscains « *eutrapelia* », – forme de rire spirituel qui s'extériorise sous la forme du sourire et qui est la marque du « bon » chrétien – et « *bomolochia* », l'éclat de rire qui est un rire mauvais, excessif, diabolique.

Mais de façon générale, pour la renaissance de l'éclat de rire divin, on devra attendre... la Renaissance !



L'Ange au sourire, XIII^e siècle, Cathédrale de Reims

⁶⁴ G. Minois, op.cit., p. 191.

Le rire extatique « dérangent » de Marguerite de Navarre (1492-1549)

En France, à peine sorti du Moyen Âge, donc tout au début de la Renaissance, une femme d'exception, réussit à introduire, en partie grâce à sa position, l'apologie du rire mystique dans le paysage de son époque. Il s'agit de Marguerite de Navarre⁶⁵ : reine, femme de lettres, amie de Rabelais⁶⁶, et bien sûr croyante, pratiquante et mystique « indépendante ».

Dans ses écrits, – recueil de nouvelles, poèmes, comédies, pièces de théâtres –, elle se sert de ses personnages pour transmettre ses propres expériences spirituelles. D'ailleurs, dans sa correspondance avec l'Évêque de Meaux, Mr. Briçonnet, Marguerite affirme que seule « *l'intervention de l'Esprit* » peut apporter la révélation et que l'expérience doit être placée au-dessus de la spéculation. Ainsi, dans *Les Prisons*, le personnage du Poète éprouve un ravissement mystique pendant lequel l'Esprit Saint lui révèle le sens spirituel de certaines phrases de la Bible. De même, dans la *Comédie du Désert*, la Vierge sera illuminée lors de sa méditation sur le sens caché de L'Ancien Testament et de l'Évangile.⁶⁷

Quant au rire mystique à proprement parler, il occupe une place importante dans plusieurs de ses pièces, même si elle ne peut traiter ce sujet que de façon indirecte, étant donné son milieu et son temps. Malgré ce subterfuge littéraire, la relation étroite entre le rire, d'une part, et la disposition spirituelle voire l'expérience mystique, d'autre part, est très manifeste.

Voici quelques exemples.

Dans *L'Inquisiteur*, ce sont les enfants qui rient. Le personnage de l'inquisiteur, incarnation du pouvoir religieux dont le moyen est la crainte, en est incapable. Inapte à reconnaître Dieu, il est aussi inapte à rire. Les enfants, l'aideront cependant à se convertir à l'esprit de vérité.

Dans *Trop, Prou, Peu, Moins*, ce sont Peu et Moins, les deux bergers, qui rient. Trop et Prou, deux seigneurs qui possèdent pouvoir et argent, ne rient jamais. Ils ont trop à perdre...

Dans la *Comédie de Mont-de-Marsan*, le rire appartient à la Bergère, ravie de Dieu. Les trois autres femmes ne rient pas et pour cause : la Superstitieuse représente la croyance aveugle, la Mondaine : la beauté-vanité, la Sage : la raison rationnelle. Possessions non matérielles, dans leur cas, mais possessions quand même, desquelles elles ne sont pas prêtes à se détacher, à se « désidentifier ».

Les personnages de Marguerite enseignent – au premier mais aussi au second degré – que ceux qui n'ont rien (ou très peu), n'ont rien à perdre et en conséquence, sont plus à même de vivre Dieu. Leur rire extatique témoigne de la joie mystique : l'expérience de la « Richesse grâce à la pauvreté », du « Tout grâce au rien », du « Grand grâce au petit », de la « Connaissance grâce à l'ignorance ».

65 Marguerite de Navarre est appelée également Marguerite d'Angoulême ou Marguerite d'Alençon.

66 François Rabelais, écrivain et penseur humaniste français du xv^e siècle, connu notamment pour le maniement de la parodie et de la satire comme moyen de critiquer « les ténèbres gothiques ».

67 Voir l'article de Marczuk-Szwed Barbara. Marguerite de Navarre à la recherche du sens spirituel de la Bible. In Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la réforme et la renaissance, n°33, 1991. pp. 31-42. https://www.persee.fr/doc/rhren_0181-6799_1991_num_33_1_1807

Cependant, si le rire exprime la présence de Dieu pour celui qui l'expérimente, ici il n'est pas contagieux ; il n'arrive pas à communiquer et à unir. Au contraire, il agrandit le fossé entre les personnages déjà diamétralement opposés. Le rire survient quand les mots sont parvenus à leurs limites, lorsque le langage se désarticule – et de ce fait le « moi » –, laissant la place à une expression sonore et physique mystérieuse et dérangement. Car, ce rire spirituel sans objet apparent, ce rire intérieur qui parfois se manifeste en s'extériorisant de façon audible, est non seulement incompréhensible pour tous ceux qui ne sont pas dans la même « fréquence », pire, il leur paraît effrayant. Et pour cause ! Les personnages se protègent de ce rire dans lequel ils ne se reconnaissent pas mais dans lequel ils perçoivent instinctivement un danger, celui de devoir changer : lâcher le désir et la possession, lâcher le « moi ».

Le rire extatique chez Marguerite est tout d'abord un signe de disposition mystique – qui implique pureté (comme l'innocence des enfants) et non-possession (les noms propres « Peu » et « Moins » sont des allégories très parlantes). Il est aussi l'expression de la présence divine – « *Chanter et rire est ma vie Quand mon amy (Dieu) est près de moy* » dit la Bergère (vv. 660-661). Enfin, il est l'indicateur du retour dans le corps après l'immersion dans Dieu, c'est-à-dire la traduction sonore, physique, de l'expérience d'extase mystique.

Or, les conditions préalables pour le contact avec Dieu ainsi que le retour au corps-monde après ce contact, impliquent un changement : le détachement de ce qui est acquis et admis, qu'il s'agisse de l'identité sociale (l'identification à l'ordre établi) ou de l'identité personnelle (l'identification au « moi » et à ses « biens »). Dit autrement, cela exige la destitution de ce qui est « convenant » et la substitution de ce qui est « non-permanent ». Aussi le rire mystique de Marguerite est-il aux antipodes de l'orgueil humain. C'est par le rire que s'effacent progressivement le « moi » (et ses résistances), devenu humble jusqu'au rien, pour se fondre en Dieu. Ici, on ne renie pas le corps, on s'en sert comme d'un lieu de retrait et d'ouverture à Dieu.



Sculpture de Jacques Servières, Vallon de Chessy-en-Brie, France

Difficile de connaître la profondeur des significations dont Marguerite de Navarre a réellement voulu doter ses personnages, qu'ils soient rieurs mystiques ou « agélastes », pour reprendre l'expression de son ami Rabelais. Mais ce qui saute aux yeux, c'est qu'elle présente, de façon caricaturale – ou symbolique –, deux catégories de personnes opposées et en incommunication entre elles. N'y a-t-il donc pas d'issue ? Peut-être pas sur scène,

mais oui en la personne même de Marguerite qui manifestement réunit et sublime à l'intérieur d'elle-même les caractéristiques de tous ses personnages apparemment incompatibles : elle possède d'une part richesse, pouvoir, prestige, éducation, beauté et, d'autre part, elle fait preuve de disposition sincère, d'humilité de pratique et d'expérience spirituelle, faisant d'elle une véritable mystique.

Michèle Clément conclut son étude sur le rire mystique de Marguerite de Navarre⁶⁸ avec les propos suivants :

Le rire concomitant avec la présence de Dieu en l'homme est inacceptable. Le rire comme manifestation du mystère est obscène. Et c'est justement son sens. Dégagé de son rôle social, de son rôle de communication, il est un pur symptôme de la folie de Dieu quand il vient à la rencontre de l'homme, débordement de la limite.

L'incarnation ou l'Institution ? Ce rire mystique devrait être au cœur du christianisme, religion de l'Incarnation [de Dieu dans l'homme], mais on a déjà dit son extrême rareté. [...]

On comprend alors pourquoi les manifestations physiques de la présence de Dieu, dont le rire est la plus extrême, car la plus disconvenante, ont peu de place dans la littérature religieuse et même dans la littérature mystique. Elles vont à l'encontre de toute la tradition théologique spéculative pour rejoindre le plus bas dans la société : les réactions affectives des femmes.

On comprend alors que rire en Dieu, c'est rire à la face de l'Église visible, contre sa puissance, et contre son discours. L'Église – non pas la réunion des croyants mais l'institution qui régit la masse des croyants – est un corps constitué, une société organisée hiérarchiquement selon un système intellectuel (patristique et théologie) fondé sur le spirituel (la Révélation) qui vise à une efficacité dans le monde : la transmission de la parole. En tant que système efficient, l'Église est une abstraction, c'est-à-dire une désincarnation de la Vérité. En tant que telle, l'Église est surtout ce dont les fous mystiques veulent faire l'économie. Riant, insouciant, incapables de parler, ils rient [...], ils contreviennent même à la transmission de la Parole, ruinant en cela l'essentiel du rôle de l'Église. Leur seul rôle est leur évidence, évidence de Dieu incarné, évidence qui reste incompréhensible, incommunicable, exactement absolue...

Ce point de vue accentue l'apport de Marguerite et fait comprendre pourquoi elle a été classée parmi les « humanistes » de son temps. À travers son rire extatique, mystique, elle livre bataille contre l'ordre établi – social, politique et ecclésiastique –, afin de faire triompher ce qui ne peut être formulé ni passé sous silence, ce qui ne peut être possédé ni perdu...

68 Michèle Clément, « *Le Rire mystique* », dans un numéro spécial de la revue *Humoresques* sur « humour et religion », Paris VIII, n° 12, juin 2000, pp. 49-62.

Le rire révolutionnaire de Léon Battista Alberti (1404-1472)

Léon Battista Alberti est l'une des grandes figures humanistes de la Renaissance italienne (laquelle a débuté bien avant celle de la France)⁶⁹. Il est « homme universel » : à la fois mathématicien et architecte, peintre et théoricien des arts⁷⁰, philosophe, linguiste et écrivain⁷¹. Parmi ses ouvrages littéraires, il en est un dans lequel Alberti donne la place centrale au rire : il s'agit de sa fable satirique *Momus*, écrit en 1450⁷².

Le *Momus* ouvre largement l'éventail des « pouvoirs du rire ». Pas tant des hommes, qui rient peu – leur sottise et leur folie sont en revanche objets de moquerie permanente – mais des dieux de l'Olympe « retrouvés ». Ces divinités et/ou leurs effigies (statues) sont à un moment ou un autre conduits à l'hilarité ou deviennent à leur tour objets de risée du narrateur. Les rires sont très diversifiés : ils vont du joyeux à l'inquiétant, du rire forcé au fou rire, en passant par toute la gamme des railleries, de l'ironie et du sarcasme. Le rire qui surplombera tous les autres appartient bien entendu au protagoniste principal qui est un « anti-héros » : le dieu Momus (du grec Mômos : raillerie). À lui seul, il concentre toute la panoplie des rires de natures et de finalités si variées. Momus sait rire *de*, *contre*, *avec* et aussi tout *seul*. Il rit des autres mais aussi de lui-même. Si son rire est des plus destructeurs, il est aussi réformateur, et même révolutionnaire.

Au commencement, le décor est classique : les dieux de l'Olympe font retentir leur habituel rire jovial, social et contagieux. Si chez Homère, l'élément déclencheur est le dieu Héphestos, ici c'est le dieu Momus qui, avec ses pitreries, agit comme le bouffon des divinités olympiennes, notamment lors des banquets où il suscite l'hilarité avec les récits de ses mésaventures parmi les humains, par ses provocations ou par la drôlerie de ses mimiques. En devenant la risée des dieux, Momus accède à une forme de pouvoir qui lui permet, du moins dans un premier temps, de tout dire, même ce qui déplaît.

Le rire interdit de se prendre au sérieux et de s'enfermer dans une posture. Et c'est ce que met en scène, à travers divers procédés, l'irrévérencieux narrateur pour se moquer, dans un premier temps de la bêtise des hommes, et par la suite des vieux dieux anthropomorphes qui, comme les humains, ont leurs travers, leurs excès. En les caricaturant, le narrateur désacralise les dieux et leur univers hérité du passé. Le sacrilège est encore plus frappant quand le simulacre d'un dieu – la statue – est plus efficace que le dieu lui-même ; autrement dit, quand la copie surpasse l'original.

69 Du point de vue du temps chronologique, Alberti représente la génération antérieure à celle de Marguerite de Navarre, mais en prenant en compte le fait que la Renaissance a commencé en Italie bien plus tôt qu'en France, on peut considérer que les deux ont œuvré à l'aube d'une nouvelle ère.

70 Alberti est le premier théoricien de la perspective. Son traité de 1435, *De pictura* (*De la peinture*), a influencé de nombreux peintres de son époque, notamment Léonard de Vinci.

71 Un de ses ouvrages, *L'Hypnerotomachia Poliphili* (*Songe de Poliphile*), attribué par certains à Francesco Colonna, est un roman d'amour onirique allégorisant la quête de la Connaissance. Dans son voyage initiatique, le héros décrit minutieusement des lieux qui regorgent d'allégories et ont été la source d'inspiration pour les fameux jardins spirituels de la Renaissance, parmi lesquels les jardins de Bormazo, de Boboli, etc.

72 Léon Battista Alberti, *Momus ou Le Prince*, traduction française par C. Laurens, Paris, Les Belles Lettres, 1993.

Derrière l'humour, l'auteur du De Statua (De la statue) dissimule une réflexion profonde sur le statut des images, sur leur pouvoir et la question du culte. L'ambivalence du serio ludere ordurier permet d'ouvrir un débat sur la matière – corporelle et spirituelle. L'auteur nous interroge : que vénère-t-on vraiment ? Un objet fabriqué par les hommes (la sculpture d'un artiste) ou la croyance immatérielle ? Les idoles d'airain, de marbre, de fer ou de bronze ne sont-elles que des objets ornementaux, supports de la seule prière immatérielle, à valeur performative ? Les dieux que les hommes ont façonnés sont-ils plus vrais que les vrais dieux ?

Il est intéressant, enfin, de noter que ce qui auréole ces statues d'un certain pouvoir – outre la croyance du dévot –, c'est qu'elles s'animent. Et cette force vitale est induite par le rire. Certes, dans cet épisode précis, il ne s'agit pas d'artefacts de pierre, élaborés par des humains, mais de vrais dieux métamorphosés en statues. (...)

Momus ridiculise autant les mystères sacrés que la folie des croyants, et va même jusqu'à diffuser des thèses, sinon athéistes, du moins naturalistes. Souvent comiques, aussi, sont les polémiques entre les humains à propos des dieux. Ainsi le narrateur simplifie-t-il avec humour la multiplicité des doctrines des différentes écoles philosophiques. Cette ridicule cacophonie, à un niveau plus élevé, est aussi une façon plus subversive de faire douter le lecteur et de relativiser la croyance en un dieu.⁷³

Le rire a ici pour but de libérer. Il prépare la chute définitive des modèles d'une époque révolue. Bien évidemment, le rire s'attaque à une forme de religiosité, mais aussi à l'ordre établi sur le plan politique, social et culturel. En réalité, c'est tout le système de pensée qui est devenu caduque, et, en ce sens, même les philosophes n'échappent pas à de nombreuses parodies.

« ... c'est « paradoxalement » un personnage nommé Gélaste (du grec geloion, «rire») qui incarne sans doute le mieux le philosophe ennuyeux et coupé de la vie, perdu dans ses circonlocutions, sorte d'avatar du philosophe stoïcien sérieux, qui rit peu. Car ce Gélaste est un agélaste. Personnage intrigant, ne serait-ce que par son statut : c'est un humain, mais il est mort, et sort provisoirement des limbes pour accompagner Charon dans sa visite du monde terrestre. Est-ce à dire que le philosophe rabat-joie, qui ne rit pas assez, est un mort-vivant ? Ironiquement, c'est Charon, le nocher des Enfers, qui fait résonner un rire moqueur à l'égard de Gélaste et plus généralement des philosophes mortellement ennuyeux, qui figent le dynamisme du réel dans leurs discours pédants et stériles » (IV, 39-40).⁷⁴

À travers son rire, Momus est créateur de désordre, de dérégulation. Il introduit la turbulence dans un univers de codes et de contraintes et, surtout, il introduit, l'espace d'un instant, une

73 Irène Salas, *Les ambivalences du rire dans le Momus de Léon Battista Alberti*. In *Albertiana*, Société internationale Leon Battista Alberti et Olschki (SILBA), XXII, 2, "Alberti Ludens", éd. F. Furlan, M. McLaughlin, H. Wulfram, Pise, Rome, Fabrizio Serra Editore, 2020, p. 45-84.

<https://www.academia.edu/31228422/>

[_Les_ambivalences_du_rire_dans_le_Momus_de_Leon_Battista_Alberti_Albertiana_XX_SILBA_dir_Francesco_Furlan_Florence_Leo_S_Olschki_Editore_2020](#)

74 Ibid.

impression de liberté totale. Il cherche à désarticuler, à dé-former pour ensuite « ré(re)-former », mieux, il appelle à une révolution (« ni Dieu, ni maître »). En réalité, il cherche à substituer un paysage de formation qui est devenu obsolète et par conséquent « risible ».

Or, sa liberté d'âme et son refus de se soumettre aux dieux lui vaudra le châtement maximal : il sera exclu de l'Olympe. Désormais Momus est condamné à vivre une vie terrestre et par la suite, il devra descendre encore plus bas que terre : Jupiter ordonne qu'il soit relégué dans l'océan et éternellement enchaîné à un rocher – serait-ce un clin d'œil à Prométhée ? – seule sa tête pouvant dépasser les flots.

Tout cela ne l'empêche pas de poursuivre sa mission : faire « table rase ». Par ses gémissements et ses soupirs, il parvient à créer une nuée noire qui empêche les dieux de voir le spectacle que les humains ont préparé en leur honneur dans le théâtre. Frustrés de ne plus rien voir, et toujours aussi vaniteux, les dieux décident alors de descendre sur terre, dans le théâtre, où ils prennent la place de leurs propres statues, pour ne pas être repérés. Mais témoins d'une scène comique entre Charon, Gélaste et un ivrogne, ils ne peuvent résister au rire : ils font retentir un rire énorme, un rire « hors norme » – le rire excessif homérique dont on a parlé dans un chapitre antérieur. Or, comme le dit Irène Salas, ce rire « sismique » aura des effets « cosmiques » ! Car, si avant le monde ne tournait plus rond, à présent il est plongé dans le chaos le plus total, il est en train de s'écrouler.

Mais petit à petit le lecteur comprend que Momus n'a pas comme désir ultime de réduire le monde en cendres, mais de le mettre en crise. L'effondrement du *theatrum mundi* représente l'effondrement des vieilles constructions mentales, des vieux modèles et idéaux fondés sur des songes et des mensonges, autrement dit sur des illusions. De l'obscurité est censée surgir la lumière...

Malgré sa noirceur, ce personnage déchu peut s'avérer un Lucifer, un porteur de lumière. C'est en effet un des mystères du rire qu'il peut, comme dans les fêtes antiques (lupercales, saturnales, dionysies), marquer le retour du souffle vital et faire revivre, alors même qu'il a créé le chaos. Une catastrophe peut s'avérer féconde. [...] En effet : Dans les dernières pages du roman, [...] Jupiter retrouve enfin, dans le «fouillis» de son palais, l'opuscule que le malheureux conseiller (Momus) avait rédigé à son intention. Ces précieuses tabellæ pleines de sagesse et de bon sens, ... dessinent des perspectives nouvelles sur un monde nouveau. Ainsi Momus impose-t-il au roi des dieux – en différé, au terme de ses mésaventures et malgré sa condamnation – un ensemble de règles simples, propres à «faire disparaître les désagréments du pouvoir» et à établir une certaine harmonie dans un monde dissolu et irrationnel. Ses tabellæ esquissent, sinon une utopie, du moins un monde futur ; il apparaît à un horizon plus ou moins lointain et nous le contemplons à distance, depuis notre monde fini et précaire dont le roman a montré la mise en péril. Ne nous bornons pas à noter que l'auteur de cette nouvelle «cosmogonie» est un humain, déchu de sa divinité ; ajoutons que c'est un artiste, qui en tant que tel porte un regard nouveau sur le monde. Jupiter n'impose plus son point de vue ; il revient au maître de l'art de rire... de prendre la relève...⁷⁵

75 Ibid.

Une nouvelle perspective : la profondeur

Le rire du *Momus* a le pouvoir d'ébranler les certitudes, de briser les illusions, de faire table rase de l'établi... En effet, un tel rire, si impitoyablement lucide et subversif, a pour fonction d'anéantir un monde devenu obsolète pour permettre sa rénovation profonde, précisément la Renaissance. En d'autres termes, afin de respecter les lois de l'évolution, Alberti propose d'appliquer le rire comme « outil » ou « arme » capable de substituer le neuf au vieux.

Le moment est venu pour éclairer la réalité depuis une nouvelle « perspective » et en même temps doter la peinture – en tant que représentation visuelle de la « réalité » – des lois de la perspective. Ainsi, la production littéraire *Momus* et le traité théorique sur la perspective dans *De pictura* semblent être deux manières différentes d'aborder – par le rire (image auditive) et par la peinture (image visuelle) – une même chose : un nouveau regard depuis une nouvelle perspective qui change la vision de la réalité.

D'ailleurs, cette perspective est très bien illustrée chez Momus qui se « dédouble » afin de rire de lui-même. En effet, il ajoute à la dérision, l'autodérision grâce à la distance qu'il instaure avec lui-même. Il ne peut pas être autre chose que ce qu'il est, mais il peut se scinder pour être à la fois sujet et objet, moqueur et moqué.

..., la raillerie lui offre – et par là même nous offre aussi – la possibilité de mettre le monde à distance et d'échapper à son emprise. De même prend-on du recul devant un tableau, pour mieux l'appréhender dans sa totalité et avoir sur lui la « vision traversante » qu'exprime le verbe « perspicere ». Ce détachement – du monde ou du plan pictural – paraît indispensable à Alberti, qui rêve « de parfaite visualité, d'ouverture aérienne de l'espace » ; dans le roman, il revient à Momus de se mettre ainsi en retrait, pour passer de l'opacité à la lumière et du désordre à l'organisation. Jetant sur le monde un regard souverain et perspicace, il accompagne le lecteur dans un nouvel espace et une vision nouvelle.⁷⁶

En ce sens, le rire de Momus acquiert presque la qualité d'allégorie représentant un regard tellement neutre et cru qu'il semble cruel à première vue ; un regard, provenant d'une autre perspective, d'un autre niveau de profondeur.

D'ailleurs, si avant Momus circulait librement entre les espaces, par la suite il sera en retrait, dans les « profondeurs » (de l'océan), immobile (attaché à son rocher) mais non impuissant puisque c'est depuis ce nouveau point d'ancrage, ou « centre de gravité » et « point d'observation », qu'il continue d'agir, bien qu'indirectement, pour mener son projet à terme.

*On serait tenté d'ajouter, avec la prudence requise, qu'à la perspectiva naturalis (c'est-à-dire à la saisie brute et empirique des reliefs et de la profondeur, ne nécessitant pas de règles strictes) il substitue une perspectiva artificialis qui guide le regard, ordonne les plans et clarifie l'historia. Le monde perçu grâce à la perspective dite « linéaire » ou « centrale », dont Alberti fut un des premiers théoriciens, n'a plus rien de chaotique. Quel serait alors, si l'on poursuit l'analogie entre roman et tableau, ce que l'auteur du *De pictura* appelle le « point de centre » et qui deviendra plus tard le « point de fuite » ? Suggérons que c'est Momus lui-même, quand après avoir*

76 Ibid.

arpenté le monde et dénoncé ses incohérences et ses folies, il se trouve au livre IV rivié à son rocher au milieu de l'océan. Bien que condamné pour l'éternité à ne plus se mouvoir, privé de tout pouvoir métamorphique, il devient la cheville qui articule les plans hétérogènes et discontinus (céleste et terrestre, divin et humain), le point fixe à partir duquel le monde peut se réorganiser et sortir du chaos.

Pour qu'advienne ce changement de perspective, il a fallu passer par une phase chaotique ; il a fallu qu'un rire destructeur jette à bas l'ancien ordre du monde. Ce que traduit symboliquement, dans le roman d'Alberti, l'effondrement du théâtre au livre IV : l'hilarité des dieux fait tressaillir la terre, les vents se déchaînent, l'édifice s'affaisse, les statues s'écroulent, le velum tombe et s'étale. Il y a une sorte de basculement de la verticalité architecturale à la planéité picturale. Il faut déconstruire et tout mettre à plat pour mieux rebâtir, re-hiérarchiser, avec le relief et la profondeur que confère la perspective. Tâche que Jupiter ne pourra assumer qu'une fois éclairé par Momus, qui dans sa déchéance même apparaît comme le vrai souverain, en tant qu'artiste pourvoyeur de lumière.

Pour le dire dans notre « jargon disciplinaire » : Alberti, alias Momus, provoque intentionnellement «un deuxième quaternaire» pour faire table rase de tout ce qui fait obstacle à l'éveil. En ce sens, le rire «sismique » des dieux n'est pas que destructeur, il est aussi libérateur – tout comme dans le pas 8 de la discipline on doit faire sauter toutes les limites, mêmes si elles sont seulement coprésentes. C'est l'unique issue pour renaître de ses cendres, autrement dit, pour passer à «un troisième quaternaire». Du néant surgit alors un point lumineux qui peut désormais être amplifié... et de là, on peut produire un saut de perspective (cf. le pas 10 de la Discipline de la Morphologie) qui nous fera voir la réalité autrement. En effet, le « rire jaune » du deuxième quaternaire se transforme en un « rire d'or », dès le troisième quaternaire, surtout après le saut de perspective et l'intériorisation toujours plus profonde sur l'axe Z... (le pas 11).

Ainsi, le rire de Momus produit la désarticulation de l'univers des dieux anthropomorphes, externes et au-dessus de l'homme pour proposer un nouveau paysage dans lequel les dieux sont désormais à l'intérieur, dans la profondeur de la conscience humaine. Dans ce nouveau paysage, le dualisme humain-divin est sublimé en étant compensé par un troisième pôle : « l'artiste ». L'artiste « véritable » – en tant que personification de la conscience inspirée – allégorise effectivement l'être qui sait unir en lui aussi bien l'humain que le divin, car il sait produire l'inspiration divine et la traduire dans le monde. Retentit alors le rire inspiré, le rire jubilatoire, le rire du triomphe de l'unité et de la liberté suprêmes.

Pour ma part, quand le Plan transcendant fait irruption dans ma conscience en perturbant l'ordre interne établi – mon système de tension, d'images, mes croyances, mon équilibre, ma stabilité –, autrement dit, lorsque mon petit « Momus interne » vient remettre en question quelques résidus du paysage de formation, quelques vérités du moment et, de façon générale, ma zone de confort, afin de me faire évoluer, j'entends un éclat de rire « sismique », impitoyable, qui secoue voire anéantit ce à quoi je dois renoncer, ce que je dois dépasser, changer ou laisser mourir en moi... pour entendre un rire de qualité supérieure...

Le rire zoroastrien – liberté de choix et unité intérieure



Le Farvahar zoroastrien, symbole accompagnant les préceptes essentiels du zoroastrisme, Persépolis

Encore une fois, c'est un rêve qui est à l'origine de ce chapitre qui relate un vieux mythe affirmant que Zarathoustra serait né en riant. Aussi l'investigation menée concerne-t-elle la relation entre ce rire et la doctrine zoroastrienne fondée sur la liberté de choix et la cohérence.

Un rêve déroutant...

Lors d'une petite retraite personnelle ayant pour objectif de méditer, entre autres, sur mes expériences récurrentes avec le « rire » et ses différents aspects, je fais le rêve qui suit.

Je suis dans un pays inconnu. Je visite, je découvre... À un moment donné, je me trouve dans un paysage naturel, plutôt sec, un peu rocailleux, montagneux, il fait chaud. En marchant, mon regard est attiré par quelque chose de brillant sur le sol. Je me baisse et ramasse une sorte de médaillon/monnaie/pendentif, très ancien (ça se voit et je « sais » que c'est très ancien). Je l'essuie pour enlever la poussière et j'y découvre la représentation de Zarathoustra ; représentation assez proche de ce qu'on voit sur les photos habituelles (des bas reliefs, des pendentifs, des statuettes). Je me dis (dans le rêve) que je dois sûrement être en Iran, et je suis surprise d'avoir trouvé sur mon chemin (sans avoir cherché intentionnellement) un objet si ancien et si précieux.

Au réveil, je suis très intriguée par ce rêve, d'autant que j'apprends qu'Alain, à l'autre bout de la France à ce moment-là, a rêvé cette même nuit que j'allais en Iran. Pourtant, je ne suis jamais allée dans ce pays (contrairement à Alain) et n'ai pas le projet de m'y rendre. Je ne

suis pas non plus en train d'investiguer sur Zarathoustra. De plus, en cherchant sur internet, je ne trouve rien de semblable au médaillon du rêve.

Pourquoi alors ce rêve ? Quelle relation avec mon moment actuel et/ou avec le thème du « rire » qui m'occupe ces jours-ci ? Certes, j'associe Zarathoustra à la cohérence – de par sa maxime « bonne pensée, bonne parole, bonne action » (ou « pensée, parole et action justes ») si proche de notre « penser-sentir-agir dans la même direction » siloïste ; et, l'unité intérieure est toujours un sujet d'actualité. Cependant, ce rêve ne me laisse pas tranquille car je sens qu'il recèle encore d'autres aspects qui m'échappent...

Quelques jours plus tard, une petite « lumière » s'allume : si le Zarathoustra de mon rêve affichait un grand sourire (de profil), en revanche dans les représentations classiques que j'avais trouvées de lui (bas-reliefs, dessins, amulettes, etc.), ce n'était pas le cas.

Je reprends donc mes recherches et cette fois je tape comme mots clés : Zarathoustra + rire. Et effectivement, s'affichent des liens avec des textes dans lesquels je découvre la légende sur la particularité de la naissance de Zarathoustra : il serait né en riant !

Se produit alors un autre « déclic » : l'unité intérieure procure certes un profond bien-être de paix, de force et de joie, et même un registre d'être « immortelle ». Mais de plus, cet état se traduit bien souvent, par un (sou)rire intérieur qui parfois s'externalise. Je comprends alors que mon rêve est une « entrée » à un nouvel aspect du rire, celui de la cohérence, et je me propose donc d'investiguer davantage sur la signification du rire dans le zoroastrisme.

Le rire de Zarathoustra à sa naissance

La vie des grands guides spirituels de l'humanité a été de tout temps à l'origine de nombreux mythes. L'existence de Zarathoustra (ou Zoroastre) ne fait pas exception. Mais c'est surtout le mythe à propos de sa naissance – dont la date est sujette à controverses⁷⁷ – qui intéresse dans ce travail : la légende affirme que Zarathoustra est venu au monde en riant ! Or, ce phénomène est « extra-ordinaire » dans la mesure où il s'oppose aux « pleurs » des nouveau-nés ordinaires.

Le rire de Zarathoustra est profondément ancré dans la tradition ancestrale du zoroastrisme iranien – qui se veut être une religion de la joie et du bonheur –, mais les premières sources écrites faisant référence à cet « acte premier » sont relativement tardives. Selon les chercheurs, la plus ancienne mention serait celle de Pline l'Ancien (I^e siècle).

Dans son *Histoire naturelle* (chap. VII, 72), il dit :

« [...] *j'ai entendu dire d'un seul homme, Zoroastre, qu'il rit le jour même de sa naissance* ».

On ignore les sources de Pline, mais les iranistes confirment ses dires, en se référant

⁷⁷ L'époque de Zarathoustra ne crée pas l'unanimité chez les chercheurs, sa date de naissance allant de 600 à 1700 av. J.C. En général, les zoroastriens contemporains s'accordent sur cette dernière date, en se basant sur l'ancienneté des *Gathas*.

également à l'un des premiers traducteurs de l'Avesta⁷⁸, le français A.H. Anquetil-Duperron (XVII^e siècle) :

« *Tout le monde fut surpris de le voir rire en naissant, et l'on présagea de là quelque chose de grand* »⁷⁹ ;

Ou bien, à des textes pehlevi du IX^e-X^e siècle, notamment le *Dēnkart*⁸⁰

« ... *il est révélé : il [Zarathustra] rit à sa naissance* »⁸¹

et l'*Anthologie* de Zādspram (savant zoroastrien du IX^e siècle), qui développe davantage :

*La nuit même où Zarathustra naquit, Angra Manyu [L'Inspirateur Maléfique] envoya Ako Manah [Mauvaise Pensée] en lui disant: « Tu es plus spirituel [que l'armée de démons qu'il avait envoyée en vain pour tuer Zarathustra précédemment], toi qui es le plus intime ; tu iras dans l'esprit de Zarathustra pour le tromper et détourner son esprit vers nous qui sommes des démons ». Et Ahura Mazdâ envoya contre lui Vohu Manah [Bonne Pensée]. Mauvaise Pensée arriva avant et, désirant entrer, s'élança contre la porte. Bonne Pensée habilement s'effaça en disant à Mauvaise Pensée : « Entre ». Mauvaise Pensée pensa: « Je ne dois pas faire une chose que Bonne Pensée m'a dit de faire ». Il repartit, Bonne Pensée entra et se mêla à l'esprit de Zarathustra. Zarathustra rit car Bonne Pensée est l'esprit qui rend heureux.*⁸²

Sur la base de ce passage – plein d'humour ! –, certains auteurs ont tout interprété littéralement, avec un regard « externe ». Ainsi, dans la lutte entre deux forces opposées, le Bien gagne sur le Mal, ce qui déclenche le rire (de joie) de Zarathoustra, comme si il n'y était pas pour grand-chose dans tout cela, comme si sa conscience était passive, la « proie » de deux forces contraires en compétition. Normal, c'est un « bébé ».

Heureusement, d'autres auteurs, ayant une lecture plus profonde, ont compris que le statut de « bébé » n'est qu'une allégorie et que la scène globale s'inspire en réalité des *Gathas*⁸³, en particulier d'un chant où il est question de liberté de choix et d'unité intérieure.

78 L'Avesta (« Éloge ») : livre sacré de la religion mazdéenne (zoroastrisme). Du texte original de l'Avesta, rédigé dans une très ancienne langue iranienne proche du védique, il ne subsiste que ce que les minorités zoroastriennes de l'Iran, sous la domination musulmane, avaient recopié pour leur usage liturgique. Au IX^e-X^e siècle, une vaste compilation zoroastrienne, le *Denkart*, donnait, dans ses huitième et neuvième livres, un sommaire, en moyen perse, de l'Avesta tout entier.

79 A. H. Anquetil-Duperron, *Zend-Avesta, Ouvrage de Zoroastre*, 1-11, Paris 1771, Tome 1, 2^{ème} partie, p. 13.

80 Voir chap. VII, 3 du *Dēnkart* (recueil de textes du zoroastrisme du X^e siècle. Les neuf livres du texte constituent des commentaires sur la religion).

81 Marijan Molé, *Le problème zoroastrien et la tradition mazdéenne*, Paris, 1963, pp. 298 et sqq.
<https://excerpts.numilog.com/books/9782705926052.pdf>

82 Ph. Gignoux et A. Tafazzoli. *Anthologie de Zādspram (chap. 8, 10-15)*, Cahiers 13 de *Studia Iranica.*, Paris-Louvain, 1993.

<https://pdfcoffee.com/qdownload/pahlavi-anthologie-de-zadspram-by-gignoux-et-a-tafazzoli-pdf-free.html>

83 Les *Gathas* écrits en vieil-avestique, représentant le cœur de l'Avesta. Ces dix-sept chants sont les uniques écrits attribués réellement à Zarathoustra ; le reste de l'Avesta est supposé avoir été rédigé par d'autres, plus tardivement.

1. À présent je m'adresse à vous,
ô chercheurs de Sagesse, et à vous, ô les sages,
pour vous parler des deux principes fondamentaux.
Que mon admiration s'adresse à Ahura et à la Pensée juste
ainsi qu'à la Sagesse et à la Justesse
pour que vous rencontriez la lumière et atteigniez la joie et le bonheur.

2. Ainsi, avant le Grand Événement du Choix,
Écoutez les meilleures paroles et tendez l'oreille
Et regardez avec les yeux de la Sagesse.
Et avec discernement, chacun de vous, homme ou femme,
choisira l'une des deux voies.

3. De ces deux principes fondamentaux
qui ont été conçus comme jumeaux
et qui naissent dans la pensée,
l'un représente le bien et l'autre le mal.
Entre ces deux, le sage choisit le bien et l'ignorant le mal.

4. Et lorsque dès l'origine,
ces deux principes fondamentaux se sont rencontrés,
ils ont créé la vie et la non-vie.
Ainsi, jusqu'à la fin des temps, les disciples de la Justesse atteindront
La meilleure existence
Et les disciples du mensonge
Ne la connaîtront pas.

[...]

7. Et celui qui choisit la voie juste,
la force de la Justesse et de la Pensée juste
en harmonie avec le pouvoir de la Maîtrise de soi,
viendront vers lui,
ouvrant le passage à la Sérénité qui éclairera son monde intérieur.
Une telle personne est le disciple de Ton chemin
Car il est sorti victorieux de l'expérience du choix.⁸⁴

À la lumière de ces extraits, il n'y a pas de doute : deux principes opposés, propres au « dualisme néolithique », sont effectivement mis en scène, peu importe si on les appelle le Bien et le Mal, la Lumière et les Ténèbres, le Oui et le Non, l'Unité et la Contradiction, la Vie et la Mort... Mais ce chant contient aussi la plus ancienne formulation de la doctrine mazdéenne du Choix. Or, le choix implique la conscience active ! Il implique ce que Zarathoustra appelle la « *Maîtrise de soi* », ou dans notre langage, l'intentionnalité, voire la conscience de soi. Et cela transcende le dualisme.

84 Extrait des *Gathas*, Chant III, Yasna, hat 30. Les Gathas traduit et présenté par Khosro Khazai Pardis. Albin Michel, 2011, pp. 127-130.

Le rire de Zarathoustra n'est pas simplement l'expression d'un bien-être au premier degré, il représente un état plus complexe et plus profond. C'est un rire de liberté consciente (liberté de choix), mais aussi un rire de cohérence (unité intérieure) suite à l'acte d'un choix « juste », et un rire jubilatoire de transcendance (victoire de la vie sur la mort). Le rire est alors l'expression de cette « *Maîtrise de soi à l'œuvre* » ou en d'autres termes : l'unité intérieure grâce à un choix intentionnel, libre et conscient. « *Les actes contradictoires ou unitifs s'accumulent en toi. Si tu répètes tes actes d'unité intérieure, rien ne pourra plus t'arrêter* », dirait Silo.

Le message est on ne peut plus clair : l'être humain a la capacité et même la responsabilité de faire un choix entre deux directions qui mènent à deux destinations différentes. Il décide de son destin : la contradiction et la mort ou bien la cohérence et la vie transcendante. Et, en ce sens, comme le fait remarquer Clarisse Herrenschmidt⁸⁵ : « *le rire de Zarathoustra est aussi l'expression de la conscience de la vie après la mort* »

Or, Zarathoustra n'est pas un dieu ; par son existence physique, il est soumis, comme tous les autres bébés, à la condition humaine, autrement dit, à la mort. De ce point de vue, son rire est aussi l'expression de la rébellion contre la mort, on pourrait même dire que son rire défie la mort, qu'il « rit au nez de la mort », que c'est un rire d'irrévérence !

Quant à son état de « nouveau-né », cela peut avoir de multiples significations. Mise à part la dimension de l'« extra-ordinaire » propre au plan mythique, ou bien l'image de la « pureté initiale » propre au plan allégorique, on peut y voir aussi l'annonce d'un futur où l'homme acquiert l'immortalité de son vivant (pas seulement post-mortem), malgré et au-delà de sa condition psychophysique déterminée, ce qui est plutôt novateur pour cette époque, surtout si l'on accorde crédit à la date de naissance plus ancienne.

Clarisse Herrenschmidt cite à ce propos un passage du Denkart (chap. VII, 3, 24-26) :

- Ô sorcier Brâtrôresh ! [demande la père de Zarathoustra] Que voient les hommes lorsqu'ils pleurent à la naissance?
- Et lui : C'est parce qu'ils voient en avance leur mort, du fait d'être dotés d'un corps infirme qu'ils pleurent à la naissance.
- Et qu'a vu mon fils pour qu'à sa naissance il ait ri?
- Et lui : Ton fils a ri à sa naissance parce qu'il a vu à l'avance que Bonne Pensée viendrait à lui dans le monde osseux.

Puis, elle commente et interprète d'une façon qui résonne en moi :

« La phrase du sorcier : "Bonne Pensée viendra à lui dans le monde osseux", signifie que Zarathustra rencontrera l'entité divine Bonne Pensée dans le temps de sa vie, et non pas seulement après sa mort.

Bonne Pensée, en effet, joue un rôle psychopompe et accueille le mort qui arrive au paradis (Vidêvdât 19, 31). Dans le cycle légendaire propre à Zarathoustra, relaté dans le même Fargard 19 du Vulêvdât, c'est Bonne Pensée qui amène le prophète à l'entretien avec Ahura Mazdâ, où le dieu lui révèle la transformation des âmes du

85 Voir l'article de Clarisse Herrenschmidt, *Le rire de Zarathoustra, l'Iranien*. In M.-L. Desclos, op. cit., pp. 497-511.

mort en chemin vers le paradis. Le texte du Dénkart évoque la rencontre de Zarathustra et de Bonne Pensée, pendant la vie.

Le paradis, pour un mazdéen, revenait à siéger dans les Lumières Infinies, près d'Ahura Mazdâ. Zarathustra, au contraire des autres hommes, rencontrera Ahura Mazdâ pendant sa vie corporelle et au contraire des autres enfants, Zarathustra rit à la naissance.

Le rire du prophète ne nie pas la faiblesse du corps, ne nie pas la mort, qui est la négation de la vie, mais saute par-dessus l'une et l'autre »...

En somme et dans notre langage, le rire zoroastrien traduit l'état lumineux et numineux qui résulte d'un choix libre et conscient, de fonder sa vie sur les actions d'unité intérieure comme garantie d'une vie transcendante et comme antidote contre la mort (contradiction, désintégration) ; et ce, de notre vivant, pas seulement après la mort.

Et pour faire la boucle avec à mon rêve : trouver un médaillon ancestral représentant Zarathoustra équivaut à trouver les racines lointaines d'un style de vie ayant pour base la bonne connaissance, la cohérence et la transcendance. Or, cela a comme corollaire une certaine « atmosphère interne » ; et le sourire de « mon » Zarathoustra onirique ainsi que le rire du Zarathoustra mythique, en sont les expressions.

Le (sou)rire bouddhique dans le courant Mahayana

Dans ce chapitre, il est question du sourire et/ou du rire, d'une part comme « déclencheur » d'une expérience de communion d'âmes et, d'autre part, comme « véhicule » de transmission du Sacré (ou du Sens, de l'Éveil, de la Connaissance, de l'Esprit...) d'une personne à une autre. C'est dans le bouddhisme Mahayana et plus particulièrement dans l'école Chan (Zen) que j'ai trouvé le plus de correspondances avec mes propres expériences.

Expériences personnelles

Une des formes de conscience inspirée est, comme nous le savons, l'état amoureux. Il possède plusieurs caractéristiques, dont celle-ci : les amoureux sourient et rient sans raison, ils se regardent et ils se (sou)rient, bêtement disent les jaloux, béatement disent les connaisseurs. Et lorsqu'ils (sou)rient ainsi, leurs visages s'illuminent et irradient. Cela peut même être contagieux... Leur état amoureux s'exprime, se communique et se renforce – bien souvent sans mots, au-delà des mots – juste à travers ces (sou)rires, au même titre que le regard d'ailleurs, tout aussi rieur et lumineux. Car si les yeux sont les fenêtres de l'âme, le sourire en est la porte entrouverte et le rire, une porte grande ouverte. Autrement dit, le (sou)rire est une Entrée.

Cet état amoureux – qui peut gagner en profondeur et se transformer en « amour » –, peut dépasser le cadre du couple, il peut être éprouvé envers toute personne et même envers la vie tout court (ou « tout le long » de celle-ci !). Mais cet état peut aussi être réveillé ou déclenché par un (sou)rire échangé entre plusieurs personnes. Et ce qui est plus extraordinaire encore, c'est que cela fonctionne même avec des personnes qu'on ne connaît pas. Pour ma part, il m'arrive régulièrement – dans la rue, dans le métro, un peu partout et dans différents contextes – de vivre un profond sentiment d'union, une sorte de « reconnaissance réciproque » ou d'« extase de communion » – pour employer l'expression de Dario Ergas⁸⁶ – avec de parfaits inconnus, parfois même avec un ensemble. Et ce, grâce à un « simple » échange de sourires qui parfois évolue en un rire, sans mot dire.

Ma toute première expérience extra-ordinaire de ce type, fut en Afrique, au Burkina. Elle restera à jamais gravée dans mon cœur.

Expérience de communion, nous sommes Un.

La brousse désertique... Vide et dépouillement... Première visite dans un village d'une extrême pauvreté, je suis choquée. Une cinquantaine de personnes, hommes et femmes, jeunes et vieux, réunis sur la place. Je suis censée présenter l'Humanisme. Personne ne parle français, et le traducteur n'est toujours pas arrivé. Je souris gênée, puis amusée : la situation est surréaliste. « Mais bon sang, qu'est-ce que je fais là » ? Alors, mon regard se dirige, comme attiré par un aimant, vers une personne à ma droite. Elle me fait un sourire d'ange, d'une pureté et d'une bonté qui me bouleverse. Elle n'a quasi plus de dents, mais elle me paraît d'une grande beauté. Je souris en retour... Puis je vois que d'autres

86 Voir l'écrit de Dario Ergas : *Relation entre la conscience inspirée et le sens de la vie.*
<https://www.parclabelleidee.fr/monographies.php>

personnes commencent à sourire, elles aussi... Je sens qu'il se passe quelque chose d'étrange, d'inédit, pour moi, pour tous. Maintenant nous rions, nous rions ensemble, voilà notre langue commune. Nous nous comprenons, nous communiquons, nous communions. Et soudainement, je plonge dans un espace inconnu... dans un état inconnu, et je sais que nous vivons tous la même chose. Nous sommes devenus « Un », connectés à une essence commune, à « l'humain », au « sacré ». Et pendant quelques instants, la « séparation » physique, sexuelle, générationnelle, culturelle, religieuse,...semble complètement illusoire, tandis que « l'union » semble être l'unique réel...

Le rire semble avoir la capacité – la fonction ou la mission ? – d'ébranler soudainement et temporairement les identités de ceux qui rient et par conséquent d'ouvrir de nouvelles voies de communication, de qualité différente.

Georges Bataille l'a décrit de façon plus poétique :

...les éclats et les rebondissements du rire succèdent à la première ouverture, à la perméabilité d'aurore du sourire. Si un ensemble de personnes rit [...], il passe en elles un courant d'intense communication. Chaque existence isolée sort d'elle-même à la faveur de l'image trahissant l'erreur de l'isolement figé. Elle sort d'elle-même en une sorte d'éclat facile, elle s'ouvre en même temps à la contagion d'un flot qui se répercute, car les rieurs deviennent ensemble comme les vagues de la mer, il n'existe plus entre eux de cloison tant que dure le rire, ils ne sont pas plus séparés que deux vagues, mais leur unité est aussi indéfinie, aussi précaire que celle de l'agitation des eaux.⁸⁷

Certes, ce genre d'expérience est fugace, mais elle crée une référence et, tout comme les expériences du « soupçon du sens », elle ouvre la voie...

Imposition par le rire

Une autre expérience très atypique restera gravée à jamais dans ma conscience. Elle est un peu différente puisqu'il ne s'agit pas exactement d'une « extase » de communion mais plutôt d'une expérience d'éveil fulgurant – ou état de conscience inspirée de « reconnaissance » – précédée de la manifestation de la Force, tout aussi inattendue, déclenchée par le simple rire du Maître. Le rire aux éclats de Silo nous est bien connu tout comme le mécanisme de l'Imposition, ou « passage de la Force ». Alors, peut-être pourrais-je appeler l'expérience qui suit « Imposition par le rire ». Mais le plus troublant, c'est qu'il s'agit d'une « Imposition » indirecte et décalée dans le temps...

Je suis en retard et même très en retard. Je rentre dans la salle, la projection vidéo a déjà commencé, évidemment. Je cherche une place, n'en trouve pas... je reste debout près de la porte, dans un état plutôt altéré et je ne suis donc pas très connectée. Je regarde l'écran, Silo est en train de faire sa conférence, puis il s'arrête et rit. A ce moment-là j'ai l'impression d'être foudroyée de lumière et... « je comprends tout » !

87 Georges Bataille, *L'Expérience intérieure*, Gallimard, version numérique, pp. 92-93.
http://palimpsestes.fr/textes_philo/bataille/experience-interieure.pdf

Expérience de « révélation », que je classerai plus tard dans les états de conscience inspirée, notamment de « reconnaissance », telle que définie dans *Notes de Psychologie*. Par la suite, cela m'est arrivé aussi « en direct », bien que jamais de façon aussi intense. Mais bon, on sait que c'est toujours l'expérience de « la première fois » qui impressionne plus fortement la conscience.

Le (sou)rire de la transmission directe dans le « sermon de la fleur »



Temple Bayon, Angkor, Cambodge

La tradition fait remonter les origines du Bouddhisme Mahayana⁸⁸ à un épisode connu sous le nom de « sermon de la fleur », dans lequel le Bouddha transmet l'essence du Dharma de façon directe, sans paroles. Dans cet épisode fondateur est établie une nouvelle façon d'enseigner en provoquant l'expérience de l'Éveil par la « communication silencieuse » ou la « transmission d'esprit à esprit ». Autrement dit, il s'agit d'une illustration de ce que nous pourrions appeler la « transmission de l'Esprit » ou l'« Imposition » à distance, ou encore dans un autre langage, la « communication des espaces ». Au côté de la fleur (métaphore du Dharma), le sourire – qui se transforme en rire dans certaines versions – y joue un rôle central en ce sens qu'il exprime de façon « visible/audible » l'Inexprimable. Dès lors, ce procédé si simple et profond en même temps que mystérieux, devient la base de l'enseignement Mahayana.

⁸⁸ D'un point de vue historique, on s'accorde à déterminer l'émergence du Mahayana au I^{er} siècle avant notre ère, à la fois au nord-ouest et au sud de l'Inde, mais il est fort probable que bien avant la présence des textes proprement mahâyâaniques, l'enseignement ait été transmis de génération en génération par la voie orale, tradition caractéristique de toutes les anciennes Écoles mystiques. L'entrée du Mahayana en Chine se situe vers 51 av. J.C., puis il gagna la Corée au IV^e siècle et le Japon au VI^e siècle.

Cette histoire, transmise oralement de génération en génération, apparaîtra par la suite dans les textes fondateurs du bouddhisme Mahayana et sera systématiquement citée dans les récits des maîtres les plus célèbres de l'une de ses écoles les plus importantes, l'école Chan/Zen (Chine/Japon).

Le Bouddha Shâkyamuni était assis face à une assemblée sur le Mont (Pic) des Vautours (Gridhrakuta, près de Rajagir) où il était censé prononcer un sermon. Mais resta silencieux. Puis, il cueillit une petite fleur (de lotus) et, en souriant, il la leva et la fit tourner entre ses doigts, toujours sans mot dire.

Ce fut là tout le contenu de son sermon.

Perplexe, la foule resta silencieuse.

Seul Kashyapa comprit : il sourit et rit.

Le Bouddha Shâkyamuni dit alors :

*« J'ai le trésor de l'œil du vrai Dharma, le pur esprit du Nirvâna, l'essence véritable de ce qui n'a pas de forme, le grand chemin du dharma. Tout ce qui ne peut se dire par des mots mais se transmet par l'enseignement. Et cet enseignement, je le transmets (ou je l'ai transmis à Mahākashyapa) ».*⁸⁹

Après l'avoir renommé Maha-kashyapa (Grand Kashyapa) – ce changement de nom indique sa nouvelle condition d'éveillé –, il le désignera comme successeur après sa mort. Et effectivement, Mahakashyapa devint le chef de la communauté (Sangha) et fondateur tacite du courant Mahayana (tandis que l'autre grand disciple du Bouddha, Ananda, dont on dit qu'il avait moins d'expérience interne mais un don pour l'aspect doctrinaire, devint la référence du courant Hinayana ou « Theravada »).

Le Mahayana ne s'oppose pas au Hinayana comme s'opposeraient deux écoles rivales, il s'agit plutôt d'une différence de perspective. Comme son nom l'indique, le Mahayana – composé de maha (grand) et yana (véhicule) – se considère comme un véhicule ample et même un véhicule de l'ample, une sorte de « transport en commun », par rapport au Petit Véhicule – hina (petit) yana (véhicule) – qui serait étroit ou petit, car il n'est qu'individuel. Cela vaut d'ailleurs aussi pour les textes canoniques, les Sutras : bien que les deux courants se réfèrent aux mêmes textes – qui sont censés reproduire fidèlement les dires du Bouddha et retranscrits après sa mort par le disciple Ananda connu pour sa bonne mémoire –, le Mahayana inclut des Sutras additionnels mis par écrit par la lignée de Mahakashyapa. Contrairement au Hinayana, le Mahayana part du principe que la capacité d'éveil est inhérente à chaque être humain, peu importe sa condition, par conséquent, tout le monde peut faire l'expérience de l'illumination « soudaine », sans même avoir reçu d'enseignement préalable. L'Éveil est une expérience qui n'est pas nécessairement le résultat d'une méditation, elle peut survenir subitement, à tout moment, déclenchée par un événement quelconque du quotidien, ou bien être transmise d'une personne à une autre, ou encore être expérimentée simultanément et conjointement avec d'autres...

89 Étant donné les multiples versions et traductions de cet épisode fondateur, j'ai pris la liberté de présenter ici une version adaptée qui synthétise les éléments les plus significatifs, tout en me basant principalement sur la version anglaise qui figure dans le Wumenuguan/ Mumonkan (chinois/japonais), un recueil de quarante-huit kôans compilé puis publié par le moine chinois Wumen Hukai (1183-1260).

Toute cette conception, particulièrement chère à la tradition Chan, l'une des écoles les plus importantes du courant Mahayana en Chine (qui devint le Zen au Japon), est fondée sur une interprétation de l'anecdote de la fleur et du sourire (parfois rire, selon les traductions) précitée et qui peut se résumer ainsi : d'abord l'Éveil, ensuite la voie ou le dharma (enseignement). L'idée reçue voudrait, en effet, que le dharma soit ce qui mène à l'Éveil. Mais pour les maîtres de l'école Chan, la vérité doit être saisie directement, expérimentée personnellement, pénétrée intuitivement, il faut, en quelque sorte, être déjà éveillé pour pouvoir pratiquer le chemin du Dharma ! Cependant, un premier éveil – ce que nous appellerions « l'expérience du soupçon du sens » –, s'il est indispensable pour ouvrir la voie à l'éveil de la Vérité, ne purifie pas la personnalité d'un seul coup. Ce premier éveil est considéré comme un début et non comme une fin. Même lorsqu'on vit un « éveil véritable » qui convertit profondément la vie, il y a besoin de pratiquer et d'étudier le Dharma.

Or, cette conception change radicalement la vision et la signification du monde sensible et du quotidien qui offre d'innombrables occasions « d'éveil » – conscience inspirée dans le quotidien, reconnaître les signes du sacré en nous-mêmes et en dehors de nous... ; sous condition qu'on le valorise et qu'on y prête attention. En d'autres termes, lorsque nous avons un profond intérêt en ce sens (dessein) et un style de vie basé sur l'attention.

« Cette voie [...] est un séjour où s'apprivoise progressivement l'expérience subite de l'Éveil, de telle sorte d'y être proprement à demeure. Or, et c'est un des points saillants du Chan, l'apprivoisement de cette dimension éveillée de l'existence doit passer par une attention extrême à l'ordinaire. Cette banalité du formidable à laquelle s'est attaché le Chan prend sa source au plus profond de la mentalité chinoise, qui est sensible à l'ordinaire. On rapporte souvent, en effet, que cette école du bouddhisme chinois est celle qui se rapproche le plus du taoïsme. Il semble en effet évident qu'il existe une rencontre entre la pensée taoïste de l'ordinaire sagesse du "saint" et la "banalité" de l'Éveil. Ce sens de l'ordinaire, les adeptes du Chan l'eurent et l'ont encore, et il guide leur écoute du dharma d'une façon si pleine que l'on peut dire qu'il est "l'école la plus chinoise du bouddhisme" ».⁹⁰

Pour revenir à l'épisode de la fleur et du (sou)rire, rien n'y est dit, mais tout est évident : Kasyapa et le Bouddha se reconnaissent dans une même expérience « totalisatrice », d'esprit à esprit et/ou de « sourire à sourire ». L'illumination soudaine a-t-elle été déclenchée ou transmise par le Bouddha ? Est-ce la fleur qui est l'élément déclencheur ou bien est-ce le geste du Bouddha, ou encore son (sou)rire, ou tout cela en même temps ? S'agit-il de ce que nous appellerions une « Imposition » (passage de la Force) à distance (sans le toucher physique) ? Ou bien d'une expérience de concomitance ? Ou de la « communication des espaces » (intersubjectivité) ? Pourquoi seul Kashyapa en a bénéficié et non les autres assistants, parmi lesquels se trouvaient plusieurs disciples déjà engagés dans la voie ? Mystère ! C'est peut-être pour cela que cet épisode figure dans le recueil des koans⁹¹, comme le *Mumonkan*.

⁹⁰ Voir article de Alexis Lavis, sinologue à l'université de Pékin, sur l'Histoire du Mahayana https://www.scienceshumaines.com/une-histoire-du-grand-vehicule_fr_39704.html

⁹¹ Un *koan* est une phrase, une brève anecdote, ou encore un court échange entre un maître et son disciple. Le koan est absurde, énigmatique ou paradoxal, ne pouvant pas être saisi par la logique ordinaire. Dans les écoles Chan et Zen, les koans sont utilisés comme des objets de méditation et susceptibles de produire l'éveil.

D'après Shibayama, maître Zen et commentateur du Mumonkan :

Selon le zen, la « transmission maître-disciple » est une « identification maître-disciple » par laquelle l'expérience du maître et celle de son disciple sont en parfait accord l'une avec l'autre. Fondamentalement, elles naissent d'une seule et même vérité.⁹²

Ce qui est évident en revanche, c'est que l'expérience de l'Éveil – qui est une expérience totalisatrice, donc de connaissance-compréhension totale en un instant –, a pu être exprimée, communiquée ou reconnue seulement par le biais du sourire de Kashyapa (cet argument est commun à toutes les versions existantes) ou grâce au sourire réciproque de Kashyapa et du Bouddha (selon certaines versions) ; c'est-à-dire, sans paroles. Or, cet aspect constitue un autre pilier fondamental du Chan chinois : on ne peut atteindre, exprimer, partager ou transmettre l'illumination à travers des mots, l'expérience doit être véhiculée autrement. Et justement, le (sou)rire est une possible voie en ce sens. Cette « voie du sourire » et par la suite du rire et même du rire aux éclats, s'est développée en Chine, dès l'arrivée, au I^{er} siècle, du moine bouddhiste indien Bodhidharma qui y fonda l'école Chan à l'aide de son texte préféré, le *Lankavatara Sutra* (*l'Entrée au Lanka*).

Le rire transcendant du Bouddha céleste dans le *Lankavatara Sutra*.

Le *Lankavatara Sutra* n'est pas un discours directement prononcé par le Bouddha historique. Il s'agit d'une composition plus tardive – selon les spécialistes, il aurait été mis par écrit au cours du IV^e siècle, d'après des fragments plus anciens du I^{er} siècle – lorsque le ou les compilateurs ont commencé à rassembler les passages qu'ils rencontraient dans leur étude de l'enseignement ; ce qui a finalement abouti au texte qui devint ensuite l'un des textes fondateurs du bouddhisme Mahayana en Chine et en particulier de l'école Chan. Ce texte, à la base rédigé en sanskrit, est composé de dix chapitres (dont un en vers) et expose les réponses du Bouddha aux questions posées par le bodhisattva Mahamati, à l'invitation du roi Ravana, le roi du Lanka (aujourd'hui le Sri Lanka).

Pour introduire le passage clé où nous rencontrons le rire bouddhique, voici un petit résumé qui donne un peu de contexte :

Suite au contact avec le Bouddha céleste au cours d'une de ses méditations, Ravana vit une première expérience d'éveil qui transforme sa conscience et sa façon de regarder la réalité ; ce qui est d'ailleurs très joliment décrit, mais n'a pas lieu d'être reproduit ici. Alors, du ciel et de l'intérieur de lui-même, Ravana entend une voix dire : « *Bien travaillé, Seigneur du Lanka, bien travaillé. Les pratiquants devraient pratiquer comme vous avez pratiqué...* ». Par la suite, afin d'avancer dans la voie de l'éveil, Ravana émet le profond souhait que le Bouddha réapparaisse à lui et à ses semblables. Par compassion, le Bouddha quitte alors sa demeure transcendante et apparaît sur le sommet du Mont Malaya (allégoriquement le Mon Méru ou Suméru), de sorte qu'il soit vu et entendu par tous les êtres sensibles, chacun d'eux le reconnaissant « selon sa propre lumière ».

92 Zenkei Shibayama, *Zen Comments on the Mumonkan*, New York, Harper and Row, 1974.

Alors le Bienheureux, observant à nouveau cette grande assemblée avec son œil de sagesse, qui n'est pas l'œil humain, se mit à rire aux éclats et avec la plus grande intensité semblable à celle d'un roi-lion et en irradiant des rayons de lumière [...] qui brillaient comme le feu à la fin d'un kalpa, comme un arc-en-ciel lumineux, comme le soleil levant, brillant, glorieux.

Cela fut observé du ciel par Sakra, Brahma, et les gardiens du monde, et, celui qui était assis sur le sommet [de Lanka] comme si c'était le Mont Sumeru (Meru), rit plus fort encore.

À ce moment-là, l'assemblée des Bodhisattvas ainsi que Sakra et Brahma, chacun se demandait en son for intérieur :

Pourquoi Bhagavan, le maître de tous les dharmas, rit-il ainsi en irradiant de la lumière de son corps ? Et pourquoi est-il assis là sans parler [...], regarde-t-il Ravana et s'intéresse-t-il à la progression de sa pratique ?

Alors, Mahamati comme intermédiaire demande : quelle est la cause de ce rire ?⁹³

Après cela, le Bouddha « expliquera » la cause de son rire, en développant son enseignement sous forme discursive... Nous retrouvons donc le procédé caractéristique du Chan : d'abord l'expérience communiquée sans mots – ici à travers la lumière en plus du rire⁹⁴ –, et seulement après les « exposés doctrinaux ».

Dans le premier épisode de la fleur, le (sou)rire de Kashyapa avait signifié la « réception » du message du Profond, tandis que dans cet épisode, le rire du Bouddha représente la « transmission » du message du Profond. Mais comme il s'agit d'un Bouddha « céleste », c'est dans le paysage intérieur de Ravana que retentit son rire. Dit autrement, c'est le rire de son Bouddha intérieur que Ravana entend en son for intérieur...

Pour ce qui est du rire en lui-même, il est explicite, sonore, répété et puissant, et la comparaison avec roi-lion est très à propos étant donné l'attribut solaire de cet animal et bien sûr, sa force. Ce n'est pas par hasard s'il a été de tout temps un symbole de Force et d'Absolu (royauté).

Par ailleurs, l'éclat de rire et l'éclat de lumière vont de pair, autrement dit, l'irradiation centrifuge de la lumière de l'état d'Éveil absolu se projette en tant que rire. Et comme le Bouddha se trouve au sommet du Mont Malaya comparé dans le texte au Mont (Su)Méru, la montagne mythique la plus haute du monde – ce qui est une allégorie du point le plus élevé ou le plus profond de l'espace de représentation –, il va sans dire que la lumière et le rire proviennent de ce même espace interne élevé et profond, de cet espace « Seuil ».

En somme, ce qui est mis en scène dans cet épisode, c'est l'irruption du Plan transcendant dans l'espace de représentation, et le « feu d'artifice » sonore et lumineux (rire et lumière) peut être vu comme une traduction de la Force. Cette Force, provenant du « point du

93 Ce passage traduit en français par nos soins, combine les deux versions anglaises du Lankavatara-sutra, l'une traduite du sanskrit par Daisetz Teitaro Suzuki <http://www.buddhistische-gesellschaft-berlin.de/downloads/lankavatara-sutrasuzuki.pdf> et l'autre traduite du chinois par Red Pine <https://terebess.hu/english/lankavatara-sutra.pdf>

94 Dans sa traduction, Pine utilise le terme « sourire » et non « rire », mais ce sourire possède les mêmes caractéristiques de puissance comparée au roi-lion : au lieu qu'il soit « bruyant » il est « immense ».

véritable Éveil » (le sommet du mont Méru), il n'est pas étonnant que, par la suite, l'expérience de l'Éveil se « matérialise » en doctrine.

Les « moines rieurs » et leurs légendes

Dans les siècles postérieurs, apparaîtront en Chine différentes déclinaisons de ce rire qui éveille la conscience, qui transmet une expérience et qui unit les âmes. Le rire mystique ne fut donc pas un phénomène passager ; il semblerait plutôt qu'avec le temps, il se soit de plus en plus enraciné dans la tradition ; bon nombre d'histoires populaires de moines rieurs et une foisonnante iconographie l'atteste.

Le moine Budai (Hotei au Japon) dit « le bouddha rieur ».

Dans ce contexte, il faut tout d'abord mentionner la célèbre figure de Budai (ou Hotei en japonais) qui fut surnommé le « bouddha rieur », bien qu'il n'ait été qu'un moine errant.



Grottes de Fei Lai Feng, temple de Ling Yin temple près de la ville Hangzhou, Chine

Il n'existe aucune source écrite sérieuse permettant de cerner ce personnage rieur au gros ventre, devenu pourtant si illustre en Chine et dans toute l'Asie, et même en Occident. Certains auteurs affirment qu'il descendait d'une lignée de moines de l'école Chan et qu'il vécut au X^e siècle. D'autres pensent qu'il s'agit d'un personnage légendaire symbolisant (ou incarnant) Maitreya, le « futur bouddha », dont la représentation visuelle aurait subi de grandes modifications au cours du temps (en Inde, Maitreya est parfois représenté souriant, mais jamais riant et toujours très svelte). D'autres encore disent que Budai était un moine errant comme il y en avait tant, mais qu'il devait son appellation de « bouddha rieur » à son état d'illuminé et à la joie qui en découle, état qu'il transmettait aux autres, précisément par

ce biais (le rire). Cette interprétation est tout fait plausible vu le paysage de formation rieur de l'école Chan.

Quant à son gros ventre, les auteurs lui donnent une signification symbolique étant donné que l'estomac était considéré dans la mythologie chinoise comme le siège de l'âme. Le gros ventre peut être vu alors comme une allégorie de son grand cœur, de sa bonté et de sa générosité.

Dans tous les cas, ce qui est certain, c'est que ce moine au gros ventre et au rire ostentatoire était en total contraste avec l'image du mystique ascète classique, maigre et sérieux ou tout au plus souriant. Et, vu le nombre de peintures et de sculptures qui lui ont été dédiées, cela prouve qu'il représentait un modèle important.

Par ailleurs, plusieurs histoires, dont on ne peut pas non plus garantir la véracité, mais qui sont maintenant de notoriété publique et qui ont été amplement illustrées artistiquement (poèmes, peintures), mettent en scène le rire en tant que moyen de transmission et d'union spirituelle.

En voici deux exemples.

1/ Les trois moines rieurs⁹⁵

Jadis, trois moines voyagèrent à travers toute la Chine, de village en village. Personne ne connut leurs noms, on les appelait simplement « les trois moines rieurs », car il ne faisaient que rire.

Lorsqu'ils arrivaient dans un village, ils se postaient sur la place du marché et se mettaient à rire. Ils riaient de tout leur être et leur rire était si contagieux que de plus en plus de personnes s'arrêtaient et se mettaient à rire avec eux, en oubliant leurs problèmes quotidiens. Rapidement une foule se formait, puis le rire gagnait tout le village. Le village entier riait. Pendant un court moment, un nouveau monde s'ouvrait.

Ainsi ils se rendaient d'un village à un autre, sans jamais prononcer un mot. Leur seul sermon, leur seul message était ce rire. Les trois moines étaient très connus, aimés et respectés dans tout le pays.

[...]

Le procédé des moines est on ne peut plus clair : créer une situation propice à l'expérience collective. Le rire fait disparaître les soucis, les conflits, les séparations... propres au plan moyen, car il dissout les identités individuelles (les « moi »)... Le rire a la capacité de syntoniser, d'unir, de transporter un ensemble dans un état de conscience non-ordinaire, où l'on peut vivre une expérience de communion.

⁹⁵ Version traduite et résumée par nos soins, inspiré des versions anglaises et allemandes. Voir l'article de Karl-Heinz Pol « Le rire que l'on trouve dans le Bouddhisme » (en allemand) https://www.uni-trier.de/fileadmin/fb2/SIN/Pohl_Publikation/Was_gibt_es_zu_lachen_im_Buddhismus.pdf

Cet état de conscience partagé n'était peut-être que de courte durée, mais rien n'empêche de penser qu'après une première expérience, les cœurs et les têtes étaient plus réceptifs à des sermons « classiques » professés par des moines qui passaient derrière... Car comme on sait, un « soupçon de sens » a le mérite d'ouvrir la voie du Sens !

2/ L'histoire *Trois rires à la Crique du Tigre* (Huxi)⁹⁶ ?



Sengai – Illustration des Trois rires

Un jour, trois moines chinois – le bouddhiste Huiyuan (334-416), un taoïste Lu Xiuqing (406-477) et un confucianiste Tao Yuanming (365-417) –, marchaient ensemble tout en discutant sur leur enseignement respectif. Pris par leur discussion, ils dépassèrent leur destination fixée, la Crique du Tigre. Lorsqu'ils s'en rendirent compte, ils éclatèrent de rire.

⁹⁶ Ibid.

On peut supposer que ces trois hommes rient d'eux-mêmes, de leur perte d'attention. Mais de plus, leur rire met fin aux divergences (et aux limites du langage). En vérité, le rire redresse la direction perdue en mettant fin à ce qui est secondaire – l'identification à son propre enseignement – et fait reconnaître ce qu'il y a en commun. Dans leurs rires, les trois hommes montrent leur compréhension tacite des idées communes sous-jacentes de leurs enseignements. Ainsi, mis à part le détachement du « moi » (identité individuelle ou d'appartenance), leur rire représente l'unité des trois écoles. Désormais ils sont unis dans le rire, au-delà des mots. Car les mots comme toute la discussion d'ailleurs, allégorisent ici le centre intellectuel, autrement dit le « moi ». Et la sortie de la zone géographique fixée au préalable, signifie la sortie de l'essentiel, du centre, en « extériorisant ». En ce sens, le rire leur permet non seulement de (re)trouver l'union entre eux et l'unité sous-jacente entre les trois écoles, mais aussi l'unité intérieure « individuelle », autrement dit le centre de gravité, dont le rire est ici l'indicateur. En effet, le bouddhiste rit pour retrouver son centre de gravité (vide central) et pour pouvoir y rester, car le rire permet de vider/purifier le mental en balayant les attaches illusives. Les illusions n'aiment pas qu'on se moque d'elles, alors elles se vexent et partent...

Le rire intentionnel – « apprendre à rire » !

Dans ce chapitre, il est question des (sou)rires intentionnels, au sens de se « prédisposer », dans la vie courante, à créer une atmosphère mentale qui facilite la conscience de soi et la conscience inspirée dans le quotidien, et qui, par conséquent, devient un point d'appui pour le style de vie. Après quelques commentaires personnels à ce sujet, je présente une conversation fictive entre plusieurs auteurs dont les écrits abordent d'une façon ou une autre ce même aspect du rire.

Réflexions et expérimentations

Chaque fois que je lis ou que j'écoute « *La guérison de la souffrance* »⁹⁷, une phrase ou un passage me parle plus particulièrement, et j'en fais alors mon thème d'observation/méditation pendant quelque temps. Ce 4 mai là, j'ai été touchée par :

Mon frère (...) rappelle-toi qu'il est nécessaire d'apprendre à rire et qu'il est nécessaire d'apprendre à aimer. (...). A toi mon frère, je lance cet espoir, cet espoir de joie, cet espoir d'amour, afin que tu élèves ton cœur et ton esprit et afin que tu n'oublies pas d'élever ton corps.

C'est comme si je l'entendais pour la première fois. En réalité, c'est le mot « apprendre » qui me frappe. Que veut dire Silo en utilisant ce terme, car il est évident que chacune de ses tournures est intentionnelle, surtout dans ce discours fondateur.

Que l'amour véritable, universel, inconditionnel, l'amour « profond », avec un grand A, ne soit pas quelque chose de naturel, de spontané, me semble plutôt évident. L'amour « ordinaire » est en général un amour possessif, partiel, « sous conditions », changeant ou éphémère, souvent contradictoire et parfois même violent. Alors, la nécessité d'apprendre à aimer « autrement », me paraît logique et je le mets en relation avec la croissance spirituelle. De fait lorsque je me trouve dans une plus grande profondeur de moi-même, je peux « aimer de la même façon que je voudrais être aimée », donc d'un amour qui ne demande rien en retour, d'un amour profondément unitif, « divin ». Me vient l'image d'un soleil qui brille et éclaire toujours de façon centrifuge, sans conditions, sans discrimination et même sans interruption. L'apprentissage consisterait donc à vivre toujours plus souvent et plus longtemps dans cette profondeur de la « conscience aimante »...

Mais que signifie « apprendre à rire » ? Je n'avais jamais envisagé le rire sous cet angle-là ! Le rire n'est-il pas l'expression « spontanée », « naturelle » d'un certain état interne, un état qui, lui, peut être induit intentionnellement ? De quel type de rire Silo veut-il parler ? Et enfin, si Silo met, dans la même phrase, côte à côte, « apprendre à rire » et « apprendre à aimer », c'est qu'il existe un point commun entre ces deux apprentissages... Lequel ?

En méditant et en observant ce qui se passait en moi, soudainement une compréhension vint m'éclairer avec une saveur de simplicité évidente, au point de me demander comment je ne l'avais pas vu avant. Le rire se produit lorsque se déclenche le mécanisme de la réversibilité, lorsque je suis à une certaine distance de la structure « conscience-monde »,

97 Silo, « *La guérison de la souffrance* », in *Silo parle*, éditions Références, Paris, 2013, p.15.

quand je suis dés-identifiée. Depuis cette perspective plus profonde et ample (le « regard incluant » du pas 10, dirait-on dans le langage morphologique), je peux voir les aspects « comiques » et je peux rire de façon « bienveillante », d'une situation, d'une personne et surtout de moi-même ; en réalité je peux rire « du moi » (le mien et celui des autres) et de sa façon si subjective et partielle de structurer la réalité. Dans cette posture mentale, je me sens détachée en même temps que légère, sereine, enjouée, amusée, comme si je vivais dans un grand sourire intérieur qui parfois s'intensifie pour devenir un rire. De plus, quand je suis dans cette « neutralité rieuse », mon mental est plus « frais », plus éveillé. D'ailleurs, lorsque j'observe chez mon interlocuteur ce petit sourire amusé (dans ses yeux, ou sur ses lèvres ou bien à travers son ton-tonus), je sais qu'il se trouve dans une profondeur intéressante et cela m'aide à y rester (ou y aller) moi-même. À l'inverse, quand il est trop sérieux, préoccupé, grave, se déclenche l'alarme intérieure pour que je redouble ma vigilance.

Puis vint un déclic : le point commun entre l'amour et le rire « à apprendre », c'est le détachement ! L'amour et le rire « divins » ne sont possibles que depuis le détachement, depuis un état de non-désir, de non possession. Et voilà que la boucle est bouclée : dans *La guérison de la souffrance*, il est question, justement de cela : élever, dépasser, purifier le désir ! Le convertir en Dessein. C'est donc le détachement qu'il faut apprendre !

Or, ce détachement/dépossession/dés-identification, correspond à l'intériorisation de l'observateur sur l'axe Z, l'axe de la profondeur. Plus de profondeur et moins d'attachements. Et, plus je suis à distance du « moi » (structure « conscience-monde »), plus mon niveau d'éveil est élevé et plus mon atmosphère mentale est celle de ce « doux et lumineux sourire intérieur » déjà mentionné. Dans cette profondeur-là, la bonté, la compassion, l'amour sont d'une autre qualité et procurent une grande joie qui donne envie de remercier ; ce qui à son tour déclenche parfois une expérience de Force ressentie comme « lumineuse » et « rieuse ». Quel paradoxe : devoir se détacher de ses émotions (« conscience émue ») pour pouvoir rire et aimer profondément (« conscience inspirée ») !

Forte de cette découverte, j'entreprends donc quelques expérimentations avec le (sou)rire intentionnel. En affichant intentionnellement un petit sourire sur mes lèvres, je me prédispose à l'humour et à l'attitude ludique⁹⁸, et j'observe que cela m'aide à prendre du recul, à me détendre et à me détacher, à me sentir légère, ... j'observe une nouvelle façon de structurer la réalité. Je constate que ce (sou)rire intérieur intentionnel (parfois extériorisé tout aussi intentionnellement), et par conséquent le bon climat/tonus qui va avec, est un excellent point d'appui pour la conscience de soi et un pont vers la conscience inspirée.

Ainsi, le (sou)rire peut être un indicateur de conscience de soi et de conscience inspirée dans le quotidien ; d'ailleurs, ne sourit-on pas lorsqu'on est dans l'état amoureux, l'une des formes de conscience inspirée dans le quotidien ? À l'inverse, le (sou)rire intentionnel peut être aussi un tremplin ou une « entrée » pour accéder à ce niveau/état de conscience.

Mais quel est donc le mécanisme ? On « aime » rire ! Rire c'est agréable, ça fait du bien. Mais pourquoi ? Que se passe-t-il lorsqu'on rit ?

98 Voir la production de Juan Aviño sur *L'humour dans le style de vie (en espagnol)*
<https://www.parquemanantiales.org/portfolio-item/el-humor-en-el-estilo-de-vida/>
ainsi que celle de Paquita Ortiz sur *L'attitude ludique*
<https://www.parclabelleidee.fr/docs/productions/l-attitude-Ludique.pdf>

Le rire a une vertu cathartique bien connue ; il est un excellent moyen pour décharger les tensions mentales, émotionnelles et physiques. Après avoir ri, on se sent plus détendu, plus léger. Il y a aussi des rires transférentiels accompagnés – ou « issus » – d'un changement de regard, permettant de transformer des situations et/ou des climats tendus et lourds.

Mais la découverte nouvelle est autre. Je me suis aperçue que le « rire aux éclats » pouvait produire un déplacement du moi et même sa suspension. Lorsqu'on rit de tout son être, il n'existe plus que le rire, comme si tout le reste avait disparu, comme si le flux du temps s'était arrêté, comme si le « rire aux éclats » faisait justement éclater les paramètres du temps, comme si l'instant et l'éternité coïncidaient dans un « hors temps ». Cette « ivresse » que l'on ressent quand on rit « du fond du cœur », est en réalité une petite transe qui peut en rester là comme une petite altération passagère non contrôlée (conscience émue) ou bien évoluer vers un état supérieur, de conscience inspirée, comme par exemple l'extase ou la reconnaissance. Cela dépend de notre direction mentale et/ou de notre dessein.

Quelle ne fut ma surprise lorsque, tout à fait par hasard, je trouve un article dans lequel l'auteur dit ceci :

Le rire est une expérience d'interruption du temps, d'un « basculement » hors du temps. La légèreté agréable que nous associons au rire est due en grande partie à la disparition soudaine du poids du temps, sans doute le fardeau le plus lourd et le plus implacable que portent les humains puisqu'il nous confronte à la dégradation et à la mort.

Et plus loin :

Le plaisir premier est celui que l'on éprouve à sortir soudainement de la conscience de la durée pour entrer dans l'immédiateté. Le rire n'est pas simplement une réponse à quelque chose qui se produit ou s'exprime soudainement, mais est lui-même une libération agréable dans la soudaineté. Il n'est pas inconcevable que le soulagement souvent identifié au rire soit avant tout cette libération du temps ; nous expérimentons l'effondrement des temps (passé et futur) comme une chute spectaculaire de la tension.⁹⁹

Ainsi, le rire peut nous faire vivre un instant transcendant – au-delà d'une simple décharge de tensions – et c'est cela qui nous fait autant de bien ! De fait, son effet bénéfique est indiscutable et immédiat : détente, nouvelle énergie, joie... et parfois aussi éveil et inspiration. Le rire aurait même une vertu curative ! Or, le fait que le rire ait cette capacité de modifier rapidement et agréablement notre état de conscience n'est pas une mince affaire ! Cela implique qu'il puisse servir de tremplin vers le Profond ou à l'inverse, d'indicateur d'immersion dans le Profond. Mais en général, on ne le reconnaît pas car, tant qu'on n'est pas conscient d'un phénomène, il n'existe pas. C'est une expérience agréable d'une ivresse fugace qui semble se suffire à elle-même. Cependant, si on prenait le rire plus au sérieux, en lui donnant direction et sens, on en profiterait davantage. Rire plus souvent en connaissance

99 Mark Weeks (Université Nagoya au Japon), *Abandoning Our Selves to Laughter: Time and the Self-Loss in Laughter (S'abandonner au rire : temps et perte de soi dans le rire)*, pp. 10-11.
http://sfile-pull.f-static.com/image/users/122789/ftp/my_files/International%201-3/5-Abandoning%20Our%20Selves%20to%20Laughter-Mark%20Weeks.pdf?id=12810147

de cause – de préférence de nous-mêmes – nous aiderait aussi à faire plus souvent, dans le quotidien même, de petits plongeurs dans le Profond ; et ce, « en se faisant plaisir » !

Pour ma part, j'observe que peu à peu s'installe en moi un « climat souriant » de tréfonds – diamétralement opposé à mon climat de base sérieux du paysage de formation –, et c'est sur ce climat de fond généré et cultivé intentionnellement que fait irruption, de temps en temps, un éclat de rire plus puissant, tantôt réconciliateur, tantôt libérateur, tantôt transformateur, tantôt jubilatoire,... ou tout à la fois, selon le cas. Par exemple, lorsque le Plan transcendant fait irruption dans l'espace de représentation, chaque fois que le Dessein s'impose et me/nous fait voler au-dessus de mes/nos petites choses, quand se produit une conversion de situation ou quand je me libère d'une croyance, d'une illusion, d'un enchaînement, ou quand je dépasse mes limites (ou quand cela arrive à une autre personne)... Dans toutes ces situations, et bien d'autres encore, j'entends mon dieu intérieur rire de son rire lumineux, pur, centrifuge, projectif. Et lorsque je ne l'entends plus, je l'invoque. Le mécanisme est simple, cela fonctionne comme un aphorisme. Rire intentionnellement afin de retrouver cet espace et cette atmosphère internes depuis où tout se vit autrement... car tout est vu depuis le regard du guide/dieu intérieur, et parfois même depuis plus loin...

Voilà un bon indicateur de progrès : lorsque le sourire intérieur se fait plus permanent et l'éclat de rire plus fréquent, je sais que l'éveil, la liberté et l'unité intérieure vont en grandissant, et par conséquent, le principe transcendant aussi.

Fragment d'une conversation fictive entre ceux qui prennent le rire au sérieux ¹⁰⁰

– Alors, on peut donc apprendre à rire, demande Monsieur Agélaste¹⁰¹ avec son air grave. Du moins, c'est ce que prétend l'un de mes ennemis...

– Silo éclate de rire ! Ah, vous devez parler de Rabelais, j'imagine.

Mais bien sûr ! Apprendre à rire, oui, ça s'apprend ! Outre le fait que c'est une chose spontanée, on apprend aussi cette disposition... se mettre dans la disposition d'apprendre à rire, c'est un grand thème.

Avec l'humour et le rire, nous enlevons la solennité, cette solennité qui aplatit l'esprit. Le rire c'est quelque chose de léger, qui élève le cœur. Le rire élève le cœur, l'humour élève le cœur. C'est par là, c'est la bonne voie...

Oui, on apprend à rire ! Une partie est spontanée, mais l'attitude de chercher l'humour et tout ce qui va avec..., je pense que c'est quelque chose qui s'apprend. C'est une approche de la vie, c'est une façon d'affronter les choses et quand quelqu'un nous dit : "Hé, vous riez beaucoup, avec tous les problèmes qu'il y a", ce n'est pas ça, il devrait écouter un autre son de cloche. Parce ce n'est pas en pleurant toute la journée sur les problèmes qui existent, que vous allez les résoudre...

100 Cette conversation fictive s'inspire de différents écrits. Les passages en italique correspondent à des citations extraites de ces textes.

101 « Agélaste » est un néologisme inventé par François Rabelais pour désigner une personne qui ne sait pas rire. Ce terme provient du grec « gélos » qui signifie « rire » (cf. note 60).

*... En réalité, c'est aussi une façon de se relever, par l'humour, parce que l'humour ne signifie pas qu'on est indifférent aux problèmes, aux malheurs, aux difficultés. Cela met dans un état d'esprit différent, on aborde les choses d'une manière différente. Il convient de réfléchir à ce point. C'est une façon différente de voir la vie, et cela ne signifie pas que l'on soit insensible à la douleur des autres. "Ceux-là, ils rient toute la journée, avec tous les problèmes qu'il y a ! Ils sont insensibles". Non, non, ce n'est pas comme ça.*¹⁰²

– Et Nietzsche d'abonder dans le même sens : Moi aussi j'ai appris à rire. Je suis passé « du rire jaune au rire d'or ». Tout cela est consigné dans *Ainsi parlait Zarathoustra*. Et, comme Silo, je n'ai cessé d'exhorter mes « hommes supérieurs » à apprendre à rire. Je leur ai dit :

*Toutes les bonnes choses s'approchent de leur but d'une façon tortueuse. Comme les chats elles font le gros dos, elles ronronnent intérieurement de leur bonheur prochain, – toutes les bonnes choses rient. (...) N'importe que vous n'ayez pas réussi. Combien de choses sont encore possibles ! Apprenez donc à rire par-dessus vos têtes ! Élevez vos cœurs, haut, plus haut ! Et n'oubliez pas non plus le bon rire ! Cette couronne du rieur, cette couronne de roses à vous, mes frères, je lance cette couronne ! J'ai canonisé le rire ; hommes supérieurs, apprenez donc – à rire ! Apprenez à rire de vous-mêmes comme il faut rire !*¹⁰³

– Effectivement, rétorque Silo, d'ailleurs, tu as dû te marrer quand tu m'as entendu faire allusion à ton Zarathoustra, dans *La guérison de la souffrance* :

*Mon frère (...) rappelle-toi qu'il est nécessaire d'apprendre à rire et qu'il est nécessaire d'apprendre à aimer. (...).
A toi mon frère, je lance cet espoir, cet espoir de joie, cet espoir d'amour, afin que tu élèves ton cœur et ton esprit et afin que tu n'oublies pas d'élever ton corps.*

– Voilà que Maître Eckhart, qui jusqu'alors avait écouté attentivement et silencieusement, se mêle à la conversation : oui, apprendre à rire,... mais aussi apprendre du Rire !

*... voir Dieu rire m'a appris bien plus que toutes les Écritures !*¹⁰⁴

– Sinon, ce que j'ai aussi beaucoup apprécié, dans ta Guérison, Silo, c'est ton « élève le désir, dépasse le désir, purifie le désir » ainsi que ton conte avec le cavalier et son chariot, dans lequel tu illustres si bien le détachement. Pour ma part,

...je mets le détachement encore au-dessus de l'amour.... Le vrai détachement signifie que l'esprit se tient impassible dans tout ce qui lui arrive, que ce soit agréable ou douloureux, un honneur ou une honte, comme une large montagne se

102 Extrait d'une conversation avec un messager, lors de la visite de Silo à la petite salle de Peñalolén, Chili, le 11 juin 2005. Andres Koryzma, *Silo, el sentido del Humor y la Alegria* (Silo, le sens de l'Humour et la Joie), compilation d'extraits de textes, de discours et causeries.
<https://www.parquepuntadevacas.net/prod.php>

103 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduction Henri Albert Édition. Numérique
http://www.ac-grenoble.fr/PhiloSophie/old2/file/nietzsche_zarathoustra.pdf

104 R. Kearney, *Anatheism: returning to God after God* <http://storage.ugal.com/3871/anatheism.pdf>

tient impassible sous un vent léger. Rien ne rend l'homme plus semblable à Dieu que ce détachement impassible.

Je mets le détachement encore au-dessus de l'amour. D'abord pour cette raison : le meilleur dans l'amour est qu'il m'oblige à aimer Dieu. Or c'est quelque chose de beaucoup plus important d'obliger Dieu à venir à moi que de m'obliger à aller à Dieu, et cela parce que ma béatitude éternelle repose sur ce que Dieu et moi devenions un. Car Dieu peut entrer en moi d'une façon plus intime et s'unir à moi mieux que je ne peux m'unir à lui. Or, que le détachement oblige Dieu à venir à moi, je le prouve ainsi : tout être se tient volontiers dans le lieu naturel qui lui est propre. Le lieu naturel de Dieu qui lui est propre par excellence est l'unité et la pureté, or celles-ci reposent sur le détachement. C'est pourquoi Dieu ne peut pas s'empêcher de se donner lui-même à un cœur détaché.¹⁰⁵

– Retentit alors la voix de Bergson : Cher ami, pour le rire il en va de même, voyons.

Signalons maintenant, comme un symptôme non moins digne de remarque, l'insensibilité qui accompagne d'ordinaire le rire. Il semble que le comique ne puisse produire son ébranlement qu'à la condition de tomber sur une surface d'âme bien calme, bien unie. L'indifférence est son milieu naturel. Le rire n'a pas de plus grand ennemi que l'émotion.(...)

Dans une société de pures intelligences on ne pleurerait probablement plus, mais on rirait peut-être encore ; tandis que des âmes invariablement sensibles, accordées à l'unisson de la vie, où tout événement se prolongerait en résonance sentimentale, ne connaîtraient ni ne comprendraient le rire.

Essayez, un moment, de vous intéresser à tout ce qui se dit et à tout ce qui se fait, agissez, en imagination, avec ceux qui agissent, sentez avec ceux qui sentent, donnez enfin à votre sympathie son plus large épanouissement : comme sous un coup de baguette magique vous verrez les objets les plus légers prendre du poids, et une coloration sévère passer sur toutes choses. Détachez-vous maintenant, assistez à la vie en spectateur indifférent : bien des drames tourneront à la comédie.¹⁰⁶

– Ah, le détachement !, soupire Monsieur Agélaste. Comment peut-on être neutre et en même temps rire et aimer ? N'est-ce pas contradictoire ?

– Byung-Chul Han intervient alors à son tour : Monsieur Agélaste, vous n'y êtes pas du tout, on voit bien qu'il vous manque de la pratique et de l'expérience. Ce n'est pas contradictoire, c'est paradoxal ! Tout cela est en rapport avec ce que les siloïstes appellent la conscience de soi, le centre de gravité, et nous les asiatiques, le « vide central ». Ce n'est qu'à partir du Vide que l'on peut prétendre à la Compassion. Le cœur d'un bodhisattva doit être tout à la fois vacant et plein d'affection et c'est ce paradoxe que doit cultiver le mystique. Or, « vide » égal « détachement » et « détachement » égal « liberté ».

105 Maître Eckhart, *L'amour est fort comme la mort* (Extraits des Œuvres : Traités et sermons), Gallimard, collection folio sagesses 2013, p. 12.

106 Henri Bergson, *Le rire. Essai sur la signification du comique*. Librairie Félix Alcan, Paris, 1938.
<https://beq.ebooksgratuits.com/Philosophie/Bergson-rire.pdf>

Le "rire aux éclats" est l'expression la plus élevée de la "liberté". Elle indique un détachement de l'esprit :

On dit que Maître Yaoshan¹⁰⁷ a un jour gravi une montagne, regardé la lune et ri à gorge déployée. On raconte que son rire était entendu dans un rayon de 30 kilomètres.

Yaoshan se moque de tout désir, de toute aspiration, de tout attachement, de toute rigidité et de toute obstination. Il se libère au profit d'une ouverture sans barrières, qui n'est limitée ou entravée par rien. Il détend son cœur en riant. Le rire vide son cœur de toute attache.

Le rire puissant jaillit de l'esprit qui a été dépouillé de ses limites, de l'esprit qui a été entièrement vidé et dés-intériorisé. »¹⁰⁸

– Maître Eckhart, allant dans le même sens : c'est ce que j'ai toujours dit à ma façon :

... être vide de tout le créé, cela veut dire être plein de Dieu...

– Et Nietzsche en bon « provocateur » : « Mais quel Dieu ? Je vous ai bien dit que Dieu était mort, et même que tous les dieux antiques étaient morts – morts de rire d'ailleurs !

Moi je ne pourrais croire qu'à un dieu qui s'entendrait à rire et à danser !

Et lorsque je vis mon démon, je le trouvai sérieux, grave et solennel : c'était l'esprit de lourdeur, – c'est par lui que tombent toutes choses. Ce n'est pas par la colère, mais par le rire que l'on tue. En avant, tuons l'esprit de lourdeur ! [...]

Maintenant je suis léger, maintenant je vole, maintenant je me vois au-dessous de moi, maintenant un dieu rit et danse à travers moi.

La démarche de quelqu'un laisse deviner s'il marche déjà dans sa propre voie. Mais celui qui s'approche de son but – celui-là danse !¹⁰⁹

– « Oui, c'est comme marcher sur les nuages. Un indicateur de conscience inspirée dans le quotidien », dirais-tu, cher Silo. D'ailleurs, à ce propos, ajoute Nietzsche, je te remercie pour tes différents clins d'œil, dont celui-ci :

... Ainsi, de même que j'ai vu la solennité recouvrir de façon grotesque le ridicule, de même que j'ai vu le sérieux insignifiant endeuiller le gracile talent (...)

107 Yaoshan Weiyan, maître du bouddhisme Chan, (745-827), dynastie Tang, Chine.

108 Byung-Chul Han, *Filosofia del budismo Zen* (en allemand : *Philosophie des Zen-Buddhismus* <https://fr.scribd.com/document/432765678/kupdf-net-300570577-byung-chul-han-filosofia-del-budismo-zen-epub-pdf>

109 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduction Henri Albert Edition. Numérique Pierre Hidalgo, La Gaya Scienza, © janvier 2012, p. 61. http://www.ac-grenoble.fr/PhiloSophie/old2/file/nietzsche_zarathoustra.pdf

Quelle image as-tu des sages ? N'est-il pas vrai que tu les conçois comme des êtres solennels aux gestes posés... (...)

*Moi, dans tout véritable sage, j'ai vu un enfant s'ébattre dans le monde des idées et des choses, créer de généreuses et brillantes bulles, puis les faire lui-même éclater. Dans les yeux pétillants de tout véritable sage, j'ai vu « les pieds légers de la joie danser vers le futur ».*¹¹⁰

– Haha, oui et c'est aussi un clin d'œil par rapport à un autre passage de ton bouquin qui m'a bien fait rigoler :

Inébranlable est ma profondeur, mais elle brille d'énigmes et d'éclats de rire. J'ai vu aujourd'hui un homme sublime, un homme solennel un expiateur de l'esprit : comme mon âme s'est ri de sa laideur ! La poitrine en avant, semblable à ceux qui aspirent (...) Orné d'horribles vérités, son butin de chasse, et riche de vêtements déchirés ; il y avait aussi sur lui beaucoup d'épines – mais je ne vis point de roses. Il n'a pas encore appris le rire et la beauté. Avec un air sombre, ce chasseur est revenu de la forêt de la connaissance. Il est rentré de la lutte avec des bêtes sauvages : mais son air sérieux reflète encore la bête sauvage – une bête insurmontée !

– Mais, là, le rire de Nietzsche était bien moqueur, fait remarquer Bergson.

– Et Eckhart de rajouter : et il a raison, il est grand temps de changer les modèles des mystiques, car hormis cas exceptionnels, il n'y a pas eu beaucoup de références. Or, toi Silo, tu as vraiment fait un grand apport en ce sens. D'ailleurs, j'étais très ému d'entendre Salvatore Puleda, te rendre hommage ainsi :

*...Je dois dire que l'un des aspects du personnage de Silo que j'apprécie le plus est son sens de l'humour, sa capacité à saisir le côté comique ou grotesque des situations et des personnes. Une qualité qui déstabilise ceux qui l'approchent, croyant qu'un grand penseur doit être une personne renfrognée, distante et ennuyeuse. Silo est capable de jouer et de rire comme un enfant, de s'émerveiller continuellement de la grande comédie humaine. Mais le sien n'est pas un rire distant, un rire de supériorité par rapport aux infinies bêtises dont est tissée la vie de tous les hommes, grands et petits. Ce rire s'accompagne, comme les deux faces d'une même pièce, de la patience et de la compassion avec lesquelles il regarde la misère et la grandeur de la condition humaine. Parce que Silo est, à mon avis, avant tout un homme bon. Pour moi, la bonté est sa plus grande qualité. Qu'y a-t-il d'autre à dire ?*¹¹¹

– Bon, bon, mais revenons à notre thème... Apprendre le rire, l'humour, l'attitude ludique, la légèreté, cela fait partie du « style de vie ». Et avec un Dessein clair et chargé affectivement et avec un peu d'entraînement, on peut aller plus loin...

110 Silo, *Humaniser la Terre*, « Le paysage intérieur », chap. Contradiction et unité, p. 94.

111 Hommage à Silo. Salvatore Puleda, 7 janvier 1999 – Santiago, Chili.

– ... dans la « Cité cachée », je suppose, dit Bergson avec son humour « pince-sans-rire ». Cela me fait penser à l'*Expérience intérieure* de ce bon vieux Bataille qui, bien que trop exalté et dramatique à mon goût, a de belles envolées poétiques, comme celle-ci :

*Il est dans les choses divines une transparence si grande qu'on glisse au fond illuminé du rire à partir même d'intentions opaques.*¹¹²

– Oui, oui, dit Nietzsche, il m'a pris comme source d'inspiration... Quoi qu'il en soit, dans mon cas, mon désir-dessein m'a permis d'accéder à des expériences inoubliables :

*Mon sage désir jaillissait de moi avec des cris et des rires ; comme une sagesse sauvage vraiment il est né sur les montagnes ! – mon grand désir aux ailes bruissantes. Et souvent il m'a emporté bien loin, au-delà des monts, vers les hauteurs, au milieu du rire : alors il m'arrivait de voler en frémissant comme une flèche, à travers des extases ivres de soleil : – au-delà, dans les lointains avènements que nul rêve n'a vus, dans les midis plus chauds que jamais imagier n'en rêva : là-bas où les dieux dansants ont honte de tous les vêtements : – afin que je parle en paraboles, que je balbutie et que je boite comme les poètes...*¹¹³

– Eh bien, si les mots vous font défaut, vous devriez en rire ... dit Monsieur Agélaste, en affichant, ô surprise, un petit sourire espiègle. Merci Messieurs, ce fut instructif et inspirant, mais je vais vous quitter à présent, des choses « sérieuses » m'attendent, continue-t-il toujours sur le même ton. J'ai décidé d'aller me réconcilier avec ce cher Rabelais. Je l'imagine déjà m'accueillir avec son rire gargantuesque en voyant mon air solennel et un peu grotesque...

Mais avant de vous laisser, encore une dernière petite remarque si vous permettez : comment se fait-il que je n'aie entendu aucune femme s'exprimer aujourd'hui ?

Bon, inutile de me répondre, je crois que je connais déjà la réponse :

« Rira bien qui rira le dernier »... ou plutôt, « Riront bien qui riront les dernières » ! ?

112 Georges Bataille, *L'expérience intérieure*, Gallimard, version numérique, p. 33.
http://palimpsestes.fr/textes_philo/bataille/experience-interieure.pdf

113 Nietzsche, op. cit.

Conclusion

Une série d'expériences significatives ayant en commun le « rire » – en général un rire intérieur qui en certaines occasions peut aussi s'extérioriser – m'a incitée à étudier de plus près ce phénomène.

Je me suis rapidement rendue compte qu'il existe mille et une façons de rire et il y a mille et une raisons qui le déclenchent...

Néanmoins, ayant limité mon intérêt au cadre de l'Ascèse (y compris le style de vie), je pensais que mes investigations de terrain, puis bibliographiques – étude de mes expériences personnelles et de la littérature existante en rapport avec celles-ci – allaient non seulement m'aider à mieux intégrer mes expériences, mais aussi à saisir leur caractéristique commune, leur « essence », à percer le mystère qui s'en dégageait ...

J'ai eu beau rassembler tous ces différents rires à saveur sacrée sous le nom de « rire mystique », et malgré l'étude de ses différents aspects et nuances, j'avais toujours l'impression que quelque chose m'échappait...

Il y a un proverbe juif qui illustre parfaitement mon registre :

*L'homme pense, Dieu rit. Mais pourquoi Dieu rit-il en regardant l'homme qui pense ?
Parce que l'homme pense et la vérité lui échappe...*¹¹⁴

Le rire mystique est kaléidoscopique !

Il n'est pas réductible, il ne peut être défini, il est insaisissable et ineffable parce qu'il est libre, parce qu'il est « divin ». Le rire est mystique lorsque nous faisons une expérience mystique en riant, autrement dit, lorsque le rire exprime et prolonge en quelque sorte un contact avec le Plan transcendant, donc une expérience non-représentable et non-formulable, ou lorsqu'il nous y conduit, en faisant éclater, pendant sa durée, les mécanismes du « moi » et ses paramètres spatio-temporels.

Cependant, s'il est indéniable que tout ce travail de recherche m'a permis d'approfondir le phénomène du rire mystique, le véritable « bénéfice » est en réalité autre. Comme cela arrive souvent, on pense avoir un intérêt clair (ou un dessein) pour entreprendre une action, mais après l'avoir réalisé, il s'avère que derrière tout cela il y avait un sens plus profond. En effet, au fur et à mesure que j'avancais dans mon investigation, et surtout après l'avoir terminée, j'ai pris conscience que ce n'est pas tant le rire mystique qui était mon sujet central, j'aurais pu tout aussi bien choisir un autre objet d'étude, lié à d'autres expériences.

Ma quête véritable était de découvrir si mes expériences que j'appelle « personnelles » avaient ou non été vécues et témoignées par d'autres personnes, dans d'autres cultures et/ou à d'autres époques...

114 Milan Kundera

http://referentiel.nouvelobs.com/archives_pdf/OBS1070_19850510/OBS1070_19850510_112.pdf

Or, quel émerveillement de trouver autant de correspondances dans l'histoire spirituelle de l'humanité ! Cela a grandement amplifié ma conscience et mes coprésences, mais surtout, cela m'a procuré un profond sentiment d'appartenance à cette « lignée de chercheurs spirituels depuis la nuit des temps ». Investiguer sur les racines lointaines de nos expériences sacrées permet de les intégrer autrement, car on voit non seulement comment elles s'inscrivent dans notre propre biographie spirituelle ou dans le processus d'un ensemble restreint duquel nous faisons partie, mais aussi dans le processus humain.

Cela a réactivé en moi la compréhension que, tout comme la majorité de nos contenus psychiques sont bien souvent culturels et historiques voire mythiques, de même nos expériences significatives (sacrées) ne sont pas non plus individuelles, elles ne nous appartiennent pas. L'expérience transcendante EST, et elle passe par les uns et les autres, ici ou là, aujourd'hui, hier, ou demain... car le Transcendant est partout, dans tout et tout le temps. En outre, même les traductions que nous faisons de nos expériences transcendantes sont presque toujours culturelles et époques et bien souvent universelles.

Alors si, ni nos expériences, ni leurs traductions ne nous appartiennent réellement, c'est qu'elles sont un « bien commun » et en témoigner revient à s'en détacher pour les remettre là d'où elles sont venues nous inspirer et d'où elles resurgiront encore et encore sous mille et une formes, tels des éclats de rire lumineux et des éclats de lumière riante ; éclats centrifuges dont le centre est « un vide qui n'est pas vide »...

Bibliographie consultée

(non exhaustive)

LIVRES

DIETERICH Albrecht, Abraxas: Studien Z. Religionsgeschichte D. Späteren, B.G. Teubner, Leipzig, 1891. https://archive.org/details/bub_gb_wMVZAAAAMAAJ

ANQUETIL-DUPERRON, A. H., *Zend-Avesta, Ouvrage de Zoroastre*, Paris 1771, Tome 1, 2^e partie <https://archive.org/details/zendavestaouvrage02anqu/page/12/mode/2up?q=rire>

ALBERTI Léon Battista, *Momus ou Le Prince*, traduction française : C. Laurens, Éd. Les Belles Lettres, Paris, 1993.

BATAILLE Georges, *L'Expérience intérieure*, Gallimard, version numérique. http://palimpsestes.fr/textes_philo/bataille/experience-interieure.pdf

BERGSON Henri, *Le rire. Essai sur la signification du comique*. Librairie Félix Alcan, Paris, 1938. Version numérique <https://beq.ebooksgratuits.com/Philosophie/Bergson-rire.pdf>

BERTHELOT Marcelin, dans *Alchimistes Grecs*, Éd. Georges Steinheil, Paris 1887. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k96492923.textelimage>

BUBER Martin, *Die Erzählungen der Chassidim (Contes hassidiques)*, Manesse Verlag, Suisse, 1949.

DESCLOS M.-L., *Le rire des Grecs - Anthropologie du rire en Grèce ancienne*, Éd. Jérôme Million, Grenoble, 2000. <https://fr.scribd.com/doc/155889859/DESCLOS-Le-Rire-Des-Grecs>

Maître ECKHART, *L'amour est fort comme la mort* (Extraits des Œuvres : Traités et sermons), Éd. Gallimard, collection folio sagesses 2013.

GREDOS, *Textos de magia en papiros griegos*, editorial Gredos, Madrid 1987.

HAN Byung-Chul, *Filosofia del budismo Zen* (titre original, en allemand : *Philosophie des Zen-Buddhismus*). <https://fr.scribd.com/document/432765678/kupdf-net-300570577-byung-chul-han-filosofia-del-budismo-zen-epub-pdf>

HOMERE, *L'Iliade*, traduction : Leconte de Lisle, Édition du groupe « Ebooks numérique libres et gratuits ». http://www.crdp-strasbourg.fr/je_lis_libre/livres/Homere_Iliade.pdf

HOMERE, *Odyssée* Traduction Médéric Dufour et Jeanne Raison, Librairie Garnier Frères, Paris, 1934 <http://ugo.bratelli.free.fr/Homere/Odysee.pdf>

HORVILLEUR Delphine, *Vivre avec nos morts*, Grasset, 2021.

KHOSRO Khazai Pardis, *Les Gathas – Le livre sublime de Zarathoustra*, Albin Michel, 2011.

MINOIS Georges, *Histoire du rire et de la dérision*, Éd. Fayard, Paris, 2000. <https://books.google.fr/books?id=hjekPxL8B4AC&printsec=frontcover&hl=fr#v=onepage&q&f=false>

Le LANKAVATARA SUTRA, traduction du sanskrit par Daisetz Teitaro Suzuki <http://www.buddhistische-gesellschaft-berlin.de/downloads/lankavatarasutrasuzuki.pdf> ; traduction du chinois par Red Pine <https://terebess.hu/english/lankavatara-sutra.pdf>

NIETZSCHE Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduction Henri Albert http://www.ac-grenoble.fr/PhiloSophie/old2/file/nietzsche_zarathoustra.pdf
Allemand *Also sprach Zarathustra* <http://www.dominipublico.gov.br/download/texto/gu007205.pdf>

SHIBAYAMA Zenkei, *Zen Comments on the Mumonkan*, New York, Harper and Row, 1974.

SILO, *Humaniser la Terre*, Édition Références, Paris, 1997.

SILO, *Mythes racines universels*, Éditions Références, Paris, 2005.

SILO, *Le Message de Silo*, Éditions Références, Paris, 2010.

SILO, *Notes de psychologie*, IV, Éditions Références, Paris, 2011.

SILO, *Silo parle*, éditions Références, Paris, 2013.

ARTICLES

BROZE Michèle, « La cosmopoia de Leyde » *Croyances populaires. Rites et représentations en Méditerranée orientale*, Athènes 2008, p. 97-106.
https://www.academia.edu/37380253/LA_COSMOPOIA_DE_LEYDE_RELIGION_POPULAIRE_ET_T_H%C3%89OLOGIE_SAVANTE_DANS_LES_PAPYRUS_MAGIQUES_GRECS_D%C3%89GYPTE

CLÉMENT, Michèle, « Le Rire mystique », dans un numéro spécial de la revue *Humoresques* sur « humour et religion », Paris VIII, n° 12, juin 2000, pp. 49-62.

COLLOBERT Catherine, *Héphaïstos, l'artisan du rire inextinguible des dieux*. In *Le rire des Grecs* – M.-L. Desclos, pp. 133-141.

GIGNOUX, Ph. et TAFAZZOLI, A. *Anthologie de Zâtspram*, Cahiers 13 de *Studia Iranica*, Paris-Louvain, 1993. <https://pdfcoffee.com/qdownload/pahlavi-anthologie-de-zadspram-by-gignoux-et-a-tafazzoli-pdf-free.html>

GUGLIELMI Waltraud, « Lachen und Weinem in Ethik, Kult, und Mythos der Ägypter », *CdE*, LV, 1980, vol. 55, 11° 109-II 0, p. 69 à 86.

HALLIWELL Stephen, *Le Rire Rituel et la Nature de l'Ancienne Comédie Attique*, in *Le rires des Grecs*, M.-L. Desclos, pp. 155-168.

HERRENSCHMIDT Clarisse, *Le Rire de Zarathustra, l'Iranien*. In *Le rire des grecs*, M.-L. Desclos, pp. 497-511.

LAVIS Alexis, *L'histoire du Mahayana* https://www.scienceshumaines.com/une-histoire-du-grand-vehicule_fr_39704.html

LOPEZ EIRE, Antonio, *À propos des mots pour exprimer l'idée de "rire, en grec ancien*. In *Le rire des grecs*, M.-L. Desclos, pp. 13-43.

MARCZUK-SZWED Barbara, « Marguerite de Navarre à la recherche du sens spirituel de la Bible ». In: Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la réforme et la renaissance, n°33, 1991. pp. 31-42. https://www.persee.fr/doc/rhren_0181-6799_1991_num_33_1_1807

MOLÉ Marijan, *Le problème zoroastrien et la tradition mazdéenne*, Paris, 1963, pp. 298 et sqq. <https://excerpts.numilog.com/books/9782705926052.pdf>

OLENDER Maurice. *Aspects de Baubô*. Textes et contextes antiques. In Revue de l'histoire des religions, tome 202, n°1, 1985. pp. 3-55. https://www.persee.fr/doc/rhr_0035-1423_1985_num_202_1_2785

OLIVE Jean-Louis, « Le rire rituel, usage résiduel ou invariant spirituel ? », in *Le rire euroéen*, Presses universitaires de Perpignan, 2010, p. 35-61. <https://books.openedition.org/pupvd/3186?lang=fr>

PAILLAT Sylvie, L'expérience mystique du rire, in Revue et philosophie des sciences humaines, pp. 291-316. <https://journals.openedition.org/leportique/3627>

POL Karl-Heinz « Le rire dans le Bouddhisme » (en allemand). https://www.uni-trier.de/fileadmin/fb2/SIN/Pohl_PublikationWas_gibt_es_zu_lachen_im_Buddhismus.pdf

REINACH Salomon, *Le rire rituel*, Éd. M. Weissenbruch, imprimeur du roi. Bruxelles, 1911. https://tpsalmomonreinach.mom.fr/Reinach/MOM_TP_112795/MOM_TP_112795_0001/PDF/MOM_TP_112795_0001.pdf

SALAS Irène, *Les ambivalences du rire dans le Momus de Leon Battista Alberti*. In Albertiana, Société internationale Leon Battista Alberti et Olschki (SILBA), XXII, 2, "Alberti Ludens", Fabrizio Serra Editore, 2020, p. 45-84. https://www.academia.edu/31228422/Les_ambivalences_du_rire_dans_le_Momus_de_Leon_Battista_Alberti_Albertiana_XX_SILBA_dir_Francesco_Furlan_Florence_Leo_S_Olschki_Editore_2020

SAUNERON Serge, « La légende des sept propos de Methyer au temple d'Esna », *Bulletin de la Société Française d'Égyptologie* 32 (décembre 1961), p. 43-51. https://www.persee.fr/doc/crai_0065-0536_1957_num_101_1_10690

WEEKS, Marc, *Abandoning Our Selves to Laughter: Time and the Question of Self-Loss in Laughter* (*S'abandonner au rire : temps et perte de soi*). http://sfile-pull.f-static.com/image/users/122789/ftp/my_files/International%201-3/5-Abandoning%20Our%20Selves%20to%20Laughter-Mark%20Weeks.pdf?id=12810147

PRODUCTIONS D'ÉCOLE

Les quatre Disciplines, <https://www.parclabelleidee.fr/documents.html>

AVIÑO Juan, *L'humour dans le style de vie* (espagnol) <https://www.parquemanantiales.org/portfolio-item/el-humor-en-el-estilo-de-vida/>

GARCIA José, *Les mystères d'Éleusis* (espagnol) <https://www.parquetoledo.org/monografias-pt>

ORTIZ Paquita, *L'attitude ludique* <https://www.parclabelleidee.fr/docs/productions/l-attitude-Ludique.pdf>